

**h e t s [ i e s ]**

**Haute école de travail social  
[institut d'études sociales]  
Genève**

## **LA TRANSMISSION DES VALEURS DANS LE RAPPORT ENTRE DES MÈRES AFGHANES ET LEURS FILLES : LE CAS DES CHOIX MATRIMONIAUX ET PROFESSIONNELS**



Photo : Le Pacte  
Tirée du film : Le Cahier, de Hana Makhmalbaf, 2007

Travail effectué dans le cadre de la formation HES, présenté par :  
Abdullah-Khel Ferough – Service social  
Wernli Vincent – Service social  
Directrice de mémoire : Madame Voelin Sabine

Genève, juin 2008

Les opinions émises dans ce travail n'engagent que leurs auteurs.

---

Ce travail de recherche explore la question de la transmission des valeurs dans la relation mère-fille dans un contexte d'immigration. Les projets matrimoniaux et professionnels étudiés dans ce contexte représentent des choix cruciaux au sens où ils révèlent, selon Boris Cyrulnik : « le thème de notre existence ». C'est parce que ces choix ne sont pas dus au hasard mais réfléchis qu'il devient intéressant de penser la question de la transmission en lien avec la dimension interculturelle.

Notre projet était donc de comprendre l'impact de la culture d'origine à partir de la trajectoire de quatre mères et de six jeunes femmes entre 18 et 28 ans par une méthode d'entretiens biographiques. L'objectif poursuivi était de saisir les diverses influences qui pèsent sur les choix matrimoniaux et professionnels qu'il s'agisse de l'influence de l'Islam ou du vécu spécifique des mères au cours de leur existence passée dans le pays d'origine. Les témoignages recueillis nous ont montré toute la complexité des éléments qui entrent en jeu dans le rapport mère-fille autour des choix matrimoniaux et professionnels comme révélateurs des attentes des unes et des autres. En effet, quelles seront les attentes des mères qui ont quitté leur pays, soit durant l'invasion soviétique, soit durant la guerre interne en Afghanistan, contraintes de délaisser leurs famille, amis, travail ou études pour partir en exil, par rapport à la trajectoire affective et professionnelle de leur fille ? Comment mères et filles vont-elles réagir face à un choc de valeurs entre une société traditionnelle où la famille élargie conserve un pouvoir important par rapport à la société suisse et genevoise où les choix sont supposés dépendre des personnes elles-mêmes ?

Sans prétendre offrir des réponses précises à ces questions complexes, notre mémoire a permis de transmettre une photographie en nuances de ce rapport mère-fille coloré par l'expérience de l'immigration qui, nous l'espérons intéressera tous ceux qui auront à travailler avec une population de migrants.

---

## Table des matières

1.	Introduction .....	1
1.1	Motivations personnelles et démarches aboutissant au projet .....	3
1.2	Questions de recherche.....	5
2.	Enquête de terrain.....	7
2.1	Méthodologie et choix des personnes interviewées .....	7
2.2	Le choix de nos interviewées .....	9
2.3	Présentation de l'échantillon par un tableau .....	12
3.	Contexte .....	13
3.1	L'Afghanistan.....	13
3.2	La carte de l'Afghanistan .....	15
3.3	L'islam en Afghanistan .....	16
3.4	Les ethnies et les langues .....	17
3.5	La carte ethnique de l'Afghanistan .....	19
3.6	L'éducation.....	20
3.7	Le mariage.....	22
3.8	La définition sociologique du mariage en Suisse.....	31
3.9	La diaspora afghane en Suisse .....	36
4.	Cadre théorique .....	39
4.1	La transmission .....	39
4.2	Culture et identité .....	40
4.3	Les valeurs musulmanes.....	43
4.4	Religion et mariage .....	43
4.5	Texte religieux et le travail de la femme musulmane .....	45
4.6	Relation mère-fille.....	47
5.	Présentation des thèmes .....	50
5.1	Transmission et projet matrimonial.....	50
5.2	Transmission et projet professionnel.....	51
6.	Analyses .....	55
6.1	Couple : Sara et sa mère, madame B.....	55
6.1.1	Projet matrimonial de Sara .....	55
6.1.2	Projet professionnel de Sara .....	61
6.1.3	Liens entre son projet matrimonial et professionnel .....	65
6.2	Couple : Parwin et sa mère, madame Z.....	66
6.2.1	Projet matrimonial de Parwin.....	67
6.2.2	Projet professionnel de Parwin.....	76
6.2.3	Liens entre son projet matrimonial et professionnel .....	81
6.3	Couple : Yalda et sa mère, madame S.....	83
6.3.1	Projet matrimonial de Yalda .....	84
6.3.2	Projet professionnel de Yalda .....	91
6.3.3	Liens entre son projet matrimonial et professionnel .....	101
6.4	Couple : Chabnam et sa mère, madame L.....	103
6.4.1	Projet matrimonial de Chabnam.....	103
6.4.2	Projet professionnel de Chabnam.....	110
6.4.3	Liens entre son projet matrimonial et professionnel .....	117
6.5	Fatima.....	119
6.5.1	Projet matrimonial de Fatima .....	120
6.5.2	Projet professionnel de Fatima .....	124

---

6.5.3	Liens entre son projet matrimonial et professionnel .....	128
6.6	Monessa.....	130
6.6.1	Projet matrimonial de Monessa.....	131
6.6.2	Projet professionnel de Monessa.....	136
6.6.3	Liens entre son projet matrimonial et professionnel .....	140
7.	Conclusion.....	143
8.	Apport pour la pratique professionnelle.....	156
9.	Remerciements .....	159
10.	Annexes.....	160
11.	Bibliographies .....	161
12.	Lexique.....	166

---

# 1. Introduction

Dans les différentes métropoles de la Suisse, les populations font face à la diversité et à la mixité des cultures des uns et des autres. Pour des raisons d'ordres économiques, politiques, professionnels, ces migrants ont trouvé sur ce territoire un refuge, un moyen de trouver des ressources économiques, un lieu de formation, un lieu de revendication des droits humains, etc. C'est sur cette plate-forme où se croise l'hétérogénéité des appartenances nationales, politiques, religieuses, qu'apparaissent des stéréotypes sexués sur certaines populations concernant leurs projets de vie familiaux et professionnels.

Parmi celles-ci, les femmes. Et plus précisément celles qui sont issues d'un pays dit « islamique », ou « traditionnel » lorsque la question du mariage est abordée. L'absence de pouvoir de la femme est souvent mise en avant et répétée. De plus, pour elles, il est aussi courant et normal qu'elles choisissent une voie professionnelle « féminisée » quand elles entament des études supérieures.

La volonté de concilier les deux choix (conjugal et professionnel ) ou de favoriser davantage l'un plutôt que l'autre génère des conflits de valeurs dans le parcours de ces femmes. Une citation de Boris Cyrulnik formule ces deux axes ainsi : « les deux choix les plus névrotiques de notre existence, le choix du métier et le choix du conjoint, donnent le thème de notre existence<sup>1</sup> ». On peut donc imaginer l'importance de ces choix, car ils impliquent deux domaines à investir, le privé et le public.

En effet, pendant longtemps, l'orientation du mariage était une évidence dans le cours d'une vie. Former un couple, se marier et fonder une famille était une suite logique. Cependant l'accès aux études, le prolongement de celles-ci par les populations féminines, ont marqué un tournant. Aujourd'hui, le mariage est repoussé à plus tard, voire carrément évité par certaines. La cohabitation en couple est d'abord testée, le divorce s'applique de plus en plus, et c'est la formation même de la famille qui s'est modifiée avec l'apparition des familles monoparentales et recomposées.

---

<sup>1</sup> CYRULNIK, B. *Un merveilleux malheur*. Paris : Odile Jacob.1999. p.105

Les projets matrimoniaux et professionnels sont des objets de réflexion à développer, car leur construction n'est pas le fruit du hasard. C'est parce qu'ils sont guidés et choisis qu'il devient alors intéressant de penser la question de la transmission. Celle-ci participe de la problématique du choix et dans un contexte interculturel, est révélatrice d'enjeux multiples. Il est important de comprendre cela dans l'orientation de jeunes femmes adultes, appartenant à un groupe minoritaire et en exil. Celles-ci se retrouvent confrontées à un environnement, où la question du mariage est abordée selon des valeurs situées entre modernité et tradition.

Ce travail se propose d'explorer la transmission des éléments entrant dans le choix de la mère vers la fille, et de son influence sur les deux projets matrimonial et professionnel en cours d'élaboration. Pour cela, il faut comprendre l'impact de la transmission sur la seconde génération, et un rappel sur le contexte vécu par la première génération, les mères, est nécessaire à retracer. Celles-ci ont quitté leur pays, soit durant l'invasion soviétique, soit durant la guerre interne en Afghanistan. Elles se sont installées en Suisse, depuis les années quatre-vingt et nonante. Alors qu'elles ont connu des mariages arrangés, organisés et choisis en général par leur famille dans leur pays d'origine, leurs filles se retrouvent face à des choix qu'elles doivent assumer individuellement. Ces jeunes femmes sont amenées à se construire leur identité, à repenser leur appartenance, face à la nécessité d'édifier un avenir professionnel. Les questionnements qui y sont liés sont vifs et bien présents, car toutes les filles que nous avons interviewées n'avaient pas encore de projets matrimoniaux et professionnels aboutis.

D'autre part, la religion, inévitablement en corrélation avec l'Afghanistan, ne peut être négligée dans l'approche de notre questionnement. Bien qu'elle soit un sujet sensible et miné à aborder, elle est aussi un sujet que nous avons trouvé accessible d'un point de vue personnel, car Ferough est de religion musulmane. Par ailleurs, ce sujet est aussi accessible par la diversité des ouvrages d'auteurs francophones abordant l'islam et ses multiples facettes. Toutefois, si la religion explique entre autres certains aspects dans le mode de pensée et de décisions des femmes afghanes, elle n'explique pas tout, ni en Afghanistan, ni en Suisse. Il nous intéressait donc de comprendre dans quelle mesure cet élément est intéressant ou non, dans les choix matrimoniaux et professionnels investis par ces jeunes femmes.

Ainsi, à partir de cette transmission intergénérationnelle émergent diverses questions : sur le premier modèle féminin qui lui sert de référence, comment la fille imagine-t-elle son futur matrimonial et professionnel ? Sur quelles bases la fille construit-elle son projet professionnel ? Existe-t-il des stratégies mises en place par les mères pour orienter leurs filles ? Existe-t-il une corrélation dans la manière d'approcher ses deux choix par les filles ? Et comment conjuguent-t-elles la relation avec la mère ?

### ***1.1 Motivations personnelles et démarches aboutissant au projet***

#### **Ferough**

En approchant de la fin de ma formation, beaucoup de questions personnelles ont émergé, notamment celles concernant le mariage et celle de la poursuite de mes études. Ma famille et plus particulièrement les femmes, m'ont fait comprendre qu'il était temps de songer à mon avenir matrimonial. A 25 ans, le mariage semblait être un passage « normal » au sein de ma famille. Ce passage était pour moi difficile à accepter. Pour avoir observé les couples autour de moi, il me semblait très difficile de concilier la poursuite de mes études et l'investissement à fournir pour un couple et ensuite, une famille.

En abordant ce sujet avec d'autres jeunes femmes immigrées et en formation autour de moi, des réflexions sur deux étapes importantes de nos parcours de vie étaient mises en évidence. Comment concilier l'envie de prolonger les études, la voie professionnelle tout en éloignant les contraintes, le poids, le frein que j'imagine liés aux perspectives matrimoniales ? Ces questions faisaient surgir des réactions pour « nous » en tant que jeunes femmes et pour « nous » qui étions issues d'immigrations d'origines diverses. Qu'est-ce qui nous incite à nous investir davantage vers une voie professionnelle plutôt que vers un projet matrimonial ? Quels sont les dilemmes rencontrés lors de la projection de ces deux perspectives ?

Durant ma formation, j'ai fait la rencontre de Vincent Wernli. Nous avons suivi plusieurs cours et suite à d'abondantes discussions, il nous semblait intéressant de collaborer ensemble pour le mémoire. Tout d'abord, nous savions que le thème de la migration

allait y être inclus. Ensuite, ce sujet aborde des paramètres variés, mais communs à chacun d'entre nous, tels que la présence incontournable de la famille, la transmission, l'identité, etc.. Les échanges avec mon collègue d'origine suisse allaient me permettre de prendre en compte la vision d'un homme issu d'une famille différente de la mienne. Les questions, les réflexions allaient nous permettre d'approcher autrement ce thème qui me touche de près et d'en explorer les différents enjeux à partir de son éducation et de sa culture.

Enfin, et plus généralement dans un monde où la mobilité des populations est constante pour diverses raisons (écologiques, guerres, économiques) et fortement encouragée par les études et les opportunités professionnelles ; il devient indispensable de tenir compte des croisements de cultures riches en terme d'échanges, mais également des conflits aboutissant à des situations surmontables ou non. En tant que témoins des changements de notre société et en tant que futurs travailleurs sociaux, nous nous devons d'être sensibles à cette thématique qui n'est certainement pas réservée aux jeunes femmes afghanes.

## **Vincent**

Ce projet a vu le jour, lorsque Ferough Abdullah-Khel et moi avons décidé de faire notre travail de fin d'études ensemble. Au fil de nos rencontres, nous avons partagé différentes idées et thématiques pour lesquelles nous avions de l'intérêt. J'ai alors très vite senti que ma camarade était attirée par des thèmes touchant de près son identité de femme, sa culture et son pays d'origine : l'Afghanistan. C'est ainsi que nous avons décidé de nous intéresser aux choix matrimoniaux et professionnels de filles d'origine afghane vivant en Suisse. Nous pensions que ces derniers étaient particulièrement importants et déterminants dans la vie d'une femme. Lors de nos discussions à ce sujet, nous avons très vite considéré, grâce à l'expérience de Ferough, que la mère afghane jouait un rôle important dans la construction des choix de sa fille. Nous avons également pensé que ce qui s'abordait lors de leurs discussions était en lien étroit avec les préceptes, les valeurs et les normes de la tradition afghane et de la religion musulmane. C'est donc sur la transmission et les discussions mère-fille concernant les choix matrimoniaux et professionnels, en lien avec la tradition afghane et la religion musulmane que nous avons décidé de nous focaliser.

Pour moi qui suis d'origine suisse, qui ai grandi et fait toute ma scolarité à Genève, il me restait à m'interroger et à découvrir les raisons pour lesquelles ce sujet me plaisait inconsciemment dès son émergence. J'ai découvert qu'il était d'abord le fruit de ma rencontre avec Ferough : deux étudiants en HES, vivant dans des réalités familiales différentes, mais ayant toutefois en commun un questionnement entre l'identité individuelle et l'identité de membre d'une famille. Ce constat m'a alors convaincu qu'en m'intéressant aux mécanismes de construction des choix des jeunes femmes afghanes, j'allais éclaircir les miens et ceux de mes proches également. C'est cette part d'universalité et parallèlement de découverte de réalités culturelles différentes, qui allaient me porter et me motiver tout au long de ce travail.

## **1.2 Questions de recherche**

Afin de comprendre les différents enjeux autour des deux choix qui nous intéressaient, nous avons posé des hypothèses concernant l'influence que la mère pouvait avoir dans la construction des choix. Nos a priori et nos hypothèses nous faisaient penser que les valeurs musulmanes avaient une influence en lien avec ce qui allait être transmis. En outre, le processus de transmission nous intéressait particulièrement, c'est pourquoi nous avons articulé notre recherche autour d'une question principale :

- Comment se transmettent les valeurs dans le rapport entre les mères afghanes et leurs filles : le cas des choix matrimoniaux et professionnels ?

Nous avons ensuite rédigé plusieurs questions secondaires, afin de développer nos interrogations, ceci autour de différents paramètres que nous pensions également impliqués dans cette transmission et lors des deux types de choix :

- En quoi le rapport mère-fille influence le choix matrimonial et professionnel de cette dernière ?
- Quelles marges de manœuvre utilisent les filles, en ce qui concerne leurs choix matrimoniaux et professionnels ?
- Sur quoi s'appuient-elles pour faire leurs choix ?

- Est-ce que la mère offre les conditions nécessaires pour que les valeurs qu'elle transmet à sa fille puissent être investies et mises en pratique ?
- La mère soutient-elle sa fille dans ses choix ?
- De quelle nature sont les conflits mère-fille ?

Enfin, nous souhaitons également découvrir les influences que la fille, ayant grandi dans un contexte différent de celui de la mère, pouvait avoir sur sa mère, lorsqu'elles discutaient ensemble :

- Dans quelle mesure le dialogue mère-fille influence la mère quant à sa perception de la tradition, culture et religion d'origine ?

## **2. Enquête de terrain**

### ***2.1 Méthodologie et choix des personnes interviewées***

Après le choix du sujet, il nous fallait trouver une méthodologie. A partir des récits d'expériences personnelles et notamment de ceux de Ferough, nous avons donc pu dégager des hypothèses concernant les différents enjeux pouvant déterminer les choix professionnels et matrimoniaux des filles d'origine afghane. Cette phase nous ayant permis, ensuite, de formuler des questions de recherche.

Puis, nous sommes passés à la préparation des entretiens et aux questions que nous souhaitions poser à nos interlocutrices. Pour l'anecdote, nous avons écrit une centaine de questions et nous avons dû mettre à contribution nos capacités de synthèse pour réduire ce nombre à une dizaine. Notre but était de poser des questions très ouvertes et non directives. L'intérêt de ces entretiens basés sur le récit de vie repose sur l'aspect qualitatif. D'abord, nous donnions la liberté à nos interlocutrices de s'exprimer sur des étapes importantes de leur vie, ensuite, nous pouvions développer avec elles, les multiples enjeux liés à ces étapes. Ce style d'entretien nous paraissait le plus adéquat et le plus intéressant pour notre sujet, étant donné sa complexité.

Ensuite, Ferough s'est chargée de trouver dans son entourage le profil de filles que nous recherchions.

Le choix des filles s'est porté sur quatre critères. Nous les avons donc choisies en fonction :

- Du statut de célibataire/en couple de la fille ;
- Du degré et du domaine d'études de la fille ;
- Du contexte matrimonial de la mère.
- Du parcours scolaire/professionnel de la mère.

Concernant l'axe matrimonial, sur les six personnes que nous avons interviewées, nous avons été attentifs au fait qu'elles ne devaient pas être mariées. Ainsi, elles se trouvaient dans une posture où elles n'avaient pas encore décidé de leur projet matrimonial.

Toutefois, deux d'entre elles n'étaient pas mariées, mais avaient pour l'une, un « petit ami » afghan et pour l'autre, un fiancé d'origine suisse.

Il était intéressant aussi de prendre en considération la logique de mariage que les mères de nos interviewées ont connue. Pour cela, nous avons décidé de choisir des mères qui se sont mariées selon différentes bases telles qu'un mariage d'amour, arrangé ou forcé. Parmi elles, trois ont eu un mariage qu'elles qualifiaient d'amour ou dit choisi, deux qualifiait leur mariage d'arrangé et une de forcé.

Pour l'axe professionnel, ce qui nous intéressait encore une fois, c'était la variété des horizons de nos interviewées. Toutefois, une condition principale était posée ; qu'elles ne soient pas, au moment de notre travail de recherche, sur le terrain de l'emploi. Mais elles devaient être dans un processus de construction de projet professionnel et/ou sur le point d'entamer leurs formations/études.

Avec les quatre critères que nous avons posés, l'âge n'était pas compris dans nos conditions de sélection. A la fin du choix de notre échantillon, une tranche d'âge chez les filles s'est révélée : elles avaient entre 18 et 28 ans.

Enfin, parmi les deux générations que nous voulions interroger, nous avons décidé de commencer par les interviews des filles. Après l'analyse de leurs interviews, nous pouvions questionner leurs mères en fonction des réponses issues des premiers résultats d'analyses.

Ces choix de critères ont été motivés par l'envie de découvrir de manière la plus complète possible, la multiplicité des facteurs pouvant orienter le choix matrimonial et professionnel de la jeune femme d'origine afghane, tout en restant attaché à notre fil conducteur : la transmission mère-fille. C'est également la diversité des récits, des projets matrimoniaux et professionnels des filles, ainsi que ceux qui nous apportaient le plus d'interrogations sur la notion de transmission qui nous ont ensuite servi de critères, pour choisir les quatre mères que nous voulions interviewer.

Nous avons choisi d'interroger uniquement quatre mères des six filles choisies. Notre volonté était d'interroger deux filles, sans avoir connaissance du parcours de leur mère,

afin de découvrir ce que nous étions capables de déceler et de poser comme questionnements et hypothèses, à partir de ce que les filles allaient nous dire.

Pour finir, nous avons également choisi de retranscrire intégralement les propos de nos interviewées, afin de nous donner la possibilité de revenir plus aisément dessus. En outre, le fait de ne pas les avoir synthétisés, nous a permis de dégager des citations pour notre analyse et a permis également, de découvrir le vocabulaire de nos interviewées et de nous immerger encore davantage dans leur univers.

Nous nous sommes ensuite partagé l'analyse : Ferough allait s'occuper du choix matrimonial et Vincent, du choix professionnel. Enfin, c'est en relisant nos retranscriptions et en ciblant les éléments importants, en lien avec notre thématique et notre cadre théorique que nous avons pu passer à l'analyse.

## ***2.2 Le choix de nos interviewées***

Nous avons commencé par nous intéresser à Sara qui habite à Genève. Elle avait 21 ans au moment de notre travail et n'était pas encore insérée dans un processus de formation ou d'études. Sa mère avait étudié pendant deux ans l'architecture à l'université. Elle a travaillé dès son arrivée à Genève et travaille encore. Elle a eu un mariage arrangé.

Le fait que Sara ne soit pas située dans un processus de formation ou d'études, alors que sa mère avait pris le chemin de l'université et soit devenue une femme active nous intriguait. Ferough l'a donc invitée chez elle pour que nous l'interviewions.

Nous avons aussi contacté Monessa, qui avait 19 ans et qui avait déjà entrepris des démarches dans l'intention d'intégrer la Haute école de travail social de Genève. Sa mère avait obtenu l'équivalent du Bac en Afghanistan et avait travaillé comme présentatrice au journal télévisé afghan. Son mariage avait été, selon elle, un mariage d'amour. Monessa suivait un parcours qu'elle avait désigné comme une direction choisie. Nous l'avons interviewée chez Ferough également.

Ensuite est arrivé le tour de Parwin qui avait 18 ans au moment de l'entretien et qui habite à Lausanne. Elle voulait entrer dans une école de soin et faisait des stages, afin

de répondre aux conditions requises pour le concours d'entrée. Sa mère avait dû arrêter sa scolarité à l'école primaire. Elle n'avait jamais travaillé et son mariage avait été arrangé.

Le fait que la mère n'ait pas eu la possibilité d'étudier et que sa fille n'était pas inscrite dans une formation, nous a poussés à nous intéresser à elles. De plus, le mariage arrangé de la mère et le lien avec la projection matrimoniale de la fille étaient aussi des interrogations pour nous. Son interview s'est fait à l'Ecole d'études sociales et pédagogiques de Lausanne.

Puis est arrivé le tour de Fatima qui avait 24 ans et qui habite dans le canton de Neuchâtel. Elle était en train d'entamer sa dernière année à l'école d'infirmière de Neuchâtel. Sa mère n'a pas pu s'inscrire dans un parcours scolaire, elle n'a jamais travaillé et a eu un mariage arrangé.

Fatima finissait sa formation d'infirmière et était à un stade plus avancé dans sa trajectoire de formation. Nous avons supposé que ses motivations pour ce secteur devaient être plus claires pour elle. Le fait qu'elle ait un copain d'origine afghane, nous poussait aussi à nous interroger sur la construction de sa relation avec lui. Son interview s'est déroulée dans une pizzeria de Neuchâtel.

Ensuite, nous avons contacté Yalda qui habite à Lausanne et avait 28 ans. Elle avait entamé des études à l'université qui ne lui convenaient pas. Au moment de notre entretien, elle était en arrêt maladie, mais devait commencer une formation en ergothérapie. Sa mère avait étudié jusqu'à l'équivalent du Bac. Elle travaillait dans un supermarché dans le canton de Vaud. Elle a eu un mariage d'amour.

Le parcours académique de Yalda suspendu et sa reconversion dans le domaine de l'ergothérapie nous questionnaient, ainsi que sa relation avec son copain d'origine suisse qui se présentait comme une situation particulière et riche pour notre travail de recherche. Son interview s'est déroulée à son domicile.

Notre dernière interviewée s'appelle Chabnam. Elle habite à Lausanne et avait 23 ans. Chabnam était en train de terminer sa licence en mathématiques à l'EPFL. Sa mère avait étudié pendant trois ans en faculté de Lettres. Elle avait travaillé pendant dix-huit ans en Afghanistan, mais n'avait pas pu le faire ensuite en Suisse. Elle a eu un mariage d'amour.

Chabnam, par son parcours académique et par le fait qu'elle n'était pas engagée avec quelqu'un, nous poussait à nous questionner sur ses motivations pour ce choix académique qui sortait de l'ordinaire. Son interview s'est déroulée dans un restaurant lausannois.

Pour les lieux des entretiens, les filles ont généralement préféré les faire à l'extérieur de leur foyer pour des raisons personnelles, mais aussi pratiques (dans un restaurant, chez Ferough, à l'école pédagogique de Lausanne).

Les quatre mères que nous avons interviewées ont souhaité que nos entretiens se déroulent à leur domicile.

Les interviews des mères de Parwin et Chabnam ont été traduits du dari en français par Ferough.

### 2.3 Présentation de l'échantillon par un tableau

Fille	<b>Prénom</b>	Sara	Parwin	Yalda	Chabnam	Fatima	Monessa
	<b>Age d'arrivée en CH / Age</b>	10 mois / 21 ans	5 ans / 18 ans	6 / 25 ans	4 / 23 ans	10 ans / 24 ans	2 ans / 19 ans
	<b>Formation</b>	Scolarité obligatoire	Scolarité obligatoire	Gymnase	Gymnase	Gymnase	ECG
	<b>Projet matrimonial</b>	Mariage avec un Afghan	Mariage avec un Afghan	Mariage	Mariage avec un musulman	Mariage avec un Afghan	Pas encore déterminé
	<b>Etat Civil</b>	Célibataire	Célibataire	Fiancée / Suisse	Célibataire	En couple / Afghan	Célibataire
	<b>Projet professionnel</b>	Travailler dans un bureau	CFC dans le médicosocial	Ergothérapeute	EPFL et projet professionnel indéterminé	Infirmière	Formation d'animatrice à l'IES
Mère	<b>Age</b>	47 ans (Mme B.)	35 ans (Mme Z.)	50 ans (Mme S.)	62 ans (Mme L.)	44 ans	52 ans
	<b>Formation</b>	Bac + 2 ans à l'uni. d'architecture	Aucune	12 années de scolarité	Etudes de Lettres	Aucune	Journaliste
	<b>Premier emploi</b>	Laboratoire d'arômes en Suisse	Femme au foyer	Caissière dans un supermarché	Enseignante en Afghanistan	Femme au foyer	Journaliste TV en Afghanistan
	<b>Emploi actuel</b>				Femme au foyer		Commerçante
	<b>Age lors du mariage / mari</b>	24 ans / Afghan	16 ans / Afghan	24 ans / Afghan	20 ans / Afghan / veuve	16 ans / Afghan	16 ans / Afghan
	<b>Type de Mariage</b>	Arrangé / Amour	Arrangé / Forcé	Amour	Arrangé / Amour	Arrangé / Forcé	Amour
	<b>Nombre d'enfants</b>	Sara et 1 fils de 9 ans	Parwin et 2 fils de 10 et 3 ans	Yalda, 1fils de 23 ans et 1 fille de 18 ans	Chabnam, 1 fils de 39 ans et 1 fille de 37 ans	Fatima, 2 fils de 21 et 15 ans et 1 fille de 17 ans	Monessa, 3 fils de 30, 26 et 23 ans

### **3. Contexte**

Dans le but de comprendre la transmission de la mère vers la fille, ces fragments d'informations reflètent, en partie, l'environnement social, politique et économique que les mères ont connu. C'est dans ce contexte d'origine que l'éducation de base a été donnée, chez ces mères, et ceci avant que la guerre n'ait éclaté en Afghanistan. Cette nécessité de retourner aux sources de l'environnement politique, géographique, familial et régional des mères peut expliquer les différents enjeux qu'elles ont observés et les rapports de loyauté qu'elles peuvent vivre dans leur attachement à certaines valeurs de leur pays natal.

#### ***L'Afghanistan***

Au centre de l'Asie se trouve l'Afghanistan. Il est entouré par le Pakistan, l'Iran, la Chine, le Turkménistan, l'Ouzbékistan et le Tadjikistan. Cette position géographique lui a valu d'être un territoire donnant lieu à de multiples invasions et conflits depuis des siècles. La géographie montagneuse de ce pays a été d'ailleurs un des atouts stratégiques pour mener la résistance face aux multiples invasions.

C'est durant la guerre froide que l'Afghanistan a été au centre des conflits des deux grandes puissances, l'URSS et les USA. L'Union soviétique avait décidé d'intervenir en Afghanistan, dès 1978, pour y placer un régime sous ses ordres. Depuis, de nombreux leaders de différents partis communistes s'étaient succédé suite à des complots et des assassinats. Ces régimes, soutenus par Moscou, ont tenté d'imposer des réformes sociales comme, l'alphabétisation obligatoire pour tous, des droits pour les femmes et même des réformes agraires. Ces changements brusques se sont confrontés de manière violente à un peuple très attaché aux coutumes, aux traditions et à la religion. En 1979, les moudjahidines organisèrent la résistance contre le pouvoir central. Ce fut le début de la première guerre. Les moudjahidines (combattants de l'islam) étaient soutenus par les pays musulmans, par le Pakistan et aussi les Américains. La première guerre s'est terminée lorsque les troupes soviétiques ont dû quitter le territoire afghan vers 1989.

Suite à ce départ, le pays s'est entredéchiré dans une lutte interne pour le pouvoir, entre les différentes fractions tribales et rivales jusqu'en 1994. Délaissé et divisé par des conflits internes, l'Afghanistan est devenu un terrain propice à l'apparition d'une nouvelle politique oppressive par des groupes armés soutenus par le Pakistan et les USA : les talibans (étudiants du livre). L'idéologie des talibans se nourrit de l'application stricte de la charia, les lois islamiques, et légitime leur intervention au nom d'un « Emirath islamique d'Afghanistan ».

En 2001, après la destruction des Bouddhas de Bamyân par les talibans, la communauté internationale a décidé d'accorder plus d'importance à ce pays. Le sort réservé aux femmes afghanes, le décès du commandant Massoud et les attentats du World Trade Center (11 septembre 2001) ont accéléré l'arrivée de la FIAS (Force internationale d'assistance et de sécurité), sous l'égide de l'OTAN. La nouvelle coalition a renversé le pouvoir des talibans et mis en place un gouvernement provisoire.

En effet, en novembre 2001, sous la direction de l'administration de George Bush Jr. un président intérimaire d'Afghanistan a été nommé : Hamid Karzaï. Ce gouvernement était transitoire en attendant l'année 2002, où a eu lieu la Loya Jirga - Assemblée traditionnelle des représentants de tout le pays. Cette assemblée a élu, Hamid Karzaï, président de la République Islamique d'Afghanistan. En 2007, le même président est toujours à la tête du pays et ce dernier a du mal à sortir l'Afghanistan d'une instabilité alarmante à tout point de vue : sécuritaire, alimentaire, éducation, soin, politique et même médiatique. D'ailleurs, « la situation volatile et la multiplication des attentats-suicides dans l'Est et le Sud ont rendu de plus en plus risquer le travail d'information.<sup>2</sup> ».

---

<sup>2</sup> Afghanistan rapport annuel 2007, in Reporter Sans Frontières pour la liberté de la presse, [http://www.rsf.org/article.php3?id\\_article=20649](http://www.rsf.org/article.php3?id_article=20649), consulté le 25.03.2008

## La carte de l'Afghanistan



3

<sup>3</sup> CNN.COM, in *Rebuilding Afghanistan*. Site : <http://www.cnn.com/SPECIALS/2002/afghanistan/> Visité le. 21.05.08

## ***L'islam en Afghanistan***

Il est impossible de parler de l'Afghanistan sans évoquer la place de l'islam dans un territoire ayant connu tant d'invasions et de tentatives de colonisation. L'islam a été introduit par les arabes en Afghanistan et dans le nord de l'Inde, « après une résistance héroïque des habitants de Kaboul qui dura près d'un siècle et qui succomba à la fin du IX<sup>e</sup> siècle. »<sup>4</sup>

C'est ensuite les Mongols de Gengis Khan qui continuèrent cette conquête. « Deux siècles plus tard, Tamerlan et ses hordes jaunes poursuivirent l'œuvre de Gengis Khan »<sup>5</sup>. Olivier Roy explique que « dans un pays où la référence à la nation est très récente, où l'Etat est perçu comme extérieur à la société et où l'allégeance va au groupe communautaire, l'islam reste la seule référence commune à tous les Afghans. Celle-ci fournit l'horizon intellectuel, le système de valeurs et le code de comportements, quelle que soit l'interférence avec d'autres codes, comme le système tribal ». La religion est ce qui rythme le quotidien des Afghans, c'est-à-dire l'heure du réveil, du coucher, la prière, les repas, les événements de l'année (ramadan, fête du sacrifice du mouton, etc.). Les gens s'expriment avec des expressions, des formules de politesse qui invoquent souvent le nom de Dieu. Si en général, l'islam est la référence commune dans tout le pays, chaque ethnie, famille, clan, confrérie, ont un mode d'approche différent avec la religion islamique.

En effet, les populations musulmanes en Afghanistan cultivent la religiosité de façon différente et à des degrés de tolérance qui varient selon les familles, les ethnies et l'espace dans lequel elle est interprétée (zones rurales/urbaines). Les autorités religieuses sont hiérarchisées et ont différentes nominations ; Maolânâ, Mawlawi, Mollah, Imam, et il existe aussi les juges islamiques qui, dans un palais de justice, appliquent la charia. Certaines de ces autorités peuvent aussi avoir pour fonction d'être des guérisseuses et des devineresses. D'ailleurs, dans les régions rurales, les gens attachent beaucoup d'importance à ce qu'ils peuvent conseiller dans les rituels à pratiquer, à la préparation des amulettes à porter, à des incantations à prononcer, etc..

En revenant sur l'aspect religieux, on constate que l'islam est multiple, ce qui rend sa compréhension complexe. L'interprétation doit être prise en considération, selon les

---

<sup>4</sup> CORNET, J. *Afghanistan Royaume d'Asie centrale*, 1969, p.37

<sup>5</sup> Ibidem, p.39

familles, leur histoire, les régions, le genre et les détenteurs de savoir religieux dans les clans, auxquels ces familles sont rattachées.

L'interprétation religieuse et sa lecture sont détenues en général par les hommes et la fréquentation des mosquées se fait aussi par eux. Contrairement aux hommes, les femmes ne se rendent jamais dans les mosquées. Cependant, accompagnées de leur famille, elles se rendent sur des tombes de musulmans considérés comme des « saints ». Par exemple à Mazar-i-Sharif, il existe un mausolée avec des objets ayant appartenu au Prophète. A Kaboul se trouvent également les tombeaux d'autres saints (Àshequân Arif, Aupiân Sharif etc.). Les hommes et les femmes s'y rendent, font des prières et des vœux, qu'ils espèrent voir exaucés.

En Afghanistan, il est possible de distinguer notamment deux courants. En effet, il existe « un courant qui est le culte musulman sunnite "orthodoxe", doté d'un imposant corpus juridique, mais jugé trop ritualisé. Et un autre, qui est le courant mystique soufi. Le premier s'attache à la lettre à ce qui est écrit dans le Coran, alors que le deuxième cherche le sens caché du Livre<sup>6</sup> » : l'amour de Dieu, la sagesse. Il s'agit alors de voir l'islam comme ayant été adapté, selon les croyances locales des habitants.

Il nous a semblé important d'introduire une note historique concernant l'islam dans ce travail. En effet, cette religion a imprégné profondément le peuple afghan, car bien qu'elle ne soit pas l'unique religion de ce pays, elle est la plus répandue. Si le pays comptait aussi « quelques milliers d'hindous et de sikhs et quelques centaines de juifs parmi sa population<sup>7</sup> », par les désastres que la guerre a causés au fil du temps, l'Afghanistan a vu ces minorités persécutées, et s'exiler dans d'autres régions du monde.

### ***Les ethnies et les langues***

En présentant les différentes langues parlées (sans compter les dialectes) en Afghanistan, l'intention est de mettre l'accent sur la diversité des appartenances ethniques et linguistiques. Toutefois, les langues officielles (gouvernement, média, éducation) sont le pachtou et le dari.

---

<sup>6</sup> SLIMANE, Z. *Géo, Un nouveau monde : la Terre*, numéro 277, mars 2002, p. 119

<sup>7</sup> Ibidem. p. 46

Il existe donc en Afghanistan :

- Les Pachtounes sunnites de langue pachtou (environ 40%), eux-mêmes se divisent en grandes tribus, dont les deux principales, les Ghilzaï et les Dorrânî, s'affrontèrent pour le pouvoir au XVIII siècle (la monarchie échut aux Dorrânî)<sup>8</sup>.
- Les Tâdjîks sunnites du nord-est, du nord-ouest, sont de langue persane (environ 35 %).
- Les Hazâras chiites du Centre, ont de lointaines origines mongoles, sont de langue persane (environ 15 %)<sup>9</sup>.
- Les Ouzbeks et Turkmènes du Nord sunnites sont de langue turque (environ 5%).
- Et puis, il y a les minorités sunnites Noûristâniés, Naloutches, Nirghizes et de petites communautés sikhes, hindoues et juives.

---

<sup>8</sup>Barry, M. *Massoud de l'Islamisme à la liberté*. Louis Audibert, 2002. p.64

<sup>9</sup>Barry, M. *Massoud de l'Islamisme à la liberté*. Louis Audibert, 2002. p.64

## La carte ethnique de l'Afghanistan



<sup>10</sup> [http://www.d-n-i.net/images/maps/afghanistan\\_ethnic\\_mix.htm](http://www.d-n-i.net/images/maps/afghanistan_ethnic_mix.htm). Visité le, 21.05.08

## **L'éducation**

L'Afghanistan est un vaste territoire majoritairement rural et c'est dans les grandes villes telles qu'Herat, Mazari-i-Sharif et plus particulièrement à Kaboul, qu'ont pu se développer l'émancipation des femmes. Ce n'est qu'en 1921, que la première école pour filles du pays a ouvert ses portes dans la capitale. En 1963, c'est le droit au travail et à l'éducation qui a été inscrit dans la constitution. La majeure partie des femmes ayant eu accès au travail et à l'éducation se trouvait en zones urbaines et s'est dirigée vers des métiers tels que le soin et l'éducation.

Force est de constater que c'est avec beaucoup de difficultés que les femmes ont tenté de se frayer un chemin vers l'autonomie. Elles se sont toujours trouvées contraintes au poids des traditions, de la religion, ainsi qu'aux événements politiques apportant de l'insécurité. L'instabilité politique du pays a contribué à la dégradation de leur condition de vie. De plus, suite à ces 25 années de guerre, il y a eu une quasi-absence des réseaux de santé et une insuffisance accrue de ceux-ci, malgré la présence des organisations humanitaires.

En chiffres, l'espérance de vie des femmes ne dépasse pas les 46 ans, avec un taux de fécondité élevée de sept enfants par femmes. D'ailleurs, le taux de mortalité infantile est le plus fort du monde avec un enfant sur quatre qui meurt. S'ajoute à cela, le régime des talibans qui avait renforcé cette situation désastreuse en leur interdisant l'accès au travail et à l'éducation. Aujourd'hui, par le biais des organisations non gouvernementales qui sont environ 2000<sup>11</sup> rien qu'à Kaboul, des organisations humanitaires, et avec l'appui du gouvernement beaucoup d'écoles ont ouvert leurs portes.

### **L'éducation traditionnelle de l'enfant**

Lorsqu'un enfant naît, plusieurs gestes sont observés. L'enfant qu'il soit fille ou garçon est enveloppé dans du tissu, et du khôl est mis à ses yeux dans le but de le protéger des mauvais esprits. Au troisième jour de sa vie, la profession de foi et le âzân<sup>12</sup> sont murmurés dans son oreille. Au septième jour est organisée une fête appelée, chawé

---

<sup>11</sup> FREDT, J-G. Le Nouvel Observateur in : [www.nouvelobs.com](http://www.nouvelobs.com), numéro 2022.06.08.03  
[http://hebdo.nouvelobs.com/hebdo/parution/p2022/articles/a209708-afghanistan\\_le\\_roi\\_pavot.html](http://hebdo.nouvelobs.com/hebdo/parution/p2022/articles/a209708-afghanistan_le_roi_pavot.html) , consulté le 20.03.08)

<sup>12</sup> L'appel à la prière du muézin

chache<sup>13</sup>. Dès sa naissance, l'enfant est pris en charge par les femmes qui entourent la nouvelle mère. Les grands-mères restent souvent les garantes de ces gestes ritualisés. Pendant que l'enfant est entouré de soins, la mère qui vient d'accoucher reste quarante jours à la maison, au repos. Elle est nourrie avec des plats spéciaux lui permettant de reprendre rapidement des forces.

Dès l'âge de sept ans, on transmet à la fille les différents savoir-faire qu'elle devra gérer dans sa future vie de femme d'intérieur. Cela commence par des gestes particuliers à apprendre comme : laver le linge et s'occuper du reste de la fratrie. En grandissant, selon sa force physique, des tâches plus difficiles lui seront demandées comme pétrir la pâte pour le pain, ramasser du bois, aller chercher des produits au marché. La majeure partie de ces apprentissages se fait par observation et par imitation. C'est aussi à cet âge qu'elle commence l'apprentissage coranique et scolaire, mais cela dépend des régions, des familles et des clans qui autorisent ou non l'accès de la fille à la scolarité.

Ensuite, c'est vers l'âge de onze ans que la séparation des classes selon le sexe est imposée. C'est à ce moment que certaines familles croyantes décident si leur fille poursuit ou non l'éducation religieuse. Si c'est le cas, l'éducation se poursuit, mais dans la mosquée la plus proche où l'enseignement est donné par une femme. Si d'autres familles ne souhaitent pas que leur fille continue dans cette voie, alors la fille reste à la maison jusqu'à ce qu'elle soit mariée.

## **La condition de la femme en Afghanistan**

La condition de la femme est différente selon les régions en Afghanistan. Elle est plus ou moins émancipée (notamment dans sa liberté de déplacement). Celle-ci dépend du poids de la tradition et des coutumes régionales, familiales, auxquelles se rattache la femme. La tradition et la religion influencent les comportements féminins sur d'autres aspects, tels que les codes vestimentaires comme le port du voile, ou celle du tchâderi, de la burka qui se portent de diverses manières pour des raisons pratiques, mais aussi esthétiques, en cohérence avec leurs ethnies et aux zones dans lesquelles elles vivent (rurales/urbaines). L'attitude des femmes vis-à-vis des hommes dépend et varie selon leur appartenance. Leur marge de liberté diffère selon les régions où elles vivent, ethnies et clans auxquels elles appartiennent. Par exemple, chez les nomades qui sont souvent

---

<sup>13</sup> Sixième jour

en déplacement, elles échappent au contrôle des maris et parviennent à jouer un rôle majeur dans leur communauté. Concernant l'héritage, il est matrilineaire chez les « Jats », les gens du voyage, originaires d'Inde. Alors que l'héritage reste patrilinéaire dans la majorité des ethnies du pays. Chez les Pachtounes, le code du "Pachtounwali" est appliqué par les hommes. De plus, ce code traditionnel et conservateur décide du sort des femmes. D'ailleurs, « ... le don d'une femme pour résoudre les conflits est encore pratiqué »<sup>14</sup>.

## ***Le mariage***

Ce thème est vu selon un aperçu général tant en Afghanistan qu'en Suisse.

Dans le but d'en comprendre l'ampleur en Afghanistan et l'impact de ce rituel sur nos interviewées, nous avons, dans un premier temps et à partir d'entretiens informels, obtenu des informations grâce à des femmes afghanes qui se sont mariées en Afghanistan. Notre souhait était de donner une vision générale du mariage et des acteurs impliqués dans cet événement. Avec les informations obtenues durant ces entretiens, nous avons ajouté les apports théoriques tirés du livre écrit par le couple Centlivres, « Et si on parlait de l'Afghanistan ? »<sup>15</sup>.

Puis, comme l'accent est mis sur la diversité des mariages selon les régions, les clans en Afghanistan, nous avons décidé de nourrir cette recherche à travers les mariages vécus et racontés par la grand-mère et la mère de Ferough qui se sont déroulés dans une région bien précise. Les deux femmes sont toutes deux originaires du Khânâbad, appartenant à la province du Kunduz. Dans cette région, les populations sont d'ethnies tadjiks, pachtounes, turkmènes et hazâras. Ces femmes ont été des témoins et rapporteuses de ces traditions en Afghanistan et leurs apports pour la thématique de ce mémoire sont des valeurs ajoutées. Nous nous sommes appuyés sur leurs observations et témoignages pour expliquer le processus matrimonial et les différents acteurs impliqués dans cette étape.

---

<sup>14</sup> GUISSOU JAHANGIRI *Un nouveau monde: la Terre in Géo*, numéro 277, mars 2002, p. 121

<sup>15</sup> CENTLIVRES, P ET M. *Et si on parlait de l'Afghanistan ?*. Neuchâtel : Editions de l'Institut d'ethnologie ; Paris : Editions de la Maison des sciences de l'homme, 1988.

De ce fait, le lecteur pourra se rendre compte que s'il existe des généralités dans les mariages, chacun d'entre eux possède ses particularités. Ceux-ci sont influencés, selon le contexte politique, régional, religieux, familial et bien sûr, selon les moyens économiques.

Puis, dans un second temps, nous avons contextualisé d'une manière générale, le mariage en Suisse et en Europe. Ainsi, cela nous permet de constater brièvement les mutations qui y sont liées en Suisse.

## **La place du mariage dans la vie d'une femme en Afghanistan**

Le mariage peut être décidé pour une fille, dès qu'elle est en âge d'avoir des enfants. C'est-à-dire que cela correspond à la période où elle commence à avoir ses règles et qu'il lui est possible d'être enceinte. Toutefois, l'âge des filles au moment du mariage peut varier. Cela peut aller de quatorze à dix-huit ans, alors que celui des garçons est entre vingt et vingt et un ans. En général, les familles marient les enfants dans un ordre décroissant, des aînés aux cadets. Les familles traditionnelles sont soulagées quand le premier enfant est un garçon. En effet, le jeune homme, par sa présence, assure la relève du père, la protection financière, territoriale, mais aussi la sécurité physique des femmes et des biens de sa famille restreinte. Encore aujourd'hui, avoir un garçon parmi les cadets, ne certifie pas qu'il pourra protéger la mère, les sœurs et les biens de la famille en cas de décès du père. D'où l'importance et la préférence d'avoir un fils aîné d'abord.

Le choix du conjoint repose entièrement sur les épaules des aînés de la famille, le père, la mère, les grands-parents, les oncles et les tantes. Tous ne sont pas arrangés, il y a aussi des mariages d'amour, où les couples se voient, se choisissent et impliquent leurs familles par la suite.

Dans un contexte attaché à l'islam, le mariage représente un acte social et spirituel. Une fois qu'une future union est prononcée, s'ensuivent alors des démarches, des rituels entrepris par les familles et les intermédiaires du futur mari, ainsi que ceux de la future épouse. Les familles sont très impliquées dans l'organisation du mariage, dans les préparatifs au niveau de l'hospitalité offerte aux invités jusqu'au mariage, mais aussi à toutes les étapes qui suivent.

Dans la tradition afghane, le mariage ne signifie pas l'union de deux individus comme cela le signifie en Suisse, qui glorifie le choix amoureux, le choix individuel, l'épanouissement de chacun dans le couple, etc.. Au contraire, le mariage « met en jeu deux familles et au-delà, un réseau de parents et d'alliés, voire le voisinage tout entier<sup>16</sup> ». De ce fait, la famille possède une place importante dans le projet matrimonial, car elle détient traditionnellement le choix du conjoint selon une alliance réfléchie en groupe.

Entre le moment où la future mariée est choisie et la décision définitive des familles, une transaction se construit. La transaction peut aller d'un « qâlin<sup>17</sup> » uzbek, à l'achat d'un trousseau appelé le « jéz », ainsi que la couverture des différentes dépenses occasionnées par la famille de la prétendante pour recevoir ses invités. Il existe entre les élus au mariage, des mouvements de personnes, membres de la famille ou représentants de la famille, appelés aussi des intermédiaires. D'après les Centlivres, ces « intermédiaires permettent aux familles de ne pas se confronter directement <sup>18</sup> ». Ils ont un rôle de mise en relation et de rapprochement des parties. Mais ce n'est pas tout, « à chaque visite d'un membre d'une famille dans un sens correspond une visite dans l'autre sens. Et cela se fait jusqu'au moment culminant où le passage de la jeune fille d'une famille à une autre suit le versement complet de la compensation matrimoniale<sup>19</sup> ». Une fois la célébration du mariage effectuée, les échanges se poursuivent par le biais de visites des uns aux autres, par l'arrivée de cadeaux des proches selon des délais bien précis. Par exemple, une fois arrivée dans sa nouvelle famille, la mariée n'est pas censée fournir une quelconque forme d'efforts (travail, tâches ménagères, etc.), pendant les sept premiers jours suivant son mariage. Après cela, la jeune mariée participera activement à l'entretien de la maison et dans la majorité des cas, restera au service de ses beaux-parents.

Si la famille marie le garçon, elle s'agrandit avec l'arrivée de la bru dans la demeure patrilocale. Alors que la famille du marié s'agrandit avec un nouveau membre, tout au contraire, la famille de la bru s'appauvrit en donnant leur fille en mariage.

---

<sup>16</sup> CENTLIVRES, CENTLIVRES-DEMONT P. & M. *Et si on parlait de l'Afghanistan*. Ed. de l'Institut d'ethnologie, Neuchâtel, Editions de la Maison des sciences de l'homme, Paris. P.135

<sup>17</sup> Ibidem, p.135

<sup>18</sup> Ibidem, p.135

<sup>19</sup> Ibidem, p.136

Il arrive que dans certaines familles, il y ait des femmes qui restent des « pir dokhtar »<sup>20</sup> toute leur vie. Nous pouvons imaginer, que dans un contexte où la norme reste le mariage, celles-ci ne soient plus valorisées, car elles ne peuvent pas avoir le statut d'«épouses de.. », ainsi que de « mères de.. » et que par conséquent elles deviendraient « hors norme ».

A l'inverse, en Afghanistan, elles acquièrent un autre statut pour avoir secondé leur mère durant toutes ces années. Ainsi, une forme d'autorité légitime s'établit aux yeux des autres parce qu'elles ont consacré leur vie à leur famille. Ce statut de « pir dokhtar » respectée, autoritaire est parfois craint par les belles-sœurs.

Il existe aussi des mariages qui sont appelés des « sar badal »<sup>21</sup>. Ce sont des échanges de filles. Dans ces cas de figure, ce sont plutôt les familles de milieux modestes qui procèdent à cette pratique. Selon les ethnologues Centlivres, cette pratique reste « contraignante et dangereuse<sup>22</sup> », car si l'une des épouses reçoit des coups, il se peut que l'autre épouse soit aussi exposée à cette brutalité.

Toutefois, il arrive qu'il y ait des histoires d'amour. Les jeunes peuvent s'être croisés lors d'un mariage, de visites chez l'un ou l'autre du « quaum »<sup>23</sup>. Et même dans un cadre d'études pour certains lorsqu'il s'agit de personnes fréquentant des établissements scolaires.

---

<sup>20</sup> Vieille fille, femme non-mariée

<sup>21</sup> Échange de tête (CENTLIVRES, CENTLIVRES-DEMONT P. & M.. *Et si on parlait de l'Afghanistan*. Ed. de l'Institut d'ethnologie, Neuchâtel, Editions de la Maison des sciences de l'homme, Paris. P.137)

<sup>22</sup> Ibidem, p. 138

<sup>23</sup> Clan

## La place du père dans le processus matrimonial

Le père est présent dans ce processus, à partir de la réputation qu'il a chez les hommes des autres familles, de l'influence qu'il a sur les siens, mais aussi de sa situation économique, et pour certains de sa dévotion religieuse. Son nom, ses biens, ses terres, son charisme, sa pratique religieuse seront des éléments pris en compte lorsqu'un projet matrimonial sera envisagé. Ensuite, il s'agira pour lui de discuter des transactions économiques (dote) concernant la fille à marier.

Sa place est importante, car il va permettre la mise en relation grâce à son réseau de connaissances, à sa réputation. Enfin, le mariage ne peut pas avoir lieu s'il ne le souhaite pas. Il fait débiter le processus matrimonial, participe activement à la transaction et donne son aval final avec l'accord des anciens de son clan, pour sceller l'union des deux familles.

## La place de la mère dans le processus matrimonial

La mère reste en retrait lors de la décision d'une alliance. Mais dès que le projet matrimonial est décidé, son rôle commence. Par exemple, lorsqu'elle reçoit d'abord les femmes de la famille de son futur gendre, lorsqu'elle fait la liste de ce dont sa fille a besoin (son trousseau de mariage), ou lorsqu'elle rédige la liste des cadeaux pour les membres de l'autre famille. Par contre, elle ne s'implique pas dans la cuisine à faire pour les invités le jour du mariage. La préparation des denrées alimentaires pour les invités reste une affaire d'hommes, car il s'agit d'une grande quantité à préparer.

Après l'officialisation des fiançailles, il existe le « namzât bazi<sup>24</sup> ». Alors que certains restent plutôt réservés lors de ces rencontres, il arrive que d'autres profitent pleinement de ces moments qui leur sont réservés, selon l'accord de certaines familles. En effet, ces moments de namzât bazi peuvent aller du simple « bavardage amoureux aux relations sexuelles consommées que pratiquent de nombreux groupes ethniques du nord de l'Afghanistan<sup>25</sup>. » « Ce namzât bazi se passe généralement en l'absence du père et avec la complicité de la mère ou des sœurs à qui, le fiancé apporte une douceur<sup>26</sup> ». Si les

---

<sup>24</sup> Le jeu de la fiancée : (CENTLIVRES, CENTLIVRES-DEMONT P. & M. *Et si on parlait de l'Afghanistan*. Ed. de l'Institut d'ethnologie, Neuchâtel, Editions de la Maison des sciences de l'homme, Paris. P.140)

<sup>25</sup> Échange de tête : (CENTLIVRES, CENTLIVRES-DEMONT P. & M. *Et si on parlait de l'Afghanistan*. Ed. de l'Institut d'ethnologie, Neuchâtel, Editions de la Maison des sciences de l'homme, Paris. P.140)

<sup>26</sup> Ibidem

femmes apprennent que la fille à marier est enceinte au moment du « namzâti<sup>27</sup> », elles et plus particulièrement la mère, feront tout pour avancer la date du mariage afin de couvrir l'arrivée d'une naissance hors du cadre du mariage. Cette précipitation dépend des familles et des ethnies. « Il arrive que dans certaines ethnies, le jour du mariage, les mariés soient entourés de deux ou trois enfants. Dans ce cas, le mariage est célébré avec moins d'éclats<sup>28</sup> ».

## **Le choix du conjoint**

Concernant le choix du conjoint, il est essentiel de rappeler la signification du mot « quaum » souvent employé chez les Afghans et qui peut se définir comme suit : « peuple, nation, tribu, secte, famille<sup>29</sup> » et clan.

En Afghanistan, les mariages sont endogamiques. C'est-à-dire que la prétendante peut être une voisine de quartier, une parente et idéalement une cousine. « On se marie à la rigueur à l'intérieur d'une région ou du groupe ethnique<sup>30</sup> ». Les alliances sont facilitées, car les familles se connaissent bien et donc il y a moins de risques de conflits dans les tractations financières. Ce type de mariage « représente plus de garantie pour les familles alliées et probablement des avantages dans les tractations financières, ainsi que plus tard dans la transmission des patrimoines<sup>31</sup> ». Pierre et Micheline Centlivres parlent de « famille influente » et de la valorisation de l'alliance quand les couples sont des partis importants (grandes familles, familles possédant des terres, etc.).

---

<sup>27</sup> Fiançailles

<sup>28</sup> Échange de tête : (CENTLIVRES, CENTLIVRES-DEMONT P. & M. *Et si on parlait de l'Afghanistan*. Ed. de l'Institut d'ethnologie, Neuchâtel, Editions de la Maison des sciences de l'homme, Paris. P.140)

<sup>29</sup> Ibidem, p.36

<sup>30</sup> Ibidem, p.135

<sup>31</sup> Ibidem, p. 137

## **Le déroulement d'un mariage traditionnel dans le Khânâbâd, dans la province de Kunduz**

Cette explication sur le déroulement d'un mariage est issue d'un entretien informel et a été obtenue avec ce que la grand-mère de Ferough a observé dans cette région.

Dans les régions rurales d'Afghanistan, c'est généralement dans le cercle familial élargi, entre les cousins/cousines, que sont arrangés les mariages. Toutefois, il arrive que des connaissances de la famille habitant dans un village voisin viennent faire des demandes en mariage. Les parents, en général les femmes de l'entourage du jeune garçon « khâssguâr <sup>32</sup> », se déplacent chez la famille de l'éventuelle future belle-fille. Ils s'intéressent à ce qu'elle sait faire et qui est la norme en règle générale : entretenir une maison, cuisine, couture. De plus, ils s'intéressent également à quelles attitudes ou qualités personnelles elle possède : généreuse, polie, respectueuse, non conflictuelle. Ils chercheront aussi à savoir quel genre de réputation elle a auprès des connaissances : la réputation de son père déterminera la valeur de la fille et du fils.

Si les parents de la fille sont intéressés par ce « khâssguâr », ils enclencheront la mise en réseau de leur relation et par ce biais obtiendront les différentes informations auprès des amis, de la famille, afin de savoir si ce prétendant conviendra à leur famille.

La famille du garçon, quant à elle, reviendra à plusieurs reprises chez la future belle-fille, mais jamais elle ne s'y rendra les mains vides.

Une fois que la famille de la fille a accepté officiellement la demande en mariage, les hommes se réunissent alors pour poser petit à petit les conditions de la première étape. Ainsi, commence le « Chirinikhôri <sup>33</sup> ». Le père du prétendant reçoit une première liste indiquant les divers besoins de l'autre famille pour le début des festivités (biscuits, gâteaux, lait pour préparer les pâtisseries, thés, sucre, habits). Un premier échange est donc fait. La famille de la fille tend un plateau joliment décoré et rempli de bonbons à la famille du prétendant. En échange, la famille du jeune homme tend une assiette avec une première somme d'argent. Par la suite, une célébration se fait avec la famille et les amis proches chez le futur fiancé (fête du Chirinikhôri).

---

<sup>32</sup> Prétendant

<sup>33</sup> l'acte de manger des bonbons/friandises

Arrive ensuite le soir du « khina<sup>34</sup> », annonçant ainsi les fiançailles. C'est une seconde fête incluant en principe uniquement les femmes des deux familles. Lors de cette fête, le fiancé est appelé à rester un moment parmi les femmes au côté de sa fiancée. Ce second évènement se passe chez la famille de la future mariée. Le lendemain, cette dernière se rend chez l'esthéticienne qui l'aidera à se parer pour la cérémonie du mariage. Une fois coiffée, maquillée, habillée, le futur marié vient la chercher accompagné des autres hommes de sa famille. Ensuite, ils font un tour dans la ville ou le village et se rendent sur le lieu de la fête du mariage.

Mais, avant de le célébrer, une seconde liste comprenant la dote, a été remise au père du fiancé et qui, le jour du mariage, a été versée totalement ou partiellement. Cette dote comprend de l'argent, de la nourriture, un agneau, du riz, du bois, de l'huile, du thé, du sucre, du sel, des amandes, des habits pour pratiquement toutes les femmes de la famille de la fiancée, ainsi qu'un set d'or. Cette partie fait souvent émerger des conflits autour de la dote. Lors de la cérémonie, un autre moment important se déroule uniquement en présence des hommes et celle du futur marié. Durant cette assemblée, le fiancé se fait représenter par un « padar wakil<sup>35</sup> » et il en est de même pour la fiancée. Dans cette assemblée se discute le « Haqué Mar<sup>36</sup> », qui correspond à un droit matériel pour la femme en cas de divorce. Si un jour le mari décide de divorcer, il doit remettre ce qui va de droit et qui a été décidé lors de cette assemblée. Si toutefois la femme décide de divorcer, elle n'aura droit à rien. Au moment de l'assemblée, les négociations peuvent prendre des proportions exceptionnelles et il arrive que les conflits aboutissent à l'annulation du mariage.

## **Le mariage de la grand-mère de Ferough**

Toutes les explications données par la grand-mère de Ferough sur le déroulement d'un mariage étaient ponctuées d'un : « normalement ça doit se passer ainsi, mais il est arrivé que... ». Suite à ces remarques, il nous a semblé que chaque mariage possédait des particularités, avec des enjeux différents. Afin de marquer le poids de cette étape dans la vie d'une femme afghane, nous avons décidé de raconter le mariage de cette grand-mère. Pouvoir accéder à ce type de témoignage aurait exigé de trouver la personne qui

---

<sup>34</sup> Henné

<sup>35</sup> Tuteur, représentant de la mariée et du marié

<sup>36</sup> Le droit matériel

aurait été d'accord de raconter une histoire s'étant déroulée, il y a cinquante ans. Ce témoignage met aussi en évidence un contexte avec ses différents acteurs.

Lorsque nous avons questionné la grand-mère de Ferough sur la condition dans laquelle elle s'est mariée, elle a poussé un gros soupir et nous a répondu, en hochant la tête : « *le grand-père de Ferough était amoureux de moi, et j'ai failli aller au tribunal pour cela !* » Dans son village, elle n'était pas autorisée à sortir de la maison familiale et l'unique jour où elle l'a fait c'était pour aller au bazar où elle a rencontré son oncle accompagné d'un homme. Après avoir croisé la grand-mère de Ferough alors qu'elle n'avait que quinze ans, son futur prétendant a tout de suite cherché à en savoir plus à son propos. Pour lui, c'était simple, c'était l'amour.

Peu de temps après, il a commencé à faire les démarches pour demander la grand-mère en mariage. La mère de cette dernière avait déjà prévu de la donner à un autre homme au sein de la famille. Quand cet homme a appris qu'il avait un rival qui la voulait aussi pour épouse, il a demandé des explications à la mère de famille. Puis, il a aussi demandé des explications à son rival. Aucun des deux hommes ne voulait laisser tomber la fille élue, c'était une question d'honneur pour l'un et une histoire d'amour pour le second. L'amoureux de la grand-mère allait souvent chez sa future belle-mère montrant ainsi sa ténacité et sa volonté de marier sa fille.

De l'autre côté, son rival touché dans son ego, augmentait la somme de la dote. L'amoureux en a alors fait de même. La mère de famille ne sachant plus que faire a annoncé qu'elle allait faire appel au tribunal pour trancher. Sa fille à marier allait donc devoir témoigner. Mais se rendre au tribunal était considéré comme un déshonneur pour les hommes. Suite à cette nouvelle, le prétendant amoureux a continué à offrir des cadeaux à sa future belle-famille, et en parallèle, il a offert un « chapan<sup>37</sup> », un « lungui<sup>38</sup> », des agneaux etc., à chacun des hommes de la famille de son rival. Au terme de ces cadeaux offerts, le conflit s'est réglé et son rival s'est effacé de la scène matrimoniale. Finalement, l'homme amoureux a épousé son élue.

En reprenant le modèle de mariage que la grand-mère de Ferough a connu, nous pouvons constater le poids des traditions lors d'un conflit, mais aussi les formes de

---

<sup>37</sup> Sorte de manteau à manche longues

<sup>38</sup> Turban pouvant s'enrouler autour de la tête

négociation existante : l'attention particulière accordée par le tribunal à la mère de famille. On relève aussi que la valeur de la fille à marier était augmentée par le nombre de prétendants au mariage et par l'obstination de deux d'entre eux. Il y a aussi le tiraillement vécu par cette mère dans cette situation et le pouvoir que le tribunal a accordé à cette femme face aux hommes, ressemblant à du protectorat. De plus, on relève aussi le sentiment d'amour à sens unique qui a poussé l'homme amoureux à vouloir se marier avec son élue.

A leur tour, lorsqu'ils ont eu leurs enfants, ils ont marié leur fille aînée à un jeune homme à qui ils avaient engagé une promesse de mariage. Lors de cette promesse, leur fille aînée était âgée de trois ans. Aucune des personnes du futur couple ne consentait à ce mariage, mais leur refus n'aurait pas été pris en compte selon eux.

Lorsque des prétendants se sont présentés pour leurs seconde et troisième filles, la mère de famille était seule. Son mari, pour des raisons particulières, avait quitté le foyer familial pendant un moment, et ses fils étaient trop jeunes pour avoir une quelconque forme d'influence sur ce sujet. La pauvreté, la misère a poussé celle qui est devenue cheffe de famille à accepter de donner deux de ses filles en mariage, à travers une « transaction faible », c'est à dire avec une dote faible.

### ***La définition sociologique du mariage en Suisse***

Afin de comprendre la signification du mariage et les rôles de chacun dans la formation du couple, une définition sociologique a été relevée : « Le mariage est une union légale qui unit (au moins) deux conjoints créant ainsi un lien d'alliance en visant à donner un statut légitime aux enfants nés de cette union. Dans toute société, le mariage est d'abord une institution imposant certaines règles sociales qui confèrent sa légitimité à l'alliance, permettent la perpétuation des familles et la socialisation des enfants<sup>39</sup> ».

Le mariage est de ce fait, une union, une alliance, un rituel, une institution et un moyen de légitimer des relations que l'on retrouve tant en Afghanistan qu'en Suisse.

---

<sup>39</sup> *Lexique de sociologie*, Ed. Dalloz 2005. p.153-154

## Le mariage traditionnel en Suisse

Cette partie d'explication sur le mariage traditionnel en Suisse ne prétend pas généraliser les rituels du mariage en Suisse. Nous prenons en considération, que selon les cantons, les cultures et les influences religieuses, les mariages se passent différemment.

Le mariage a été institutionnalisé à partir du XVI<sup>e</sup> siècle « par les Eglises, qui ont réussi à soumettre à leur vision et à leurs règles le rituel du mariage<sup>40</sup> ». L'Eglise posait un cadre très strict pour avoir un contrôle sur les relations hommes-femmes. Les sorties, les fréquentations, les chaperons tout était prescrit par l'Eglise.

Un exemple tiré du livre de Michel Vernus, donne une idée des comportements que devaient avoir les hommes et les femmes, à cette époque à travers ce que l'Eglise imposait et qui n'est pas valable dans toutes les régions de la Suisse, en voici quelques extraits : « Recommandez à un jeune homme qui pense à un établissement ; 1, de ne pas aller de nuit chez la personne qu'il souhaite épouser ; 2, de ne point lui parler seul, surtout dans les lieux écartés, moins encore d'entrer seul ou de nuit dans sa chambre... ».

Autrefois et comme dans la plupart des sociétés actuelles, le mariage était sous le contrôle des parents. Il représentait un acte social important et toute la communauté y participait en étant témoin des nombreux rituels marquant ce passage. Les hommes faisaient la cour aux femmes de différentes manières et beaucoup d'occasions de rencontres étaient possibles. La paroisse était l'un des lieux propices aux rencontres. Le jeu, la séduction étaient plus communément nommée « courater »<sup>41</sup>. De ce fait, dans un si petit cadre, il était simple pour les villageois de savoir qui se fréquentaient. Mais le mariage représentait aussi des enjeux économiques et territoriaux, « aussi bien chez les nobles et les bourgeois, que chez les paysans et les artisans<sup>42</sup> ». Ces arguments étaient de poids lors d'une conclusion de mariage. Toutefois, « les proverbes, les chansons, voire les gravures anciennes nous parlent sans cesse d'amour<sup>43</sup> » démontrant que le sentiment amoureux y avait une place.

---

<sup>40</sup> VERNUS M. *Mariage et noces d'autrefois. Rites et traditions*. Collection Archives vivantes, Ed. Cabédita, 2002, p.7

<sup>41</sup> Ibidem, p 15

<sup>42</sup> Ibidem, p.7

<sup>43</sup> Ibidem, p26

Une fois la cérémonie achevée, la femme restait dans la demeure patrilocale. Les relations harmonieuses que devaient avoir le couple étaient prônées par la littérature religieuse qui « enseignait l'amour mutuel entre époux, le soutien mutuel et la sanctification mutuelle qu'ils se doivent l'un envers l'autre<sup>44</sup> ». Ce qui n'empêchait nullement certains couples de vivre très difficilement leur union. « Cependant, les inventaires en séparation de biens et non des corps (plus rares) témoignent des nombreux craquements au sein des familles<sup>45</sup> » et ceux-ci étaient présents dans toutes classes sociales.

## Les mutations du mariage

Jusque dans les années 50-60, « les mariages dépendaient de la situation économique du marié et on ne se mariait pas sans être établi<sup>46</sup> ». L'homme avait un statut important, dominant, car il contrôlait tout, l'économie, la politique et la famille. De plus, l'attitude des hommes et des femmes était bien distincte. Aujourd'hui, il est défini comme un : « acte solennel par lequel un homme et une femme établissent entre eux une union dont les conditions, les effets et la dissolution sont régis par les dispositions juridiques en vigueur dans leur pays (en France par ex : c'est le Code civil), par les lois religieuses ou par la coutume ; union ainsi établie. »<sup>47</sup>

Dans cette explication, on note l'importance du mariage et de quelle façon la loi intervient dans le but de le protéger. Ainsi, le pouvoir judiciaire décide de la dissolution d'un mariage lorsque « les époux demandent le divorce par une requête commune et produisent une convention complète sur les effets de leur divorce, accompagnée des documents nécessaires et de leurs conclusions communes relatives aux enfants. Le juge les entend séparément et ensemble ; il s'assure que c'est après mûre réflexion et de leur plein gré qu'ils ont déposé leur requête et conclut une convention susceptible d'être ratifiée<sup>48</sup> ». Le juge vérifie que tous les moyens ont été utilisés, notamment en orientant le couple vers un conseiller conjugal, un médiateur. Ou alors, le mariage est dissout après une demande unilatérale ou après la preuve apportée par l'un des époux que les « conjoints ont vécu séparés pendant deux ans au moins<sup>49</sup> ». L'Etat, par la loi et ses

---

<sup>44</sup> Ibidem, p.123

<sup>45</sup> Ibidem, p.123

<sup>46</sup> Vernus M. *Mariage et noces d'autrefois. Rites et traditions*. Collection Archives vivantes, Ed. Cabédita, 2002. p.53

<sup>47</sup> Petit Larousse Illustré, 1999.

<sup>48</sup> Code Civil Suisse, art.111 alinéa 1

<sup>49</sup> Code Civil Suisse, art. 114

représentants, intervient officiellement, administrativement, et tentent de donner les moyens pour que le divorce soit le dernier recours possible. Mais si juridiquement, le mariage est protégé et défendu par la loi, il n'est pas encore en cohérence avec les transformations liées aux changements sociétaux. En effet, par le travail, les femmes se sont appropriées leur autonomie dans pratiquement tous les champs de la vie grâce à l'acquisition des droits que l'Etat a imposés par l'égalité formelle. Elles se sont de ce fait détachées des tutelles de la famille, de l'Eglise et de l'Etat. Ces bouleversements ont modifié le regard sur les unions matrimoniales, mais aussi sur les comportements entre hommes et femmes avant, pendant et après le mariage.

## Le couple

Aujourd'hui, dans la formation du couple, les individus cherchent à se connaître, à se définir, à se situer l'un par rapport à l'autre. Cependant, le prolongement des études, la volonté de faire carrière, l'envie de connaître le partenaire avant le mariage, de tester la cohabitation ensemble, etc. sont des facteurs repoussant cette étape. Ce n'est qu'après une entente reconnue et des sentiments partagés entre eux, qu'ils décident de se marier. Par conséquent, ce passage « n'est se passe plus au début et de plus il n'est plus obligatoire<sup>50</sup> ».

Avec un cadre basé sur les intérêts individuels, le marché matrimonial est ouvert, car il est libre de toute contrainte et pression extérieure, de la famille et de la communauté notamment. A ce propos Jean-Claude Kaufmann écrit « qu'il y a un renversement du rapport entre l'individu et la communauté<sup>51</sup> ». L'individu fait d'abord primer ses envies, son bien-être, son épanouissement personnel, ainsi, la famille, la communauté aura moins d'emprise sur ses choix.

De plus, ce « que célèbre le mariage, surtout après plusieurs années de vie commune et, de plus en plus, après la naissance d'enfants, c'est une volonté d'engagement public, l'expression d'une certaine réussite de l'union, et l'invocation d'une tradition qui peut en garantir la durée<sup>52</sup> ». Mais paradoxalement, le problème n'est pas le manque de choix

---

<sup>50</sup> KAUFMANN, J.-C. Le couple. *Le couple en mutation entretien*. Hommes&migration, No 1262 juillet-août, 2006.p. 9

<sup>51</sup> Ibidem, p.7

<sup>52</sup> SEGALEN M. *Eloge du mariage*. Ed. Découvertes Gallimard, 2003

d'hommes et de femmes, mais bien de pouvoir trouver la bonne personne, car le choix du conjoint ne se fait pas au hasard, mais « obéit à des déterminants sociaux<sup>53</sup> ».

Dans ce mécanisme de déterminants sociaux, il existe des règles de correspondances qui « sont définies avec une relative précision à un moment donné, elles sont historiquement changeantes, en rapport avec le renouvellement des goûts et des manières, avec l'évolution des relations entre groupes sociaux<sup>54</sup> ». Et les règles de correspondance sont une extension de cette homogamie. C'est-à-dire qu'il y a une « forte probabilité à choisir un conjoint dont les caractéristiques culturelles, sociales et économiques sont proches des siennes. Pour parler de couples homogames, on compare généralement les professions et catégories socioprofessionnelles des conjoints d'un couple ou celles de leurs parents (généralement le père)<sup>55</sup> ». Ceci remet en question le principe des pressions extérieures qui ne seraient pas prises en compte. Les individus cherchent à se mettre en couple plus ou moins explicitement avec une personne qui posséderait le plus de caractéristiques semblables.

Bien que les espaces de rencontres soient multiples dans ces sociétés comme les lieux de formation, le travail, fête de quartier, soirées entre amis, milieux associatifs, etc.. Cela n'empêche pas que les individus se choisissent et quand le coup de foudre tombe, il ne tombe pas n'importe où. C'est un fait, la structure du couple a été fortement bouleversée dès les années 60. En Europe, « le nombre de divorces augmente fortement, celui des mariages diminue, l'union libre se généralise, les naissances hors mariage se multiplient, ainsi que le nombre des familles monoparentales et celui des personnes vivant seules<sup>56</sup> ». Dans le cas de figure des familles monoparentales, souvent les femmes se retrouvent avec la garde de l'enfant, à devoir travailler, à temps partiel. Le père ne paie pas la pension, parce qu'il ne veut pas ou parce qu'il n'y arrive pas.

A partir de ce contexte, il sera intéressant de constater, dans les années à venir, ce qui va être transmis aux générations futures autour du couple et de la famille. Avec ces changements dans la formation du couple, c'est une structure importante et fragile qui se trouve ébranlée. Le couple est le fondement de la famille avec l'arrivée de l'enfant. Et cet ébranlement touche cette microsociété (la famille) qui transmet les codes de la

---

<sup>53</sup> FERRÉOL, F. ; CAUCHE P. ; DUPREZ, J.-M. ; GADREY, N. ; SIMON, M. *Dictionnaire de sociologie*. Ed. Armand Colin, 1991

<sup>54</sup> KAUFMANN, J.-C. *La sociologie du couple*. Ed. Presse Universitaires de Paris, 1993, p. 17

<sup>55</sup> *Lexique de sociologie*. Ed. Dalloz. 2005

<sup>56</sup> KAUFMANN, J.-C. *La sociologie du couple*. Ed. Presse Universitaires de Paris, 1993

socialisation et qui nous permet de nous constituer. Dans chaque famille, existent des conflits, mais ces « conflits sont ceux que la société vit et ceux-ci confrontent chacun de ses membres à la nécessité d'inventer des médiations<sup>57</sup> ». C'est la famille qui montre « les phénomènes d'ascension ou de régression, les stratégies d'alliance ou de ruptures, mais aussi l'impact des mutations économiques, politiques, sociales et culturelles sur les trajectoires individuelles, comme par exemple la baisse de natalité, l'élévation du niveau d'études, le développement des classes moyennes, le recul de la mortalité infantile, le déclin de la pratique religieuse, etc.<sup>58</sup> ».

La famille a un poids certes, c'est elle qui permet à l'individu de se situer dans l'histoire. Elle est aussi le lieu privilégié de la transmission d'un héritage sous plusieurs formes (culturel, économique, un nom, mais aussi des contradictions, des confrontations, des idéaux).

### ***La diaspora afghane en Suisse***

Les renseignements sur la diaspora afghane présents dans cette partie et ceux qui suivent sont principalement tirés du document de Pierre et Micheline Centlivres (*Exil et diaspora afghane en Suisse et en Europe*).

En Suisse, la diaspora afghane posséderait « plusieurs caractéristiques de processus « diasporiques », c'est à dire qu'il y a une organisation communautaire, un réseau et une communication entre communautés, des relations idéelles aussi bien que concrètes avec le pays d'origine, un rapport idéologique et politique problématique avec l'Etat afghan actuel, et une construction d'une identité forte et une « fabrication » d'une « tradition afghane » en exil »<sup>59</sup>.

L'émigration afghane vers la Suisse présente quelques spécificités en commun avec les autres émigrations vers l'Europe. D'abord, c'est une « émigration forcée »<sup>60</sup> et organisée. Ensuite, le lieu du refuge choisi se fait « sur une longue durée »<sup>61</sup>. Enfin, le coût

---

<sup>57</sup> GAULEJAC DE V. *L'histoire en héritage, Roman familial et trajectoire sociale*. Ed. Desclée de Brouwer, 1993.

<sup>58</sup> GAULEJAC DE V. *L'histoire en héritage, Roman familial et trajectoire sociale*. Ed. Desclée de Brouwer, 1993.

<sup>59</sup> CENTLIVRES, P. ET M. *Exil et diaspora afghane en Suisse et en Europe, Cahier d'études sur la Méditerranée orientale et le monde turco-iranien*, n° 30, juin-décembre 2000

<sup>60</sup> Ibidem

<sup>61</sup> Ibidem

nécessite de mobiliser des ressources chez les proches, « aussi bien de ceux restés au pays que de ceux déjà établis en Europe »<sup>62</sup>.

Depuis le début des années quatre-vingt, il y a eu trois vagues d'émigration afghane en Suisse. La première vague faisait partie de l'élite afghane « cette élite avait une formation scolaire secondaire ou supérieure en Afghanistan et/ou à l'étranger. Parmi elle se trouvaient des membres du gouvernement, des cadres administratifs et techniques, les enseignants et les membres des professions libérales et des étudiants titulaires d'une bourse dans un pays occidental<sup>63</sup> ». On peut donc envisager que cette première partie de la communauté, dans son intégration (scolaire, professionnelle), se soit vue avantagée par les différentes ressources qu'elle possédait (sociales grâce à son réseau, culturelles par ses différents acquis hérités par la famille, mais aussi par les études antérieures suivies en Afghanistan).

La deuxième et troisième vague sont arrivées entre 1992 et 1996. Elles coïncidaient avec l'arrivée des moudjahidines au pouvoir et ensuite avec celle de l'arrivée des talibans en Afghanistan. Le profil des élites de l'exode change, ce sont en majorité des personnes avec une idéologie communiste, étudiants de l'université de l'ex-union soviétique, etc.. C'est donc un profil plus ciblé et politique qui s'intègre dans la société d'accueil.

Toutefois, la troisième vague d'exilés est constituée par les minorités Hazâras chiites ainsi que les Ismaéliens<sup>64</sup>. Ces derniers étaient les cibles de persécution de l'extrémisme des talibans. Les Hazâras ont connu « une longue expérience de marginalité sociale et religieuse, politique et économique »<sup>65</sup>. On peut imaginer que celle-ci à un rapport avec l'Afghanistan qui est différent des autres vagues afghanes, mais que ces membres possèdent, toutefois, un réseau social et familial qui fonctionne très bien aussi.

Par rapport au nombre d'Afghans, il est difficile de le quantifier. Cependant, en 2007, la représentation officielle, le Consulat d'Afghanistan, dénombrait environ 3000 Afghans

---

<sup>62</sup>Ibidem

<sup>63</sup>CENTLIVRES P. ET M., *Exil et diaspora afghane en Suisse et en Europe, Cahier d'études sur la Méditerranée orientale et le monde turco-iranien*, n° 30, juin-décembre 2000. p.7

<sup>64</sup>Ibidem

<sup>65</sup>MONSUTTI A. in CAIRN, chercher, repérer, avancer. *Territoires, flux et représentations de l'exil afghan : le cas des Hazaras et des Kaboulis*. Site : [http://www.cairn.info/article\\_p.php?ID\\_ARTICLE=ACO\\_011\\_78](http://www.cairn.info/article_p.php?ID_ARTICLE=ACO_011_78) Visité le, 15.04.08.

vivant en Suisse. Toutefois, il ne comptait pas les Afghans naturalisés qui disparaissent des statistiques. Pour la même année citée, l'Association des jeunes Afghans du canton de Vaud, quant à elle, estimait à 5000 le nombre d'Afghans. Cette population serait principalement répartie dans les cantons de Zurich, Bâle, Berne, Vaud, Fribourg et Genève.

Concernant les mariages au sein de la diaspora, les ethnologues Pierre et Micheline Centlivres relèvent que l'Office de la statistique fédérale, « entre 1981 et 1998 n'a enregistré que 55 mariages binationaux, 45 d'Afghans avec des femmes suisses et 10 d'Afghanes avec des Suisses, sur 947 titulaires de résidence (selon les chiffres de 1998) »<sup>66</sup>. Ce chiffre minime de mariage mixte donne un caractère particulier à cette communauté. En effet, celui-ci est dû notamment à la volonté d'être entre « « être afghan », ou mieux « faire afghan » en exil »<sup>67</sup>. L'Afghanité reposerait sur un « groupe domestique où l'on est « entre soi », en ce qui concerne la langue, la religion, les valeurs familiales et la filiation »<sup>68</sup>. De plus, il existe une « autosuffisance matrimoniale<sup>69</sup> » des communautés afghanes, ce qui « donne la possibilité à la communauté de se reproduire. Ce fait « est un des signes de l'établissement durable des communautés diasporiques<sup>70</sup> ». Si les signes d'établissement sont visibles, les alliances matrimoniales en Suisse et à un niveau plus élargi font aussi des distinctions entre les différentes formes de classes sociales et de réseaux (familial et ethnique) maintenus par les membres de cette communauté.

---

<sup>66</sup> CENTLIVRES, P. ET M., *Exil et diaspora afghane en Suisse et en Europe, Cahier d'études sur la Méditerranée orientale et le monde turco-iranien*, n° 30, juin-décembre 2000.

<sup>67</sup> Ibidem

<sup>68</sup> Ibidem

<sup>69</sup> Ibidem

<sup>70</sup> Ibidem

## 4. Cadre théorique

### *La transmission*

Le terme de « transmission vient du mot latin traditio, qui signifie action de transmettre<sup>71</sup> ». Par transmission, il faut entendre la nécessité de faire perpétuer un savoir, une culture, « un ensemble de connaissances, de compétences et de capacités qui est inséparable des rapports sociaux<sup>72</sup> ». A ce propos, Karl Mannheim dans son essai sur le problème des générations, parle d'une « transmission continuelle de l'héritage culturel dans laquelle il est essentiel que la nouvelle génération grandisse immergée dans les comportements, les sentiments et attitudes hérités<sup>73</sup> ». Tous ces contenus et attitudes sont inconsciemment, involontairement, hérités et transmis.

Dans ce travail de mémoire nous abordons la transmission entre les mères et les filles afghanes. « Il s'agit là d'une transmission générationnelle se focalisant sur deux acteurs la mère (l'expert) et la fille (l'apprenant)<sup>74</sup> ».

Cette transmission générationnelle comprend deux formes d'éducation. Premièrement, l'« éducation informelle qui se donne partout, tout le temps et par tous et qui est étroitement liée au milieu. Deuxièmement, il y a l'éducation formelle qui comprend un lieu spécialisé, un temps et un personnel spécialisé et qui a tendance à se couper de la vie, par exemple : les écoles publiques et privées, école coranique, centres d'apprentissages, universités, etc. »<sup>75</sup>.

Cependant, la mère n'est pas le seul agent éducatif autour de la fille, mais elle en est un des principaux. Elle a un rôle particulier, car elle est une référence, un modèle qui va permettre à la fille de produire et de reproduire une éducation. Le type de femme que la mère représente n'est pas l'unique modèle, « il est aussi construit à travers les attentes masculines d'un idéal de la femme (dans les gestes les comportements, les principes,

---

<sup>71</sup> COCATRIX DE S. *De mère en fille, exploration d'une transmission éducative au Maroc*. Université de Genève faculté de psychologie et des sciences de l'éducation, Section des sciences de l'éducation, licence Mention enseignement. Juillet 2003

<sup>72</sup> KARL MANNHEIM. *Le problème des générations*. Paris : A. Collin. 2005

<sup>73</sup> Ibidem

<sup>74</sup> COCATRIX DE S. *De mère en fille, exploration d'une transmission éducative au Maroc*. Université de Genève faculté de psychologie et des sciences de l'éducation, Section des sciences de l'éducation, licence Mention enseignement. Juillet 2003

<sup>75</sup> Ibidem

les valeurs). Atteindre cet idéal équivaldrait à une réussite sociale<sup>76</sup> ». Pour les hommes aussi, les attentes peuvent se baser sur des critères tels que ; la beauté, l'attention que la femme doit accorder à son mari, être indépendante, etc.. De plus, selon les différentes classes sociales, une exigence de la pratique religieuse, un capital culturel, une bonne éducation, peuvent aussi être recherchés chez la femme. Et même, pour un homme, le fait de trouver une femme qui correspond à son idéal féminin devient aussi une forme de réussite.

Le but de la transmission est de préparer la génération future à s'intégrer et à viser la socialisation. Dans notre cas de figure, cette transmission se fait d'une femme à une autre femme, on parle alors « d'éducation féminine<sup>77</sup> ». La mère, selon la société dans laquelle elle a vécu et vit, va s'imprégner du modèle idéal féminin qu'elle connaît et voudra que sa fille l'atteigne au mieux. De plus, le regard que la mère porte sur le modèle féminin se construit selon les normes et les valeurs dominantes que les hommes et les femmes ont de ce modèle dans la société.

### ***Culture et identité***

Le terme de culture pourrait être comparé à un bagage que les individus possèdent et portent en eux-mêmes et qui les enrichit, au fur et à mesure du temps et des événements. La culture est une combinaison de codes, de vocabulaires, d'attitudes et de comportements. Elle implique d'être relié à des origines et des attitudes héritées par nos parents, familles, amis et aussi par notre milieu. Elle ne se situe pas seulement hors de l'individu, mais elle correspond à un habitus (Bourdieu, 1970) au sens d'un rassemblement d'observations, d'attitudes, de langages qui sont incorporés et intériorisés au cours de la vie.

La culture c'est aussi ce qui introduit une distinction entre deux individus par rapport à diverses appartenances. Toutefois, cette différence doit pouvoir être distinguée. D'après François Leimdorfer, l'observateur doit en avoir la capacité, car il s'agira de « faire surgir des différences dans les pratiques, les discours et les œuvres, par rapport à une situation de référence. Puis, il doit pouvoir donner du sens à ses descriptions, en

---

<sup>76</sup>Ibidem

<sup>77</sup>Ibidem

donnant une finalité aux pratiques, en les rapportant à des catégories savantes ou ordinaires, ou en les rattachant à de grands domaines comme la religion, l'art, la technologie...<sup>78</sup>». Enfin, « il dépend de l'observateur de rassembler les éléments décrits dans un ensemble qu'il qualifiera de culture<sup>79</sup> ».

A la culture est articulé l'inter culturalité. Selon Altay A. Manço, l'inter culturalité fait référence au croisement, à la relation, au contact, au mixage, au frottement, à la négociation, à l'intersection, à l'interprétation ou à l'inter structuration positive des cultures. « Elle correspond, au niveau individuel, à la capacité d'intégration d'identités plurielles dans le concept de soi. Il s'agit d'un processus qui permet l'articulation active des traits originels aux éléments provenant d'autres cultures, sous cultures<sup>80</sup> ». Cette définition nous aide à comprendre qu'entre les individus, il existe une forme de communication interactive bien qu'il y ait des systèmes d'explications, d'organisations, de valeurs et de langues variées. Si cette inter culturalité peut avoir lieu entre deux personnes d'origines et de milieux différents, elle peut aussi se référer à deux personnes de générations différentes. D'ailleurs, le thème de ce mémoire fait référence à deux générations qui se parlent et qui doivent apprendre à se communiquer sur les différents thèmes de la vie.

Par conséquent, dans ce travail nous avons affaire à l'intersection entre une génération qui a vécu un temps et des événements marquants, entre autres l'exil forcé et une seconde génération issue de cette population migrante qui vit et se projette dans le pays d'accueil. Il existe alors un mécanisme de transmission intergénérationnelle qui n'est pas spécifique uniquement aux migrants. On trouve à une extrémité un « agent transmetteur, porteur de représentations conscientes et inconscientes du passé, et à l'autre extrémité un sujet récepteur<sup>81</sup> ». Pour l'agent transmetteur, l'exil a laissé des traces dans sa mémoire. Ces exilés tentent par le canal de la transmission chez la seconde génération de se frayer un chemin dans les mémoires et dans le temps, afin de ne pas se voir disparaître. Ne pas vouloir être oublié, ignoré, met en avant une mémoire familiale et collective à ne pas négliger et à maintenir absolument.

---

<sup>78</sup> VILLANOVA DE R., HILY A., VARRO G. *Construire l'interculturel ? De la notion aux pratiques*. Ed. L'harmattan 2001 p.140

<sup>79</sup> Ibidem

<sup>80</sup> MANÇO ALTAY A. *Compétence interculturelles des jeunes issues de l'immigration. Perspectives théoriques et pratiques*. Ed.L'harmattan. octobre 2002

<sup>81</sup> DE MIJOLLA Alain. *L'intergénérationnel et « Nous »*, in Cairn, chercher, repérer, avancer.  
<http://www.cairn.info/revue-dialogue-2001-4-page-13.htm> consulté le 25.03.2008

Pour comprendre ce besoin d'être reconnu, de ne pas être oublié, il n'est pas inutile de donner une définition de l'identité décrite par Monique Eckmann<sup>82</sup> qui dit que c'est « un état dans lequel, il s'agit de se positionner dans le rapport à l'autre dans le présent en fonction d'une couleur, d'une classe, une nation ou une culture, c'est en même temps une référence à la continuité, voire à la rupture d'appartenance à une communauté de mémoire (...). L'appartenance ne signifie pas nécessairement un attachement souhaité. Il est souvent plus confortable de parler « d'eux » et de s'exprimer sur « nous » »<sup>83</sup>. Cette définition fait ressortir la position de l'individu de s'affirmer dans sa relation avec l'autre. Il met aussi en avant ses appartenances qui sont visibles aux yeux des autres et qu'il ne peut camoufler. Il arrive aussi qu'un conflit intérieur émerge, se présente et parfois s'exprime de différentes manières (diverses formes de violence) chez l'individu, lorsqu'il sent que ce qui le différencie n'est pas accueilli, accepté par le groupe dominant. Ainsi, celui qui n'est pas accepté fait une différence entre ce qu'il est lui et ce que sont les autres.

De ce fait, l'identité est mise en avant plus particulièrement lorsqu'une personne fait partie d'un groupe minoritaire. Les groupes minoritaires adoptent des stratégies différentes selon leur « position non-dominante à l'intérieur de l'Etat, leur caractéristique ethnique, linguistique ou religieuse commune, et la citoyenneté de l'Etat de résidence. Aux yeux d'un membre d'une minorité, une minorité se définit par un sentiment particulier de solidarité ou d'identité »<sup>84</sup>.

L'individu a besoin de se situer par rapport aux autres lorsqu'il fait partie d'un groupe inférieur en nombre face à un groupe dominant ethniquement et culturellement. Afin de ne pas se perdre dans une société où tout est segmenté, individualisé, dispersé, et complexe, les groupes constitués d'individus adoptent des stratégies. Ces stratégies identitaires s'expriment dans des situations qui sont marquées par des rapports inégalitaires dans la société (inégalités des chances à l'école, inégalités salariales, inégalités de traitement chez les populations défavorisées, etc.). Par les multiples stratégies adoptées par les minorités, ce n'est pas leur besoin de se réunir, de se rassembler qui doit être mis en avant, mais le fait que leur présence peut remettre en question le pouvoir du groupe et/ou de l'Etat dominant. Lorsqu'un groupe minoritaire se

---

<sup>82</sup> ECKMANN Monique. *Identités en conflit, dialogue des mémoires : enjeux identitaires dans les rencontres intergroupes*. Genève : IES, 2004

<sup>83</sup> Ibidem

<sup>84</sup> Site internet , plateforme d'information humanrights.ch, qu'est-ce qu'être une minorité ? le 3.9.07

fait entendre, soutenir, il y a un renversement des rapports entre la minorité et le groupe dominant. Parmi les stratégies utilisées par les minorités pour se préserver, il en existe une qui est fréquemment appliquée, c'est la préservation par les alliances. L'alliance, le mariage sont les reflets à la fois « de l'adaptation et de la survivance des pratiques matrimoniales héritées de la société d'origine<sup>85</sup> ». Les mariages sont l'assurance pour un groupe minoritaire de survivre et de préserver une mémoire familiale et collective, de sauvegarder un patrimoine économique, culturel, qui passe généralement par le maintien de la langue, des rituels, des croyances, etc..

### ***Les valeurs musulmanes***

Les références mentionnées ci-dessous ont été écrites par des auteurs originaires de pays arabes ou occidentaux. Leurs interprétations des textes religieux reflètent quelques courants de pensée (de conservateurs à progressistes) parmi d'autres, qui n'ont pas pu être mentionnés ici de manière exhaustive étant donné l'extrême diversité du monde musulman. Nous donnons donc une lecture générale sur les normes liées au mariage et à l'activité de la femme. Ces normes peuvent différer selon l'origine géographique de leurs auteurs, mais aussi de leur famille, de leur ethnie et des courants religieux auxquels ils appartiennent.

### ***Religion et mariage***

Si les hommes musulmans ont généralement le droit d'épouser une femme des « Gens du livre », c'est-à-dire : chrétiennes et juives, à part chez les chiites qui refusent tout mariage entre musulman et non-musulman, la femme musulmane n'a, quant à elle, pas le droit d'épouser un homme juif ou chrétien selon la plupart des écoles juridiques musulmanes. En outre, « l'ensemble des musulmans n'a pas le droit d'épouser des personnes polythéistes, païennes ou ayant quitté l'islam<sup>86</sup> ».

---

<sup>85</sup> JOVELIN, E. *Le travail social face à l'interculturalité. Comprendre la différence dans les pratiques d'accompagnement social*. Ed. L'Harmattan. 2002

<sup>86</sup> FEROLDI V. *Chrétiens et musulmans en dialogue : les identités en devenir*. L'Harmattan, 2003

L'homme chrétien ou juif, désirant épouser une musulmane devra donc se convertir à l'islam. Comme il est expliqué dans l'ouvrage, « Chrétiens et musulmans en dialogue : les identités en devenir<sup>87</sup> », même si les autorités musulmanes savent que cette conversion peut n'être que formelle et sans conviction, les enfants issus de cette union seront eux obligatoirement musulmans et n'auront pas le droit de se convertir à une autre religion. On voit donc bien ici, les enjeux liés à la préservation et à l'extension de la communauté religieuse musulmane. De plus, les raisons de ces interdits sont notamment basées sur des interprétations du Coran. C'est le cas de l'interdiction pour la femme musulmane d'épouser un homme juif ou chrétien qui s'appuie sur l'interprétation de deux sourates (2 verset 221 / 60 verset 10) qui concernaient les musulmanes immigrées de la Mecque à Médine et qui interdisaient aux musulmans de les renvoyer aux « incroyables » :

« N'épousez pas de femmes polythéistes, avant qu'elles croient.  
Une esclave croyante vaut mieux qu'une femme libre et polythéiste,  
Même si celle-ci vous plaît.  
Ne mariez pas vos filles à des polythéistes, avant qu'ils croient.  
Un esclave croyant vaut mieux  
qu'un homme libre et polythéiste,  
même si celui-ci vous plaît. »<sup>88</sup>  
(...)

« Ô vous les croyants !  
Lorsque des croyantes qui ont émigré, viennent à vous éprouvez-les  
- Dieu connaît parfaitement leur foi-  
Si vous les considérez comme des croyantes,  
ne les renvoyez pas aux incroyables ;  
Elles ne sont plus licites pour eux ;  
ils ne sont plus licites pour elles. »<sup>89</sup>  
(...)

Il est à noter que certains auteurs, néanmoins minoritaires, s'opposent à cette interdiction en argumentant que ni le Coran, ni les récits du Prophète n'interdisent

---

<sup>87</sup> Ibidem

<sup>88</sup> *Le Coran*, sourate 2 verset 221. Traduction de D. Masson. Collection Folio classique. Gallimard 1967

<sup>89</sup> Ibidem, sourate 60 verset 10

explicitement le mariage de la musulmane avec un non-musulman et qu'en droit musulman tout ce qui n'est pas formellement interdit est permis. C'est le cas du penseur égyptien Muhammed Ahmad Khalaf-Allah<sup>90</sup>. Cette position n'est cependant pas partagée par les représentants de la communauté musulmane suisse, comme expliqué par Vincent Feroldi.<sup>91</sup>

En outre, l'islam oblige, conformément aux paroles du Prophète, le musulman à se marier s'il en a les moyens. Le consentement des deux futurs époux est pour cela obligatoire. Toutefois, le silence de la femme est considéré comme un consentement.<sup>92</sup>

### ***Texte religieux et le travail de la femme musulmane***

Qu'en est-il des prescriptions religieuses concernant le travail de la femme musulmane ? La particularité de cette analyse, est qu'elle est basée sur l'interprétation de différents auteurs s'étant penchés sur les textes du Coran et de la Sunna<sup>93</sup>. Ces derniers appartiennent au moins à trois courants de pensée différents : tout d'abord, ceux dont Tahar Gaïd<sup>94</sup> fait partie et qui pensent que les textes religieux ne disent rien concernant le travail de la femme et laissent donc cette dernière libre de faire ce qu'elle veut, pour autant que ces activités extérieures n'empiètent pas sur ses devoirs familiaux. Ensuite, ceux issus de milieux progressistes, qui interprètent les passages de textes sacrés en lien avec la place de la femme dans la société en tentant de préciser leurs contextes, ainsi que les destinataires des différentes injonctions et prescriptions pour émanciper la femme musulmane contemporaine. Et enfin, ceux issus de milieux conservateurs qui soutiennent l'idée que la place de la femme est à la maison, qu'elle doit demander l'autorisation à son mari pour toutes activités extérieures et respecter les normes vestimentaires. Celle-ci ne devant de toute façon pas occuper une place d'autorité, ni envier l'homme dans son éventuelle vie professionnelle. Certaines de ces idées ayant d'ailleurs été reproduites par la Commission égyptienne de fatwa, lorsque cette dernière a répondu aux interrogations d'un homme et lui a expliqué que sa femme devait lui

---

<sup>90</sup> Penseur égyptien d'origine soudanaise (1916-1988) qui a proposé, notamment, une lecture moderne du Coran.

<sup>91</sup> FEROLDI V. *Chrétiens et musulmans en dialogue : les identités en devenir*. L'Harmattan, 2003. P. 160. Dans cet ouvrage l'auteur explique le rejet d'Hafid Ouadiri, porte parole de la Fondation culturelle islamique, d'autoriser le mariage de la musulmane avec le non-musulman à la Mosquée de Genève.

<sup>92</sup> Basé sur deux hadiths : Sahîh Muslim 2543 et 2544

<sup>93</sup> Deuxième source, après le Coran, du droit musulman et qui contient les hadiths.

<sup>94</sup> GAID Tahar. *La femme musulmane dans la société*. Paris: Iqra, 2003

demander l'autorisation pour travailler.<sup>95</sup> A noter également que certains auteurs rejoignent parfois plusieurs courants de pensée dans un même ouvrage et tentent d'en expliquer les éventuelles contradictions.

Afin d'illustrer ses avis divergents, voici maintenant un exemple révélateur. Le verset 34 de la Sourate 4 du Coran dit ceci :

« Les hommes ont autorité sur les femmes en vertu de la préférence que Dieu leur a accordée sur elles, et à cause des dépenses qu'ils font pour assurer leur entretien.

Les femmes vertueuses sont pieuses :

Elles préservent dans le secret ce que Dieu préserve.

Admonestez celles dont vous craignez l'infidélité ;

Reléguez-les dans des chambres à part et frappez-les.

Mais ne leur cherchez plus querelle,

Si elles vous obéissent.

- Dieu est élevé et grand - »<sup>96</sup>

Comme indiqué dans l'ouvrage « Introduction à la société musulmane<sup>97</sup> », pour le milieu conservateur ce verset signifie que le mari doit se charger financièrement de sa femme, que cette dernière a besoin de l'autorisation de son tuteur (mari, père, frère) pour avoir une activité professionnelle et qu'elle ne doit pas occuper une position d'autorité sur l'homme. Les milieux progressistes ont, quant à eux, une manière différente d'interpréter ce verset, arguant que ce dernier concerne les rapports entre hommes et femmes dans la famille et non pas en politique et ne concerne donc pas les activités extérieures de la femme. Ces derniers ne remettent toutefois aucunement en question la position d'autorité de l'homme dans le ménage.

La jeune femme musulmane qui respecterait les normes religieuses demandant à la femme de rechercher ses droits dans l'islam et qui voudrait s'intéresser à son rôle dans la société pourrait d'ailleurs également tomber sur ces paroles du Prophète : « La meilleure des femmes est celle qui te réjouit lorsque tu la regardes, t'obéit quand tu lui

---

<sup>95</sup> *Chrétiens et musulmans en dialogue : les identités en devenir*. travaux du GRIC (1998-2003) / (sous la dir. de) Vincent Feroldi. L'Harmattan, 2003. p172

<sup>96</sup> *Le Coran*, Traduction de D. Masson. Collection Folio classique. Gallimard 1967

<sup>97</sup> ABU-SAHLIEH Aldeeb, AWAD Sami. *Introduction à la société musulmane : fondements, sources et principes*. Paris : Eyrolles, 2005. P. 403, 404

ordonnes d'accomplir un acte, sauvegarde ta dignité et tes biens quand tu t'absentes »<sup>98</sup>. L'égalité de principe entre hommes et femmes étant, en outre, reconnue par de nombreux auteurs musulmans, avec cependant une inégalité dans les droits. Pourtant, selon le Coran, tous deux auraient été créés d'un seul être, mais l'homme occupe une position d'autorité sur la femme. Les milieux progressistes soulignent toutefois que le Coran cite le cas d'une femme ayant eu un pouvoir reconnu par ses proches et que la première femme du Prophète, Khadija, était elle-même une riche commerçante.

Nous pouvons donc mettre en évidence que, selon le milieu religieux et le courant de pensée des auteurs, les normes prescrites à la femme dans la société, la famille et dans le monde du travail peuvent grandement varier. Même si tous s'appuient sur les textes coraniques pour prendre position, des divergences profondes existent quant à leurs interprétations.

### ***Relation mère-fille***

Les ouvrages de psychologie et de psychanalyse foisonnent de théories et d'explications mettant en exergue l'influence particulière de la mère sur sa fille. D'autre part, dans l'islam l'importance de la place qu'occupe la mère pour ses enfants est très importante. Cette dernière étant, traditionnellement désignée pour s'occuper de l'éducation des filles.

Dans leur ouvrage, « La relation mère fille, entre partage et clivage », Thierry Bokanowski et Florence Guignard, relèvent l'importance de l'influence de la mère sur le parcours de vie de sa fille : « Ainsi, premier objet d'amour et d'identification, la mère demeurera donc pour la fille, durant toutes les étapes de son développement et pour toute sa vie de femme et de mère, sa référence identitaire. Cette configuration à trois volets constitue, selon moi, tout à la fois la force et la vulnérabilité du développement féminin et des relations des femmes entre elles »<sup>99</sup>. Pour les mêmes auteurs, la différenciation et l'individuation de la fille comporteraient de « dures étapes à franchir ». Aldo Naouri, pédiatre ayant écrit de nombreux livres sur la relation mère fille pense même que la fille pourrait « glisser dans le clonage de sa mère sans même s'en

---

<sup>98</sup> Propos rapporté par Tahar Gaid. *La femme musulmane dans la société*. Paris: Iqra, 2003. P 72

<sup>99</sup> BOKANOWSKI Thierry, GUIGNARD Florence. *La relation mère-fille : entre partage et clivage*. Paris : In Press, 2002. P.18

apercevoir »<sup>100</sup>. Le processus de différenciation et d'affirmation identitaire représentant, pour l'auteur, la source « de la plupart des problèmes relationnels que les filles de quelque rang qu'elles soient et quelque statut qu'elles aient, rencontrent avec leur mère ».<sup>101</sup>

Comme le soulignent Caroline Eliacheff et Nathalie Heinich<sup>102</sup> dans « Mères filles une relation à trois », « il existe donc bien une spécificité des rapports mères fille, qui ne sont pas réductibles aux rapports mère-enfant en général ». Les raisons reposant, entre autres, sur le fait que contrairement au garçon la fille doit se différencier d'une personne du même sexe et qu'elle passe, durant son enfance, par un sentiment de trahison lorsqu'elle change d'objet d'amour pendant la période oedipienne. Ce même sentiment étant diminué ou effacé par l'obéissance à l'injonction de répétition de la mère sur sa fille. L'équilibre est toutefois possible, mais souvent conditionné à la présence d'un tiers séparateur, souvent incarné par le père. En outre, elles expliquent que : « certaines mères contrariées dans leur ambition, développent des aspirations qu'elles reportent sur leur fille »<sup>103</sup>

Les deux auteures classent également les mères en différents types qui détermineront également leur degré d'investissement pour leur fille, selon qu'elles soient par exemple « plus mères que femme » ou « plus femmes que mères »<sup>104</sup>. Le premier type représente des mères qui surinvestiront leur relation avec leur fille, alors que celles du deuxième type mettront sur un piédestal leur vie conjugale, professionnelle ou leurs hobbies. On voit donc bien à travers ces différents ouvrages les enjeux spécifiques, ainsi que l'influence particulière que la mère peut avoir sur les choix de sa fille.

L'islam et ses principaux écrits que sont, le Coran et la Sunna regorgent quant à eux d'injonctions qui enjoignent les enfants à respecter leurs parents et en particulier leur mère. On peut y trouver, par exemple, la question d'un homme au Prophète Mohammed :

- « Qui dois-je mieux traiter ?
- C'est ta mère !

---

<sup>100</sup> NAOURI Aldo. *Les filles et leurs mères*. Paris : O. Jacob, 1998. P.257

<sup>101</sup> Ibidem

<sup>102</sup> ELIACHEFF Caroline, HEINICH Nathalie. *Mères-filles : une relation à trois*. Paris : A. Michel, 2003

<sup>103</sup> Ibidem

<sup>104</sup> Ibidem

- Et ensuite ?
- C'est ta mère.
- Et puis ?
- C'est ta mère.
- Et ensuite ?
- C'est ton père. »<sup>105</sup>

De plus, un hadith dit que « le paradis est au pied des mères »<sup>106</sup>. L'islam recommande donc fortement au croyant et à la croyante de respecter et d'obéir à ses parents. Le non-respect de ces prescriptions étant considéré comme une faute capitale, comme mentionné dans deux autres passages :

« Nous avons recommandé à l'homme au sujet de ses parents :

- Sa mère l'a porté extrêmement faible et il a été sevré au bout de deux ans –

Sois reconnaissant envers moi et envers tes parents.

Le retour se fera vers moi. »<sup>107</sup>

« Le plus grave des péchés : « C'est attribuer un associé à Allah et désobéir à ses parents » »<sup>108</sup>.

On peut donc déceler ici les enjeux particuliers que la jeune femme musulmane rencontrera lorsqu'elle désirera se différencier et s'émanciper de l'emprise maternelle et du joug de ses parents. Cette dernière leur devant, tout au long de sa vie, respect et obéissance si elle souhaite respecter les prescriptions de sa religion. Il lui faudra alors sans doute faire un effort singulier et notamment par rapport à son appartenance religieuse, si elle souhaite s'émanciper et se détourner du chemin que ses parents et en particulier sa mère, auraient éventuellement déjà tracé pour elle.

---

<sup>105</sup> Propos du Prophète reporté par Aboubaker Djaber Eldjazairi (enseignant à l'Université Islamique de Médine, auteur de « *La voie du musulman* » et trouvé sur [www.fleurislam.net](http://www.fleurislam.net), rubrique : L'attitude du musulman envers ses parents, consulté en juin 2007

<sup>106</sup> Propos cité par Dalil Boubaker, recteur de l'Institut Musulman de la Mosquée de Paris : trouvé sur <http://www.mosquee-de-paris.net/Conf/Divers/VI07.pdf>, le 7 mars 2008. Tiré du hadith : as-Silsilah adh-Dha'ifah n°593. Voir aussi hadith : Sah'ih' ul-Djâmi' n°1249

<sup>107</sup> *Le Coran*. Sourate 3 verset 14. Traduction de D. Masson. Collection Folio classique. Gallimard 1967

<sup>108</sup> Propos du Prophète reporté par Aboubaker Djaber Eldjazairi (enseignant à l'Université Islamique de Médine, auteur de « *La voie du musulman* » et trouvé sur [www.fleurislam.net](http://www.fleurislam.net), rubrique : L'attitude du musulman envers ses parents, consulté en juin 2007

## 5. Présentation des thèmes

### *Transmission et projet matrimonial*

L'enjeu matrimonial prend toute son ampleur lorsqu'il est question de marier une femme, membre d'un groupe minoritaire. Permettre à celle-ci de former une alliance avec quelqu'un faisant partie d'un autre groupe équivaldrait à prendre le risque de perdre un membre et en somme d'affaiblir le groupe.

En effet, dans « un contexte d'immigration, les familles auront bien plus tendance à rechercher la préservation de la cohésion du groupe à travers la valorisation de leur identité d'origine, et ce, grâce à la consécration du mariage et de la descendance. L'implication de la famille dans la réalisation du mariage peut s'expliquer par la peur de perdre ses repères, en raison d'éloignement avec le pays d'origine<sup>109</sup> ». Par conséquent, il met en évidence le projet migratoire des familles sur les perspectives d'avenir. Et lorsque vient le moment du projet matrimonial dans ces familles migrantes, « les parents vont mettre en place un certain nombre de comportements en vue de s'adapter aux nouvelles conditions sociales<sup>110</sup> », tout en incluant leur rattachement à leurs appartenances. Ces familles orientent les nouvelles générations de l'immigration par des stratégies éducatives. En effet, à partir de la définition donnée sur le terme de stratégie par le petit Larousse (1999) : « Art de coordonner des actions, de manœuvrer habilement pour atteindre un but », nous tenterons de comprendre quels types de mécanisme les mères et les filles utilisent pour atteindre les projets familiaux pour les unes et les projets « personnels » pour les autres.

Dans ce travail de recherche, nous nous appuyons sur la transmission générationnelle des valeurs entre deux catégories de femmes afghanes : les mères et les filles. A partir du premier modèle féminin que représente des mères munies de leur expérience matrimoniale, nous nous sommes interrogés sur les valeurs influençant le projet matrimonial de leurs filles.

---

<sup>109</sup> Hommes&Migrations, Le couple, no 1262 – juillet-août 2006, « le sentiment amoureux et l'espace partagé par ABDELHAFID HAMMOUCHE, p.47

<sup>110</sup> Revue européenne des migrations internationales, p.106

En retraçant le parcours migratoire de ces femmes et en tentant de comprendre la relation mère-fille, il sera possible de relever quelques indicateurs sur la construction de ce projet. Ce dernier permettra également de comprendre l'orientation des jeunes femmes afghanes et d'analyser les diverses sources qui les motivent dans leur voie. De plus, mettre en évidence les différents contextes éducatifs de ces deux générations permettra de comprendre les influences changeantes qu'il y a dans « les rapports de pouvoir et de décision au sein de la famille... et donc également... les stratégies familiales et individuelles quant au choix du conjoint et de la vie conjugale<sup>111</sup> » de la jeune génération. Celle-ci, dans son choix du conjoint, met aussi en exergue les conflits, s'il en existe, et les tiraillements de son groupe familial.

Dans le but de comprendre ce projet matrimonial et les différentes aspirations de ces deux générations de femmes, nous les avons interrogées selon leur vécu pour la première génération et selon leur perspective matrimoniale pour la seconde génération. Pour cela, nous nous sommes intéressés à la condition du mariage et à la question du choix dans le parcours matrimonial des mères. Et pour les jeunes femmes adultes, nous les avons questionnées sur leur définition du mariage, de l'influence de l'islam à ce propos, du choix du conjoint et du moment du mariage. Par ailleurs, nous avons mis aussi en avant certaines caractéristiques sociales des familles avant l'immigration, telles que : les positions sociales, à savoir si elles viennent de zones urbaines ou rurales, l'accession à la scolarisation des parents et plus particulièrement celle des mères, et les valeurs éducatives reçues et acquises pendant l'immigration.

Enfin, avec la récolte de toutes ces informations, nous nous posons également cette question : A quel moment les idéaux se croisent-ils, ou au contraire font émerger des conflits, et comment sont-ils gérés par les deux générations ?

### ***Transmission et projet professionnel***

En Suisse, dès la scolarité obligatoire achevée, un(e) adolescent(e) doit faire des choix. Dans un premier temps, il s'agira pour la jeune personne, de décider si elle souhaite poursuivre ses études dans le postobligatoire ou s'engager dans un apprentissage. A

---

<sup>111</sup> Revue européenne des migrations internationales, volume 1- no 2, Décembre 1985, université de Poitiers, U.A C.N.R.S 1145, p. 119 (art. le choix du conjoint par HADJILA SAD SAOUD)

cette période charnière, il s'agit bien d'un nouveau processus pour l'élève qui n'a connu, jusqu'alors, qu'un parcours scolaire nécessitant peu de décisions personnelles. Ce premier choix de carrière, qui n'est pas évident, nécessite une réelle réflexion de l'élève pour qu'il puisse choisir sa voie et explorer ses aspirations et ses inclinaisons. Toutefois, sa liberté de choix sera conditionnée aux notes qu'il aura obtenues en dernière année de scolarité obligatoire et qui ouvrent ou non l'accès à tels et tels formations, apprentissages ou écoles.

Le choix de devenir apprenti nécessite de se projeter et de s'imaginer déjà exercer une profession ciblée. La poursuite des études, quant à elle, est parfois choisie avant de se décider pour un domaine professionnel ciblé, mais peut-être aussi décidée dans le but d'atteindre une école ou une profession spécifique. Même si l'échéance d'un choix de profession peut être retardée à la fin des études académiques, ce dernier débute néanmoins, parfois inconsciemment, dès la fin de la scolarité obligatoire. En effet, le choix d'entamer ou non des études post obligatoires conditionne l'admission dans certaines hautes écoles ou université, et par là même, l'accès à certaines professions.

Or, pour cette thématique, nous nous sommes intéressés au choix professionnel des jeunes femmes d'origine afghane vivant en Suisse. Nous avons alors choisi, par le biais d'interviews, de retracer avec elles leurs parcours d'apprenantes, en nous intéressant spécifiquement aux périodes charnières durant lesquelles elles avaient dû s'orienter. Nous souhaitions analyser au cours de leur vie quelle aurait été l'influence de leur mère sur leur orientation, ceci par le biais de la transmission maternelle et par les représentations construites par la fille en fonction du modèle de même sexe. Dans un deuxième temps, lors des interviews des mères, nous avons voulu les interroger sur leur parcours de vie et sur ce qu'elles souhaitaient transmettre à leur fille, car notre hypothèse élève que celui-ci aurait une influence sur ce qui est transmis à leurs filles.

Ainsi, lors de deux types d'interviews exploratoires, mères et filles, choisis pour mieux comprendre le choix professionnel de ces dernières, nous avons relevé sur différents facteurs et indicateurs :

Tout d'abord, le niveau d'instruction de la mère, qui aura un rôle majeur dans le parcours scolaire de la fille et sa réussite, comme a pu le découvrir Singly<sup>112</sup>. Celui-ci dépendra

---

<sup>112</sup> SINGLY F. *La famille, l'état des savoirs*. Paris : Edition de la découverte. 2001. P. 204

également du contexte socio-politique, familial, religieux et économique dans lequel la mère aura grandi en Afghanistan.

Ensuite, nous serons attentifs au rôle pris par la mère au sein de la famille restreinte et qui influencera la fille quant à l'image qu'elle se fera de son genre. (Duru-Bellat<sup>113</sup>)

Nous avons pensé que le degré de transmission maternelle du rôle traditionnel de la femme afghane, lié par exemple à l'apprentissage de certains savoir-faire, influencerait également la fille quant à son choix professionnel. La jeune femme se permettra alors ou non de s'engager dans des études traditionnellement réservées aux hommes, en fonction du rôle qu'elle se sera attribué. Or, nous pensons que l'intensité de ce désir de transmission dépendra de l'attachement de la mère à ses valeurs et à son éducation d'origine.

En outre, la mère, en fonction de ce qu'elle désire pour sa fille, choisira également de la soutenir ou non dans ses études et son éventuel désir d'émancipation ou d'indépendance. Explicitement, mais aussi implicitement, par exemple, en lui mettant le temps et les moyens à disposition pour étudier.

A un niveau psychologique, nous l'avons vu, l'aboutissement du projet professionnel de la mère, mais aussi la manière d'investir son rôle maternel aura une influence sur la relation mère-fille et sur la possibilité que la fille aura de rompre avec son modèle et de faire ses propres choix. (Caroline Eliacheff et Nathalie Heinich<sup>114</sup>)

Le statut professionnel de la mère, qui est étroitement lié à la place que cette dernière occupe au sein du couple, influencera également la fille quant au rôle et à la place qu'elle s'imaginera devoir investir dans la société (A. Michel<sup>115</sup>). D'ailleurs, Duru-Bellat M.<sup>116</sup> qui s'intéressait à ce qui pouvait pousser une fille à suivre une filière féminisée, a pu mettre en évidence le rôle important joué par le statut professionnel et le niveau d'instruction de la mère, quant à la manière dont les filles imaginent leur rôle.

---

<sup>113</sup> DURU-BELLAT M., *L'école des filles : quelle formation pour quels rôles sociaux ?* Paris : l'Harmattan. 1990

<sup>114</sup> ELIACHEFF Caroline, HEINICH Nathalie. *Mères-filles : une relation à trois*. Paris : A. Michel, 2003

<sup>115</sup> MICHEL A. *Activité professionnelle de la femme et vie conjugale*. Paris : CNRS. 1974

<sup>116</sup> DURU-BELLAT M., *L'école des filles : quelle formation pour quels rôles sociaux ?* Paris : l'Harmattan. 1990

Le vécu de la fille en Afghanistan, sa durée, les conditions de migration et d'arrivée en Suisse de la famille sont également des éléments auxquels nous serons attentifs pour comprendre l'état d'esprit dans lequel était la fille lors de son arrivée, puis lors de son choix scolaire et/ou professionnel.

Enfin, nous ferons un tour d'horizon, en nous plongeant dans les diverses influences que mères et filles auront rencontrées dans leur choix : la famille, « matrice de nos comportements sociaux »<sup>117</sup>, la société par le biais de la socialisation sexuée, sans oublier l'islam et les liens avec le deuxième pendant de notre travail : le choix matrimonial.

---

<sup>117</sup> VALABREGUE C., *Fille ou garçon, éducation sans préjugés*. Paris : Magnard. 1985. P.85

## 6. Analyses

### 6.1 Couple : Sara et sa mère, madame B.

Sara a vingt et un ans et vit à Genève. Ses parents se sont rencontrés et mariés en Inde, suite à leur exil forcé d'Afghanistan. A cette époque, sa mère avait vingt-quatre ans. Ses parents ont ensuite vécu à Abu Dhabi dans les Emirats arabes unis. C'est là qu'est né leur premier enfant, Sara. Moins d'une année après, en mille neuf cent quatre-vingt-sept, la famille a émigré en Suisse. Sa mère, qui avait déjà connu l'exil puisqu'elle avait dû abandonner des études d'architecture en Russie pour suivre ses parents en exil est, à présent, employée dans un laboratoire d'arômes du canton de Genève. Son père a ouvert un magasin de tabac et d'alimentation. Sara a également un petit frère qui avait neuf ans au moment de notre entretien.

Après le cycle d'orientation, Sara a commencé l'Ecole de culture générale, puis l'a interrompue. Par la suite, elle a fait plusieurs stages dans des domaines variés (vente, crèche, laboratoire, couture). Aujourd'hui, elle souhaite trouver un travail dans un bureau. En attendant de trouver un emploi, elle aide son père en travaillant quelques heures dans son magasin. En ce qui concerne la religion, Sara se décrit comme quelqu'un qui n'applique pas strictement les préceptes, mais se considère toutefois comme musulmane

#### 6.1.1 Projet matrimonial de Sara

##### *Représentations du mariage et projection matrimoniale*

Pour Sara, le mariage représente un ensemble de valeurs morales : « *qu'on soit sincère, qu'on s'aime* ». Toutefois, elle émet des doutes quant au caractère définitif d'un tel acte. D'ailleurs, elle fait un lien entre deux opposés autour du mariage que sont l'union et la rupture par ces termes : « *... mais le mariage on sait jamais. On se marie et pis après il y a les divorces...* »

### *Référence au cadre religieux*

L'islam est un élément unificateur dans les rituels du mariage, mais ce n'est pas la référence qui pousse Sara à vouloir se marier un jour.

Le mariage semble être une évidence, sans pour autant en discuter, comme elle le dit elle-même : « ... *on n'en parle pas avec mes parents* ».

### *Le conjoint*

Elle affirme que son choix émane d'elle-même. L'appartenance commune avec son conjoint apporterait un « ... *peu plus de confiance* ». Selon elle, la personne d'origine non afghane pourrait « ... *tromper* » et c'est ce qui lui fait peur.

Les possibilités de choisir un conjoint sont limitées pour Sara. Elle participe que rarement aux réunions de ses parents et de leurs amis ou lorsque la communauté se mobilise. Elle y va quand ça l'intéresse et dit n'avoir qu'une amie d'origine afghane.

### *L'origine du conjoint*

L'origine du conjoint, elle le dit d'emblée, ce sera « ... *avec un Afghan* ». Quand on lui en demande la raison, elle nous dit qu'elle en a « *envie* », mais sans pouvoir expliquer davantage son désir.

### *Le temps du mariage*

Le moment du mariage dans son parcours de vie lui semble incertain et lointain.

Sara ajoute d'autres difficultés liées à cette projection dans le temps, notamment celle de « ... *trouver un Afghan* ». Elle met en évidence le manque de contacts, de mise en relation avec les Afghans. Cette difficulté peut être expliquée par une norme recommandée par son père : « *ce n'est pas à la femme d'aller vers l'homme* ».

Il est possible de transgresser cette règle, mais avec du « ... *courage* » nous dit-elle. Le courage, poussé par l'affectif (l'amour), légitimerait la transgression : « *si on aime, on est*

*obligé, il faut quand même oser aller lui parler. Parce que si on le fait pas après on peut perdre, alors c'est mieux d'essayer de tout faire pour l'avoir ».*

## **Contexte matrimonial de la mère, madame B.**

Dans un contexte de guerre imminente, madame B. rejoint l'ensemble de sa famille pour quitter un Afghanistan qui se préparait à faire face à l'invasion de l'armée soviétique. L'arrêt soudain des études, les changements maintes fois répétés, notamment par les déplacements d'un pays à un autre, accompagnée de son groupe familial n'ont fait que rapprocher madame B. de son noyau familial.

Une fois en Inde, la famille élargie a été convaincue par le bien fondé d'un mariage avec celui qui deviendra son mari, selon leur tradition qui voulait que : le futur prétendant soit issu d'une « *bonne famille* » et qu'il ait un « *aqlâq khoub* »<sup>118</sup>, et un travail. Tous ces éléments rendaient la décision du mariage évidente.

La désignation du conjoint concernant madame B., s'était faite sur la base de critères tels que : être issu « *d'une bonne famille* » et être « *musulman et Afghan* » allait de soi. Il devait aussi être « *gentil* » et devait avoir « *une éducation* ».

Aujourd'hui encore, elle dit reconnaître partager l'avis de sa famille, car ses propres exigences matrimoniales correspondaient à ce que sa famille attendait d'un futur gendre et mari.

Le moment du mariage a été choisi alors que madame B. avait 24 ans. Cela coïncidait peut-être avec le fait qu'elle venait d'interrompre l'université russe, malgré elle, pour aller rejoindre sa famille. Une fois arrivée en Inde et n'étant plus dans un processus de formation ou de travail, elle était donc libérée de tout engagement, selon son entourage. Le passage au mariage n'était pas remis en question et le fait que la famille ait été convaincue par l'arrivée du « *bon* » prétendant avait accéléré l'événement.

Par rapport à son mariage, madame B. estime avoir eu une marge de liberté. Certes, cette marge n'était pas vaste, elle était réduite par la pression familiale, mais elle était accordée. L'accord se basait notamment sur le fait qu'elle aurait pu émettre une opposition face à la proposition de sa famille. Toutefois, il est difficile de mesurer le poids

---

<sup>118</sup> Bonne moralité, bonne attitude

de sa réponse, tant la jeune fille a été éduquée de façon à prendre considérablement en compte le point de vue de la famille élargie. Dans la logique de madame B., se marier semblait être une évidence dans sa vie et le choix du conjoint se faisait d'abord d'un commun accord entre les deux familles. L'importance accordée à la famille a primé tout au long du parcours de madame B.. A ce propos, elle explique comment ses oncles et tantes se sont impliqués dans le projet matrimonial. Ils ont rendu par leurs attitudes incitatives, le prétendant attrayant et difficilement refusable. Le mode d'incitation de la cellule familiale orientait grandement la marge de manœuvre de madame B.. Il se faisait, entre autres, par des remarques positives telles que « *tout le monde me disait... il est bien* ». C'était une pression dont madame B. dit qu'elle acceptait à cette époque, mais qu'elle remet en question aujourd'hui.

Quand nous lui avons demandé si elle ne considérait pas son mariage comme arrangé, la définition du terme arrangé semblait être confuse pour elle. Elle confondait « arrangé » avec le terme « imposé » voir « forcé » ce qui nous faisait plutôt penser à une démarche qu'elle s'imaginait violente et qu'elle n'avait pas subie. Elle a avoué que c'était arrangé, ainsi que la rencontre et que cela se faisait par les familles. En effet, celles-ci préparaient, organisaient et discutaient le projet de rencontre entre les jeunes gens. Si les contacts se passaient bien alors une alliance pouvait être imaginée et le projet matrimonial pouvait se dérouler.

### **Marge de manœuvre autorisée et limite posée par la mère pour le projet matrimonial de sa fille**

Aujourd'hui, pour madame B., sa fille est libre de se marier si elle le souhaite (le mariage n'est donc plus obligatoire). Elle est libre de se marier quand elle le veut (le moment du mariage peut être choisi par sa fille) et sa fille est libre de choisir son conjoint (hors de la famille élargie et ce choix, n'est donc plus rattaché à l'appartenance religieuse et nationale).

#### *Le prétendant*

Malgré l'élargissement du choix du conjoint, un cadre implicite est tout de même mis en place par la mère. En effet, la mère veut savoir « *qui est cette personne, son origine* ». Pour madame B., il est important que le futur conjoint soit « *quelqu'un de bien, qu'il ait*

*un travail, qu'il possède un certain niveau d'éducation, qu'il soit bien élevé, qu'il soit respectueux et qu'il soit capable d'aimer sa fille » et « qu'après deux ans, une année, ils ne divorcent pas » et « qu'il reste fidèle ».*

### *L'origine du prétendant*

L'origine nationale du futur conjoint n'a pas d'importance, sa confession religieuse non plus. Ce qui est essentiel pour elle, c'est *« l'homme »*. Elle ne rejette donc pas le métissage culturel, de plus, elle met en avant l'individu, l'être.

Idéalement, elle souhaiterait que son gendre soit d'origine afghane. Elle l'explique ainsi : *« on a la même mentalité, je veux dire tradition. On connaît mieux un Afghan qu'un étranger... parce que les autres nationalités, on ne connaît pas leurs traditions, leur culture tout ça »*. Toutefois, elle reste ouverte à l'éventualité que l'union avec un Afghan ne garantisse pas que la *« vie soit plus facile »*. De plus, la connaissance d'expériences des mariages mixtes de quelques Afghans avec des Européennes lui permet de se rendre compte que *« ça va très bien aussi »* et que la mixité n'aboutit pas forcément à l'échec.

Pour illustrer sa position, elle évoque le fait que d'avoir une tradition, des coutumes communes avec son gendre permettrait de faciliter l'entente. Elle relève des événements, des rituels et coutumes qu'ils seraient possibles de partager avec le futur gendre qui en comprendrait le sens, par exemple : *« Le port des tenues vestimentaires lors d'un mariage, robe verte, puis blanche »*, ainsi que les événements religieux tels que le *« ramadan, la fête du sacrifice, la fête nationale »*.

Pour elle, l'arrivée d'un nouveau membre d'origine afghane dans la famille faciliterait sa vie quotidienne. Par exemple, en tant qu'hôtesse de maison elle *« pourrait l'accueillir facilement. Je peux déjà savoir ce qu'il veut manger »*. Alors que si la personne est d'une nationalité différente, il y aurait davantage de questionnements de type *« qu'est-ce qu'il mange ? Est-ce qu'il aime, est-ce qu'il n'aime pas ? »*. Pour madame B., les différentes formes de sociabilité lui seraient inconnues si le prétendant n'était pas Afghan.

Madame B. met en avant des questionnements liés à la gestion de l'accueil, de l'hospitalité. Toutefois, elle ne se fige pas sur ces soucis qui seraient d'ordre

« *quotidien* », ils seraient plutôt basés sur l'« *entente* » que le couple doit acquérir. A travers cette remarque, elle indique l'éventualité de se voir un jour accueillir et recevoir un gendre d'origine autre qu'afghane. Ce qui reste fondamental pour elle, c'est la question de l'être, l'individu et ce qu'il apportera à sa fille.

Aujourd'hui, madame B. a changé sa représentation de l'homme dans le couple. En effet, le partage est important et le mari doit donc savoir faire les mêmes choses que la femme. De plus, elle accorde de l'importance à l'affectif dans le couple, car son futur gendre devra aimer sa fille.

### *Le temps du mariage*

Selon madame B., le mariage peut avoir lieu si et lorsque Sara le souhaite. Cela donne une indication sur la faible importance qu'elle accorde au mariage dans la vie de sa fille. Elle ne déconsidère pas le mariage, mais il ne sera pas nécessaire et n'est pas perçu comme un passage à devoir franchir absolument.

## **Analyse complémentaire**

Avec ce couple mère-fille, c'est la vision émancipatrice de la mère par rapport à celle plus traditionnelle de Sara qui apparaît.

La mère resserre sa vision autour de l'être, de l'individu du futur mari de sa fille. A ce qu'il peut apporter à sa fille. Madame B. met en exergue une représentation moderne de l'homme, une forme d'égalité dans le partage du travail au sein du couple et dans la vie quotidienne. Toutefois, les critères qu'elle met en avant pour marier sa fille ne sont pas éloignés de ceux que ses parents mettaient en évidence à son époque.

Elle explique certaines de ces exigences par le fait que les positions sociales et les statuts de certains membres de sa famille sont élevés et valorisés. L'exemple des études supérieures a été cité plusieurs fois (un oncle doctorant, elle-même à l'université d'architecture...). Une éducation morale est aussi souhaitée afin de maintenir une manière d'être et un certain niveau social avec l'arrivée d'un éventuel gendre et ce, peu importe qu'il soit d'origine afghane ou non.

La fille reproduit des exigences qui conviennent aux normes implicites et familiales. Ces normes ne sont pas expliquées, ne sont pas discutées. A travers ce qu'elle observe et interprète des représentations de sa famille, Sara produit un imaginaire sur le futur gendre qu'elle n'arrive pas à expliquer clairement. Le manque de mots pour expliquer ses ressentis et son choix matrimonial nous semble exprimer une forme de lacune dans le dialogue mère-fille, mais aussi certaines des contradictions relevées précédemment.

Ainsi, les raisons de ce silence peuvent s'expliquer par le fait que la mère par son vécu, très marqué par les injonctions familiales, veut laisser la liberté de choix à sa fille dans les décisions aussi importantes que le choix matrimonial. Toutefois, la mère n'exprime pas directement à sa fille, qu'elle est libre de faire son choix. De plus, le fait que Sara ne se soit pas encore confrontée à une rencontre avec un homme peut expliquer ses difficultés à décrire son futur mari et à imaginer clairement les réactions de ses parents.

### **6.1.2 Projet professionnel de Sara**

Sara a donc pour objectif de travailler dans un bureau plus tard. Ce type d'activité représente, pour elle, un travail qu'elle considère, selon ses mots, comme : « *bien* ». D'autres domaines rentrent d'ailleurs pour Sara dans cette catégorie de métier, notamment le travail dans un laboratoire, une assurance ou une banque.

Elle nous dit, en outre, être libre dans son choix professionnel, ses parents ne l'influençant pas dans cette démarche. Sara se rappelle pourtant que ces derniers lui ont expliqué que la profession de vendeuse n'était pas un métier « *bien* ». Elle ne souhaite toutefois pas non plus faire ce métier, cette décision ayant été confortée par un stage d'une semaine effectué dans le domaine de la vente. Les parents de Sara semblent donc lui avoir transmis l'importance de choisir une profession valorisée par la famille.

Sa mère s'occupant traditionnellement des aspects organisationnels et pratiques de l'éducation de sa fille, Sara nous explique discuter prioritairement de ses choix professionnels avec elle. Celle-ci lui exprimant régulièrement son envie qu'elle trouve un travail, mais sans aller plus avant dans la discussion. Son père semble, quant à lui, rester en retrait et redirige d'ailleurs souvent sa fille vers sa mère, lorsque celle-ci veut discuter. Sara nous a confié, cependant, être plus à l'aise et se sentir plus libre pour parler avec lui, notamment de certains sujets liés à l'entrée en relation avec les garçons.

Concernant l'éducation qu'elle a reçue, Sara pense que sa mère lui a transmis l'importance de savoir effectuer les tâches domestiques. Elle semble d'ailleurs complètement avoir intégré et reconnu cette importance. Cela lui permettant, pour elle, de savoir comment s'occuper d'une famille plus tard.

### **Sa mère - madame B.**

Elle est issue d'une famille, où une grande partie de ses membres ont fait des études en Afghanistan. Son père était policier, ses oncles ont obtenu un doctorat et deux de ses tantes ont fait l'université. Quant à sa mère, elle est devenue femme au foyer, après avoir achevé sa scolarité obligatoire.

Madame B. qui avait obtenu son bac, a étudié l'architecture à Moscou, avant de revenir en Afghanistan à la demande de son père, puis de quitter le pays avec sa famille à cause de la guerre.

L'arrêt des études et l'exil forcé ont été pour cette mère des moments très difficiles. Elle a d'ailleurs dû travailler, dès son arrivée en Suisse, pour subvenir aux besoins de sa famille. Elle n'a jamais pu reprendre les études et cela représente, pour elle, un regret important et persistant.

Lorsqu'elle parle du parcours de sa mère, la grand-mère de Sara, elle le décrit comme un parcours type. Cette dernière ayant eu des enfants, elle est restée à la maison pour s'en occuper. Elle nous raconte toutefois qu'à son époque, dans les années quatre-vingt, et notamment en ville, les filles avaient la possibilité d'étudier et que c'était le cas d'un nombre important de femmes. Certaines avaient même accédé à des postes de ministres.

Elle décrit sa famille comme étant assez ouverte et l'ayant laissée partir à Moscou pour ses études. Elle se souvient que pour ses parents d'ailleurs et sa mère en particulier, il était important que ses filles aillent à l'école. Elle pense avoir été éduquée dans cette perspective, sa mère lui ayant toutefois appris à faire le ménage et la cuisine. Ces apprentissages représentaient à l'époque, un passage traditionnel et obligatoire pour les filles en Afghanistan : « *Ah oui, là de toute façon, toutes les filles, elles apprennent quoi.*

*Elles apprennent en regardant les parents... les mamans, elles apprennent. Ca vient automatique un peu, vous voyez ? » « C'est la mentalité. On apprend et puis surtout c'est important, c'est vrai qu'ils disent : « Quand tu te maries tu dois savoir »... Et puis, elles savent, elles s'intéressent, et puis elles savent qu'elles doivent savoir. »*

## **Transmission à sa fille Sara**

Pour sa fille, elle souhaite en premier lieu qu'elle trouve un apprentissage. Concernant les tâches domestiques, elle nous explique ne lui avoir jamais imposé cela et ne lui avoir jamais dit qu'elle devait savoir les mener.

Il est important de constater que cela représente une rupture par rapport à ce que sa mère lui avait transmis. Elle le reconnaît d'ailleurs elle-même : *« C'est-à-dire je ne l'ai pas élevée comme ma mère m'a élevée ou comme ma grand-mère a élevé ses filles quoi. Ca change un peu... ça a changé ici. Bon je crois aussi qu'on n'a pas trop de temps aussi... On travaille toute la journée, on rentre, on est toujours fatigué, qu'après quand on fait les ménages après on a plus le temps pour... pas envie on a la flemme pour encore dire : « viens, je t'apprends. » »* Elle pense d'ailleurs que sa fille sera mieux qu'elle dans sa future vie conjugale, puisque son futur mari, contrairement au sien, partagera les tâches ménagères, comme il est de coutume chez les jeunes couples. Elle initie d'ailleurs son fils aux tâches domestiques, pensant qu'actuellement les hommes doivent aussi savoir s'en acquitter.

Concernant les moyens mis à disposition, elle dit avoir laissé du temps à sa fille pour qu'elle étudie et ne lui avoir jamais imposé de faire des tâches ménagères dans ces moments-là : *« C'est plus important qu'elle fasse ses devoirs que de laver la vaisselle par exemple. »* Elle nous a confié aussi ne pas trouver important de savoir cuisiner, bien qu'elle se soit dite auparavant étonnée que les jeunes collègues de son travail ne sachent pas faire la cuisine. Cette contradiction involontaire représente d'ailleurs peut-être le fruit de la tension vécue par cette mère, entre sa vie en Afghanistan et celle en Suisse. Pourtant, les tâches domestiques ne semblent pas représenter pour cette mère « le sens de son existence »<sup>119</sup>, comme ça pourrait être le cas pour une femme au foyer, puisqu'elle n'a pas souhaité transmettre ce savoir-faire à sa fille. Toutefois, même si elle

---

<sup>119</sup> DURU-BELLAT, M. *L'école des filles : quelle formation pour quels rôles sociaux ?* Paris : l'Harmattan. 1990. P. 168

semble vouloir pousser sa fille aux études, plutôt qu'à une destinée de femme au foyer, elle n'accorde pas d'importance prioritaire à ce qu'elle fasse un métier qui lui permette, plus tard, d'être indépendante financièrement.

Pour elle, sa fille peut effectuer tous les métiers qu'elle souhaite, pour autant qu'il s'agisse d'un travail respectueux. En outre, elle accorde une importance particulière à ne pas lui imposer une profession et à ce que sa fille aime son futur travail. Par le passé, elle dit avoir proposé à sa fille de travailler en laboratoire, mais d'en avoir abandonné l'idée, puisque cela ne lui plaisait pas. La mère de Sara accorde donc une grande importance au caractère volontaire des apprentissages menés par sa fille. Des expériences personnelles, par exemple, le fait d'obliger les enfants d'effectuer le ramadan, lui ayant appris l'inintérêt de ce genre de méthode et la démotivation que cela entraîne. De plus, elle dit ne pas avoir de difficultés pour transmettre des choses à sa fille, pour autant que cette dernière en fasse la demande. Elle nous explique d'ailleurs que sa fille s'est intéressée de son propre chef aux tâches domestiques.

En outre, lorsqu'elle évoque la vie de sa famille en Suisse, elle considère que sa fille a beaucoup plus de chance et de choix qu'elle pour sa vie professionnelle, ayant été elle-même, à l'époque, contrainte de s'engager dans le domaine précis de l'architecture pour ses études.

Parallèlement à l'autonomie laissée à sa fille, elle nous a confié, cependant, s'être fait beaucoup de soucis quand cette dernière sortait, notamment pour se rendre à l'école. Même si cela va mieux actuellement, notamment puisque sa fille sort moins. Ces inquiétudes étaient dues, selon elle, à la vie dans un pays étranger. On peut donc envisager que la mère avait perdu certains repères suite à l'immigration et que cela la désécurisait.

## **Analyse complémentaire**

Dans cette situation, il est délicat d'analyser le choix professionnel de Sara puisque ce dernier n'avait pas encore été concrètement réalisé au moment de notre entretien. On peut toutefois constater que même si ses parents lui ont transmis l'importance des études, Sara est libre de son orientation, sa mère voulant d'ailleurs la laisser entièrement autonome par rapport à son choix professionnel. Cette volonté était liée étroitement,

comme on l'a vu, au parcours de vie maternel. Cependant, on peut envisager que Sara aurait besoin d'être orientée et aidée pour pouvoir choisir dans quelle formation s'engager.

De plus, même si la mère semble ne pas avoir souhaité le lui transmettre, Sara a intégré l'importance de savoir exécuter les tâches domestiques pour sa future vie de famille. Peut être parce que son modèle de référence, le modèle parental ne comprenait pas la participation du père aux tâches ménagères. On peut alors poser l'hypothèse qu'il est difficile pour Sara de s'engager dans une voie, puisqu'elle est sous tension entre deux modèles de vie féminine : entre tradition et modernité. D'ailleurs, il faut également rappeler à ce sujet que même si sa mère a souhaité que sa fille fasse des études, elle ne lui a pas transmis l'importance de trouver une profession qui lui permettra d'être indépendante financièrement.

Pour s'engager professionnellement, il lui faudra aussi construire un projet et surmonter les inquiétudes de sa mère, notamment lorsqu'elle quittera le domicile familial pour ses projets professionnels.

### **6.1.3 Liens entre son projet matrimonial et professionnel**

Plusieurs liens entre les deux thématiques peuvent ici être mis en évidence :

Tout d'abord, la recherche identitaire de la fille qui, pour se projeter dans sa future vie de femme devra être capable de se situer entre la culture que ses parents ont connue et la culture occidentale. Que ce soit pour le choix de son conjoint qu'elle souhaitait Afghan ou pour le rôle qu'elle voudra investir dans la société par le biais de sa profession.

En outre, l'attitude de la mère de Sara est la même pour les deux types de choix de sa fille. Elle ne veut pas reproduire sur elle, les fortes injonctions qu'elle avait reçues pour son choix matrimonial et en parallèle la laisser entièrement libre pour son choix professionnel, étant convaincue que l'autonomie complète représente le meilleur moyen pour trouver sa voie. Seulement, des normes implicites et traditionnelles semblent quand même avoir été transmises à Sara et intégrées par cette dernière : que ce soit l'importance de savoir faire le ménage ou encore de trouver un compagnon d'origine

afghane. Car même si la mère ne veut pas lui imposer de choix lié à la nationalité du compagnon, elle nous avoue qu'elle serait plus à l'aise avec un gendre d'origine afghane.

Dans les deux domaines, les parents de Sara tiennent à ce que le choix soit valorisé par ses paires : que ce soit pour le choix d'un conjoint qui devra avoir étudié ou pour son propre choix professionnel qui ne doit, par exemple, pas être dans la vente.

Sara a donc produit un imaginaire autour de sa future vie de femme, avec des envies qu'elle n'arrive pas à exprimer ou à défendre clairement, car il existe dans le modèle mère-fille beaucoup de non-dit et de contradictions. En effet, le projet matrimonial n'est pas discuté avec ses parents, pas plus que le projet professionnel. Sara semble pourtant imprégnée de sa culture d'origine et voudrait pouvoir la concilier dans son choix de style de vie suisse.

Nous pouvons percevoir le manque de dialogue mère-fille qui existe dans ces deux domaines de choix. Les deux thématiques ne sont, en effet, jamais abordées et discutées entre les parents et leur fille. Sara n'arrive donc que de manière abstraite à se représenter ce que son entourage désire pour elle et cela semble la mettre, elle-même, dans un état de confusion. Peut-être alors que Sara aurait besoin de mieux pouvoir se représenter les attentes de ses parents pour ses choix. D'ailleurs, à titre d'anecdote, nous nous rappelons que lorsque nous discutons avec sa mère de ses souhaits concernant le choix du futur compagnon de sa fille, Sara était apparue dans la pièce dans laquelle nous nous trouvions et semblait écouter très attentivement les propos maternels.

## **6.2 Couple : Parwin et sa mère, madame Z.**

Parwin a 18 ans et habite avec ses parents et ses frères à Lausanne. Elle est née et a grandi en Afghanistan avec sa mère avant de venir rejoindre son père en Suisse à l'âge de 5 ans. Après avoir suivi une scolarité normale et avoir effectué plusieurs stages, elle souhaite à présent intégrer l'école médicale de Subriev, où elle a été admise pour la rentrée deux mille sept. Son père était ingénieur en chimie en Afghanistan et occupait un poste à hautes responsabilités. Arrivé en Suisse, il a travaillé en tant qu'aide de

laboratoire, avant de tomber malade et de cesser son activité. Il officie cependant toujours comme président de l'Association des Afghans en Suisse. Sa mère est femme au foyer, n'a jamais fait d'études et a épousé le père de Parwin, lors d'un mariage arrangé à l'âge de seize ans. Parwin est l'aînée de la fratrie, ses deux petits frères ont respectivement dix et trois ans. Elle se considère comme musulmane avant d'être afghane et décrit sa famille comme croyante, mais peu pratiquante.

### **6.2.1 Projet matrimonial de Parwin**

#### *Représentations du mariage et projection matrimoniale*

Parwin se représente le mariage comme une étape « *importante pour vivre avec quelqu'un* ». Le mariage est perçu dès l'enfance comme faisant partie de la vie « *depuis toute petite on a ça dans l'idée que quand on va être grande on va se marier, c'est sûr et net...* »

#### *Référence au cadre religieux*

Parwin nous dit qu'elle a découvert qu'elle aimait sa religion. Quand elle se posait la question de savoir ce que l'islam représentait pour elle, elle dit : « *on peut jamais rien faire parce que à chaque fois le mot, c'est pas bien, c'est péché, c'est péché alors qu'eux-mêmes (famille, parents) ils savaient pas ce que c'était pêcher* ».

En suivant des cours sur l'islam, elle dit qu'elle a découvert d'autres choses : « *on pense que dans l'islam la femme elle n'a pas les droits ou elle est inférieure à l'homme, alors que c'est faux.. Et moi ça m'a assez étonnée... je pensais que l'homme dans l'islam, il avait tous les droits sur la femme* ».

Le savoir religieux acquis lors de ces cours permet à Parwin d'être critique par rapport à certaines situations conflictuelles dans les couples. Par exemple, « *par rapport au divorce, les couples, ils ont le droit de divorcer* ». Quand elle parle de cela avec son père, il lui rappelle « *ah, mais y a la religion, pis y a aussi la culture au fait* ».

Elle constate alors qu'il y a deux références se confrontant et la poussant dans la confusion : la religion et la tradition. Selon elle, « *ils parlent de leur religion... quand ça les arrange ils sont Afghans, et quand ça les arrange ils sont musulmans plus qu'Afghans au fait, c'est ça. D'un côté, je trouve que c'est un peu hypocrite* ».

La particularité de la fréquentation de ses cours permet à Parwin de prendre position par rapport à ses parents. La connaissance religieuse influe sur sa représentation des rapports hommes-femmes. Elle effectue un processus d'autonomisation aidé par la lecture religieuse vis-à-vis de ses parents. Ne dit-elle pas : « *je réfléchis aussi avec ma tête, avec ma logique à moi* » ?

### *Le conjoint*

Le conjoint de même origine et issu du même contexte suisse aura d'autres qualités, d'autres atouts : « *je pense qu'un garçon afghan, il a plus de respect, peut-être que c'est faux, mais c'est ce que je sens* ». Le respect englobe, entre autres, une attitude de distance physique. A ce propos, elle donne l'exemple d'un moment où elle s'est retrouvée avec un jeune Afghan : « *je me suis retrouvée seule avec un garçon afghan et puis je sais qu'il voulait aller faire quelque chose, mais il n'a pas osé* ». Elle justifie la retenue du garçon par le fait qu'ils sont Afghans tous les deux, mais aussi du fait que leurs parents sont amis et que cela implique une distance à maintenir.

Le respect que le garçon afghan peut lui témoigner comprend aussi le fait qu'elle deviendrait exclusive dans sa vie : « *je sais que ce garçon... il a trois-quatre copines en même temps, je sais très bien, alors qu'avec moi il pourra pas* ».

Elle se dit libre dans son choix de conjoint et elle explique que le fait que ses parents n'aient pas eu un mariage d'amour pousse son père à vouloir lui en laisser la possibilité. Son père est un acteur important dans le parcours de vie de Parwin, car elle se sent libre de discuter avec lui, de lui parler des relations hommes-femmes et de ses sentiments. Elle constate que son père lui ouvre des marges tout en tentant de lui faire part de ses velléités qu'elle choisisse un compagnon Afghan.

Sa mère émet son opinion d'une autre manière, elle l'explique ainsi : « *ma mère me dit qu'il faut absolument que ce soit un Afghan, qu'il ait fait des études-ci et ça, ça...* » et rajoute : « *Elle me le dit indirectement devant ses copines* ». Il est difficile pour la mère

de Parwin de discuter d'un idéal de conjoint avec sa fille. Toutefois, madame Z. peut discuter d'un idéal de gendre et en discuter avec ses copines au sein de la communauté.

Cependant, l'allusion au mariage se fait au moment des reproches à sa fille : « *toi personne ne va vouloir se marier avec toi parce que t'es trop paresseuse* ». Le mariage est abordé sous forme d'injonctions, d'interdits, de reproches. Les difficultés communicationnelles mettent Parwin dans une posture paradoxale dont elle ne comprend pas le sens.

### *L'origine du conjoint*

Parwin nous explique que « *depuis toute petite on pense qu'on va se marier avec un Afghan, c'est sûr et tout* ». L'origine du conjoint est une évidence dès l'enfance. Cependant, elle sait que d'autres éventualités peuvent être admises dans le cas où le conjoint ne possède pas la même nationalité qu'elle. Il peut « *être Iranien ou arabe, c'est pratiquement la même chose. Mais il peut très bien être Turc, il peut très bien être Suisse... Ce n'est pas ça l'important* ».

Elle admet que cette envie est personnelle et elle ne la pose pas en obligation pour les autres filles afghanes. Elle individualise son opinion en expliquant que c'est « *moi personnellement, j'aimerais bien me marier avec un Afghan* » et qu'elle est libre de ce choix, car « *c'est pas du tout par rapport aux parents, car mon père m'a toujours dit que ça peut-être un musulman... un bon musulman* ». Le fait est, que son père permet une marge de liberté partielle et donne à Parwin le sentiment d'avoir de la liberté dans ses choix. De plus, cette liberté partielle est partagée par d'autres femmes (mères de la communauté) lui servant de référence. Et, en les questionnant, elle a pu mesurer que cette marge était limitée. D'ailleurs, lorsqu'elle demanda à l'une d'entre elles si le futur conjoint pouvait être d'origine sénégalaise, une femme afghane lui répondit : « *c'est vrai... j'aime pas* ». On remarque que lorsque Parwin se pose des questions, elle va chercher des réponses en dehors du cercle familial et va tenter de trouver un sens à l'extérieur, notamment auprès de la communauté afghane.

Elle justifie sa volonté que son futur conjoint soit de même origine qu'elle, qu'il ait grandi dans le contexte européen, en disant ainsi : « *on n'a pas besoin de tout réexpliquer à l'autre garçon qui n'est pas Afghan* ». On constate alors qu'elle pose deux exigences :

l'origine nationale, mais cela ne suffisant pas, il doit également avoir grandi dans le même environnement qu'elle. L'origine est alors un critère, cependant pour pouvoir se rapprocher au plus près de sa mentalité, il doit connaître son environnement social afin de comprendre ce qu'elle s'y est approprié et les choix qu'elle a faits.

Parwin, comme sa mère, relèvent que son appartenance nationale poussera le conjoint afghan à rester fidèle, car « *le regard des autres* » pourrait le dissuader de l'adultère.

### *Le temps du mariage*

Il est donc certain pour Parwin qu'elle se mariera, mais elle ne sait pas encore quand. Elle s'imagine le faire dès qu'elle aura une formation et certainement quand elle sera indépendante financièrement. Le mariage n'est absolument pas une priorité, mais est une préoccupation.

## **Contexte matrimonial de la mère, madame Z.**

Madame Z. est la seconde d'une fratrie de cinq enfants et a été mariée en Afghanistan vers la fin des années 80. En 1991, elle s'est réfugiée au Pakistan où elle s'est présentée à l'ambassade suisse accompagnée de sa fille, afin de faire reconnaître son mariage avec son mari qui vivait en Suisse. Elle a pu rejoindre son mari avec sa fille en 1993.

Le contexte matrimonial de madame Z. s'est déroulé de façon tumultueuse. Elle a été poussée à se marier avec son mari, selon les injonctions de sa famille et plus particulièrement celles de sa mère. Son père était décédé depuis longtemps et sa mère ne s'était pas remariée. Par conséquent, la mère de madame Z. se retrouvait sans époux et sans père pour les enfants, ce qui l'a poussé à marier sans tarder ses filles. L'absence d'un mari, d'un père avait fragilisé la famille.

Dans les années 80, pendant la guerre, un moudjahid tombe amoureux de la sœur aînée de madame Z. Suite à cela, le moudjahid est venu faire une demande en mariage chez la mère de madame Z.. Sa mère n'était pas d'accord de donner sa fille et sa fille aînée ne souhaitait pas être mariée à cet homme.

Alors, le moudjahid est venu avec d'autres hommes de sa famille et ont menacé la mère de Z. de violer leur fille aînée et de la rendre ensuite à sa famille. Face à cette menace, la mère de Z. a décidé de lui donner sa fille afin d'éviter cette violence, mais aussi le déshonneur sur sa famille. Aujourd'hui, sa sœur vit seule avec ses trois enfants en Afghanistan et son mari s'est marié une seconde fois.

Après cet événement marquant, la mère de madame Z décide d'éloigner sa seconde fille qui représentait un autre risque de mariage forcé. Afin de la protéger, la mère de madame Z., avec l'appui et le soutien des membres de sa famille élargie, a décidé de marier rapidement sa seconde fille avec un neveu que la famille élargie lui avait recommandé. Ce neveu se trouvait en Suisse et poussé par les circonstances pressantes, personne ne pouvait refuser ce mariage.

C'est à partir de cette condition qu'un projet matrimonial a été construit pour madame Z. et son mari.

Ce contexte de mariage est expliqué par madame Z., comme n'ayant pas eu les conditions favorables (par le poids des traditions, de la rupture avec le temps et l'espace) en Afghanistan. En effet, elle nous faisait part des différentes influences en sa défaveur qu'elle a dû accepter, car il n'y avait pas d'autres issues possibles pour survivre à ce climat de violence.

Aussi ses rêves et ses attentes d'émancipation pour sa fille ne peuvent qu'en être plus importants.

Aujourd'hui, après quatorze années d'exil et dans un contexte européen la vision de madame Z. a été modifiée par les multiples possibilités que permet la Suisse à la condition féminine. Elle a évoqué sa position de femme sans aucune forme de pouvoir sur des décisions la concernant. Elle ne remet pas en cause les décisions de sa famille, car elle explique très bien que les décisions ont été prises pour sa protection dans un contexte de guerre et selon les moyens (le réseau familial) que sa mère avait.

Le constat qu'elle fait c'est l'absence d'un homme, d'un chef de famille qui pouvait dissuader ces moudjahiddin de passer à certaines pratiques dans ces situations violentes, traumatisantes pour toute la famille. Concernant la présence des hommes,

madame Z. explique d'ailleurs que « *la plus grande peur de ma mère c'était de ne pas avoir eu de batché jawan<sup>120</sup>* ».

Concernant la religion, elle tient une place importante pour cette mère. Selon elle, c'est la meilleure chose pour une personne que de faire son « *ebodat<sup>121</sup>* ». Apprendre l'islam, parler de Dieu à ses enfants, éviter à ceux-ci de souffrir si un jour ils se posent des questions sur leurs culture et tradition, sont les termes employés par madame Z. pour justifier son devoir de transmission. Pour elle, créer une lacune à ce niveau serait un manquement dans son devoir de mère musulmane. Car elle laisserait son enfant dans l'ignorance, dans la méconnaissance de la religion appartenant à ses parents.

Elle explique les répercussions à long terme que peut engendrer cette lacune vis-à-vis :

- Des parents : « *Il ne faut pas qu'un jour l'enfant dise à son père* » « *Papa, ma mère ne m'a rien appris sur l'islam, mais pourquoi mon père et ma mère ne m'ont pas appris quoi que ce soit sur l'islam ?* ». L'enfant remettrait donc en question leur responsabilité en tant que parents musulmans.
- De l'enfant musulman : qui ignorerait sa religion vis-à-vis d'une personne qui demanderait à en savoir davantage, « *par exemple quand un enfant musulman rencontre un autre musulman et que l'autre lui demande « apprend moi la profession de foi* » et que l'enfant ne le sait pas. »
- Et de l'enfant lui-même : qui ne sait pas et pourrait se poser des questions sans avoir de réponse dans les moments pénibles de sa vie. Elle explique : « *Et un jour quand il souffrira, l'enfant se demandera, mais pourquoi on ne m'a rien appris ? Dans ma propre culture et tradition, personne ne m'a appris cela.* »

Ainsi, le cadre religieux expliqué par madame Z. sert à structurer les rapports avec les parents, les musulmans, les non-musulmans, mais aussi dans la construction de soi.

---

<sup>120</sup> Sens : Un fils aîné – traduction exact : jeune homme

<sup>121</sup> Accomplir son devoir religieux (notamment les cinq piliers de l'islam).

## Marge de manœuvre autorisée et limite posée par la mère pour le projet matrimonial de sa fille

Pour sa fille, madame Z. explique que le mariage est un passage évident, mais il n'aura lieu qu'une fois qu'elle sera devenue indépendante professionnellement et financièrement (le moment défini). Le choix du conjoint est élargi, toutefois, la mère souhaite que son opinion soit prise en considération, ainsi que celle de son mari.

### *Le prétendant*

Elle explique que le « *khoub* » signifie qu'il soit « *humain* », qu'il « *distingue le bien du mal chez lui-même et chez sa femme* ». Pour elle, son futur gendre a un devoir moral envers lui-même, mais aussi envers sa femme.

Le garçon choisi par sa fille conviendra à madame Z. et son mari. Cependant, il ne leur conviendra que s'il leur « *plaît* » aussi.

Dans le discours de madame Z., une marge est accordée et celle-ci comprend deux aspects importants dans le choix du conjoint. D'abord, elle laisse le choix du conjoint à sa fille, ensuite, elle donne de la place aux sentiments « *s'il plaît à ma fille* », mais elle rappelle aussi qu'elle et son mari ont un avantage sur la vie, l'expérience.

En effet, madame Z. explique que l'avis des parents est important, car sa fille et son futur conjoint seront « *jeunes* » et qu'ils seront aveuglés par des critères tels que la « *beauté* » et la « *richesse* ». D'après elle, cela ne suffit pas. Elle met en avant « *l'aqlâq* » devant être au-dessus de tout dans le choix d'un conjoint. L'« *aqlâq* » signifie pour madame Z. « *qu'il ne soit pas alcoolique, qu'il ne soit pas drogué, qu'il ne joue pas au jeu d'argent* ». Une personne qui ne présente aucune forme de dépendance est une personne avec laquelle « *tu peux vivre dans n'importe quelle condition* » nous dit elle, car « *même s'il est pauvre, ce qui compte c'est la morale* ».

Madame Z. laisse une place à la négociation à sa fille, car ce qu'elle veut, c'est que chacun puisse émettre son avis (la fille comme les parents). Dans ce choix qu'elle peut faire, son futur gendre doit pouvoir correspondre à un minimum de critères que la mère

pose. Toutefois, si le gendre ne répond à aucun des critères qu'elle a posés, la mère explique « ... *qu'elle ne sait pas ce qu'il pourra se passer...* ». Cette remarque nous permet de faire l'hypothèse que madame B. ne veut pas imaginer l'éventualité d'un gendre d'origine nationale et de religion autre.

La possibilité de négociation est souvent présente dans son discours. D'ailleurs, elle formule cette négociation ainsi qu'« *il y a des choses bien chez les Suisses et il y a des choses bien chez les Afghans. Ce qu'il y a de bien en Suisse, ils ne se moquent pas de toi, ils t'expliquent tout, ils ne t'obligent pas. Chez les Afghans, il y a le respect pour les aînés, les malades, les pauvres.* »

### *L'origine du prétendant*

L'idéal de gendre pour madame Z. est « *un Afghan ou musulman* ». Ces critères sont importants pour elle, car ainsi « *père et mère pourront le présenter avec fierté à quelqu'un « voici mon gendre !* » ». Elle reconnaît qu'elle ne peut pas tout contrôler et qu'au final cette situation n'appartient pas à elle, mais au « *quismat*<sup>122</sup> ».

L'éventualité d'un gendre qui serait « *kafir*<sup>123</sup> », c'est qu'il ne comprenne pas « *l'islam, le charm oua haiâ*<sup>124</sup>, la dignité. *L'Afghan il pourra comprendre tout cela* ». Le fait qu'il soit de confession musulmane, il « *aura la crainte de Dieu.* » Le musulman aurait alors une forme de contrôle sur lui même et ne serait, par conséquent, pas libre de faire tout ce dont madame Z. craint.

### *Le temps du mariage*

Les drames accumulés dans sa vie ont accru la volonté de madame Z. de donner un sens à l'éducation qu'elle donne à sa fille. Elle souhaite que cette dernière soit formée, qu'elle devienne indépendante et qu'ensuite seulement, elle se marie.

---

<sup>122</sup> Destin

<sup>123</sup> Mécréant

<sup>124</sup> Honte et la pudeur

## Analyse complémentaire

Le paradoxe dans cette transmission se retrouve non pas dans le fond, mais la forme. Car la fille a reçu et intériorisé l'orientation que la mère imagine et lui souhaite. En effet, concernant le mariage, les deux femmes sont d'accord sur le fait que le mariage se fera un jour.

Concernant l'origine du conjoint, la fille comme sa mère sont claires à ce propos, il sera Afghan. Si l'origine du conjoint n'est pas garantie, l'appartenance religieuse doit l'être. La religion, pour les deux femmes, apporterait un cadre rassurant et assurerait une certaine attitude chez l'homme. En outre, l'origine du conjoint leur fournit la certitude qu'il accordera de l'importance à la valeur fidélité, car toutes deux craignent l'adultère. En effet, avoir un gendre ou un mari de même origine soumet le futur conjoint au contrôle social de la communauté afghane.

Comme il a été mis en évidence, sur le fond, elles sont d'accord, mais c'est sur la forme que mère et fille sont en conflit. Le conflit se retrouve dans la communication entre elles, un exemple sur l'origine du conjoint l'illustre, Parwin dit ; *« je sais que je veux être avec un Afghan »*, ce qui la dérange c'est que sa mère en parle avec l'idée d'obligation de le faire : *« ah mais ma fille, faut qu'elle se marie... elle ne se mariera qu'avec un Afghan »*.

L'autre évidence est dans l'acquisition du savoir religieux. Le suivi des cours a poussé Parwin à un certain raisonnement. En effet, elle a commencé à prendre position face aux injonctions de sa mère en s'appuyant sur une lecture religieuse et personnelle de l'islam.

De plus, cette connaissance religieuse permet à Parwin de voir les relations entre hommes et femmes de façon autre qu'inégales. Alors qu'elle s'imaginait les femmes musulmanes soumises aux hommes, elle s'est rendu compte qu'elle pouvait utiliser le savoir religieux pour défendre ses choix et ses comportements dans son foyer familial.

De ce fait, l'autorité de la mère est devenue moins dominante et pousse même celle-ci à pratiquer sa religion : *« ils font la prière, mais c'est vraiment pendant le mois de ramadan. Puis c'est vraiment dernièrement, parce qu'ils ont vu que moi je le faisais »*, nous a dit Parwin.

### 6.2.2 Projet professionnel de Parwin

Lorsqu'elle se remémore son parcours scolaire, Parwin dit avoir échoué à certaines épreuves, car elle se sentait excessivement sous pression parentale. En effet, selon elle, sa mère la soumettait à des exigences fortes et jamais satisfaites. De plus, même si elle pense que sa mère ne l'a jamais encouragée pour ses études et dans ses choix de carrière, elle a cependant longtemps travaillé pour faire plaisir à ses parents. Elle sait toutefois que son père sera fier d'elle lorsqu'elle aura obtenu son CFC, même s'il désirait qu'elle fasse de grandes études supérieures, puisque lui-même a un niveau d'instruction élevé et qu'une grande partie de sa famille a fait des études poussées. Quant à sa mère, Parwin pense qu'elle la considère d'ores et déjà en échec scolaire puisqu'elle n'a pas fait le collège. C'est donc bien une incitation de ses parents visant à instaurer une certaine volonté de continuité dans le niveau des études entre les membres de la famille que Parwin a ressentie.

Elle perçoit d'ailleurs toujours une certaine pression familiale sur ses épaules. Son père étant malade et sa mère ne sachant pas s'exprimer correctement en français, elle considère qu'elle est en quelque sorte « *leur avenir* » et qu'elle doit montrer l'exemple à ses frères. Selon Kellerhals et Widmer<sup>125</sup>, il est aussi fréquent que les parents aient des attentes plus développées et soient plus stricts pour leurs enfants aînés, puisqu'ils sont plus anxieux que pour les suivants. L'aîné de la famille devra donc se battre pour obtenir son autonomie contrairement au cadet.

A propos de sa mère, elle nous dit regretter de ne pas avoir une bonne relation avec elle. Selon Parwin, leurs échanges se résument souvent à des injonctions données par la mère et à des comparaisons avec d'autres filles afghanes dévalorisantes pour elle.

De plus, concernant la transmission de valeurs, elle n'arrive pas à comprendre, outre les exigences scolaires, dans quel dessein sa mère l'éduque. Pour elle, elle ne l'éduque pas du tout : « *ni pour être une femme d'extérieure, ni pour être une bonne mère* ». Elle dit également que sa mère a l'habitude de lui répondre, contrairement à son père, tout le temps par la négative, lui impose beaucoup d'interdits et ne comprend pas ses envies de loisirs. Rappelons que les loisirs permettent, comme relevé par François de Singly, de

---

<sup>125</sup> KELLERHALS J., WIDMER E. *Famille en Suisse : les nouveaux liens*. Lausanne : Presses polytechniques et universitaires romandes. 2005. P.54

s'émanciper des contraintes sociales et aident à « transgresser les limites (...) sens positif à l'existence. »<sup>126</sup>

Du côté des tâches domestiques et en filigrane des moyens mis à disposition pour étudier, Parwin dit participer activement et naturellement aux tâches ménagères, contrairement à son frère de dix ans qui ne fait rien : « *C'est à moi, parce que simplement ça a toujours été comme ça, donc du coup on prend l'habitude, c'est comme si c'était normal* ». Pourtant, elle ne se souvient pas avoir entendu de ses parents que ces tâches lui revinssent. C'est donc bien implicitement l'habitus au sens de disposition à effectuer les tâches domestiques « allant de soi » qui a été transmis à Parwin. De plus, elle nous explique que dans sa famille et autour d'elle, elle remarque que les filles se soucient plus de leur entourage familial que les garçons, comme si ce rôle leur était imparti. Dans ce domaine également, Parwin semble ne pas rencontrer de reconnaissance maternelle, se plaignant que sa mère lui reproche fréquemment d'être paresseuse. Parwin est particulièrement atteinte par ce reproche, puisqu'elle a la perception que chez les Afghans, il est primordial qu'une fille sache tout faire et qu'elle mène de front et avec succès les tâches domestiques et les études.

Elle n'a pas non plus l'impression d'arriver à satisfaire sa mère dans son attitude de jeune femme musulmane. C'est notamment le cas lorsqu'elle souhaite être en adéquation avec certaines valeurs, transmises par sa mère et notamment liées au comportement de la femme musulmane et à son habillement : « *J'ai toujours écouté ce qu'elle m'a dit, j'ai jamais rentré tard. Je veux dire je m'habille assez correctement, pas comme certaines qui mettent des mini-jupes comme des culottes* ». On peut noter ici un certain accord avec les exigences que Parwin perçoit de la part de sa mère. D'une part d'être une bonne musulmane et d'autre part, comme évoqué précédemment, de mener des études supérieures avec succès. C'est peut-être ce qui se cache sous la notion ressentie par Parwin de ne pas être une « *bonne fille* » pour sa mère et des reproches qu'elle lui fait lorsqu'elle discute avec des amies. Elle semble pourtant en recherche d'être reconnue par sa mère et digne d'admiration par la communauté afghane.

La religion est aussi un sujet de discordance mère-fille. Parwin avait d'ailleurs décidé de prendre des cours dans un centre islamique, malgré les mises en garde de sa mère, quant aux fausses informations qui pouvaient y circuler et à la présence d'extrémistes.

---

<sup>126</sup> SINGLY F. *Le soi, le couple et la famille*. Paris : Editions Nathan. 1991. P.432

Certainement que la mère de Parwin ne souhaitait pas non plus que sa fille s'y rende, puisqu'elle avait construit, religion à l'appui, un cadre moral contenant de nombreuses interdictions pour sa fille, comme évoqués par celle-ci : « *Pis du coup, à chaque fois, elle me disait c'est pas bien et tout ça c'est pas bien, presque ça me dégoûtait un peu de la religion* ». La mère était peut-être alors inquiète des savoirs que la fille allait acquérir au centre islamique et de la diminution de pouvoir que cela allait entraîner pour elle, ne possédant plus l'exclusivité de la connaissance religieuse. D'ailleurs, grâce aux cours, Parwin se disait heureuse de pouvoir, désormais, contredire sa mère et ainsi s'émanciper de certaines interdictions et injonctions.

La fille arrive pourtant, en partie, à expliquer les discordances avec sa mère en mettant en relief les différences de parcours de vie et leurs difficultés communicationnelles. Elle n'arrive toutefois pas à comprendre la non-évolution des idées de sa mère après quatorze ans de vie en Suisse et qu'elle n'ait pas changé de modèle éducationnel par rapport à ce qu'elle avait reçu comme éducation. En parallèle, elle pense que sa mère n'a également pas vécu une relation harmonieuse avec sa propre mère.

Lorsqu'on lui demande comment elle imagine sa vie dans dix ans, elle pense qu'elle sera mariée et qu'elle aura un travail. Ne voulant, en outre, jamais être dépendante financièrement d'un mari, comme elle nous la dit : « *Mais jamais, j'aime pas du tout dépendre d'un homme, enfin de personne, mais surtout pas d'un homme.* »

### **Sa mère – madame Z.**

Elle a étudié jusqu'à la cinquième à Logar, avant de devoir cesser sa scolarité, puisque son école avait été incendiée. Elle a ensuite repris brièvement les cours à Kaboul, mais a de nouveau dû arrêter quand sa mère est tombée malade, afin de s'occuper de ses frères et sœurs cadets. Elle n'a pas pu retourner à l'école par la suite, sous prétexte qu'elle était trop âgée et qu'elle devait fournir une attestation de scolarité qu'elle a eu beaucoup de difficulté à obtenir. De plus, elle nous a raconté que sa mère ne voulait pas qu'elle retourne à l'école, car elle se faisait beaucoup de soucis pour sa fille. Elle a finalement obtenu l'attestation de scolarité après s'être mariée à seize ans et même si elle souhaitait passer des examens lui permettant de poursuivre des études, elle ne l'a jamais fait. Elle avait pourtant émis le souhait d'exercer la profession de journaliste ou de pédiatre et d'être indépendante (valeur que l'on retrouve aussi chez sa fille).

Elle n'a ensuite jamais travaillé en Suisse, puisqu'elle s'est retrouvée enceinte et que, par la suite, elle a dû s'occuper de son fils atteint d'allergies. Elle ressent pourtant le vif regret de n'avoir pas pu mener des études, étant persuadée que cela lui aurait permis de transmettre des choses positives à ses enfants et de les aider scolairement.

## **Transmission à sa fille Parwin**

Elle souhaite que sa fille ait une bonne éducation, qu'elle étudie et soit indépendante financièrement. Qu'elle soit heureuse, qu'elle ait trouvé sa voie, puisqu'elle pense qu'il faut trouver sa propre motivation pour étudier et qu'elle ne voulait pas la contraindre à apprendre un métier en particulier. Cette liberté accordée à ses enfants pour le choix des études est influencée par la peur qu'un jour, ils lui reprochent de leur avoir forcé la main. Parallèlement, elle pense aussi qu'il est important que sa fille apprenne les coutumes, la tradition et la culture afghane. Il est donc impératif pour cette mère que sa fille acquière non seulement les connaissances de la culture occidentale, mais également la tradition du pays d'origine et qui représente ses racines et sa culture.

Dans le domaine de la transmission et de l'éducation de sa fille, elle dit, tout d'abord, qu'elle considère que sa fille apprend correctement l'islam et y trouve de l'intérêt, mais qu'elle a par contre de la difficulté à comprendre les différences entre la vie en Suisse et en Afghanistan. De plus, elle nous explique que son parcours et son expérience au pays lui ont permis de comprendre la chance de pouvoir étudier en Suisse et que cela est parfois difficile à transmettre :

*« Moi qui aimais toutes ces choses, je n'ai pas pu les faire. Alors, je dis toujours à mes enfants : « Vous devez étudier, moi je n'ai pas pu, vous pouvez et vous devriez pouvoir le faire. Grâce à Dieu, vous avez un père, une mère ». Une personne qui n'a pas pu avoir ou faire ce qu'il a voulu, a envie de le faire faire à son enfant. »*

Ces avantages semblent donc représenter, pour cette mère, un moyen majeur et efficace pour mener à bien des études supérieures. En outre, elle nous avoue avoir de la peine à motiver sa fille à apprendre la cuisine. A ce sujet d'ailleurs, même si elle pense que la femme afghane doit être plus rusée, elle dit enseigner également les tâches domestiques à son fils : *« La différence c'est qu'il y a beaucoup de responsabilités sur*

*les femmes ici, en Europe et en Afghanistan aussi. Les femmes doivent être plus malines, elles doivent être au courant de tout et attentives à tout. Mais moi, j'aime que les deux fassent les mêmes travaux, sachent les mêmes choses.* » Son mari ne participe toutefois pas aux tâches ménagères et elle ne lui demande pas, puisqu'elle aimerait que cela se fasse automatiquement et de manière volontaire.

On peut en déduire que cette mère considère que sa fille doit être capable de concilier plusieurs aspects de la vie d'une femme d'origine afghane et doit donc pouvoir mener parallèlement études et tâches ménagères.

## **Analyse complémentaire**

Dans cette relation, il est intéressant de constater que la migration semble avoir entraîné un fossé générationnel et culturel entre une mère et sa fille. Cet état de fait rendant la transmission difficile. Parwin semble alors être étrangère et en repli face à ce que sa mère veut lui apprendre, n'arrivant pas à imaginer le monde symbolique, intellectuel et moral de sa mère. D'ailleurs, ne nous a-t-elle pas confié : « *Mais ma mère, je ne sais pas dans quel monde elle vit, je n'arrive même pas à décrire* ». Par ailleurs, Parwin n'a connu la vie en Afghanistan que jusqu'à l'âge de cinq ans et a donc construit une partie importante de son identité dans un contexte fort différent de celui de sa mère. Enfin, sa mère n'ayant été que peu scolarisée, elle a peut-être de la difficulté à soutenir sa fille dans un projet professionnel et à en discuter sereinement avec elle. D'ailleurs, il faut rappeler qu'elle aurait voulu étudier pour aider ses enfants scolairement et leur transmettre des savoirs, qu'elle n'a pas définis précisément, mais qu'elle considérerait comme « bien ».

Parwin pense s'être, en partie, émancipée des pressions parentales pour trouver sa voie. Cela lui ayant permis de moins ressentir de pression face aux examens et de se motiver. Toutefois, on peut remarquer que Parwin a choisi une filière hautement féminisée et une profession qui consiste justement à soigner, guérir et prendre soin de l'autre. Travail qu'elle admet revenir traditionnellement aux filles afghanes, lorsqu'elle évoque les rôles différents dans la fratrie et sur ce qui est valorisé et demandé aux femmes par la communauté. En outre, sa mère semble lui avoir transmis son désir inassouvi d'indépendance, Parwin voulant rompre avec le modèle maternel et ne pas dépendre financièrement de son futur mari. La fille a donc bien appris au travers un contre-modèle, celui de sa mère, les avantages de l'autonomie. Cet apprentissage étant

obligatoire pour en comprendre les bénéfices comme précisé par Nancy Friday<sup>127</sup> : « si pendant l'adolescence, une fille n'apprend pas les avantages de l'indépendance, elle aura plus tard besoin de se lier symboliquement à un homme au lieu d'élargir sa vie dans une union où chacun reste un individu à part entière. » Enfin, rappelons que Parwin a choisi le domaine médical, alors que sa mère souhaitait être pédiatre. On peut donc envisager qu'elle soit toujours en recherche d'identification et donc de reconnaissance de la part de sa mère, en choisissant finalement une orientation professionnelle proche des aspirations antérieures de celle-ci.

Pour finir, on a pu voir que la religion a été un outil éducationnel pour la mère. Cette dernière y accolant beaucoup d'interdictions pour sa fille, cachant peut-être, parmi d'autres envies, son désir de lui transmettre une priorité, réussir les études. Toutefois, cette injonction inspirée par la religion a été mise à mal par les connaissances que la fille a acquises en la matière.

### **6.2.3 Liens entre son projet matrimonial et professionnel**

La mère de Parwin nous a décrit un parcours de femme marqué par les obstacles contextuels et conjoncturels rencontrés lors de ses deux types de choix. Que ce soit le caractère urgent de son mariage ou l'impossibilité dans laquelle elle a été de poursuivre ses études.

Ainsi, elle souhaitait laisser sa fille libre et autonome. Toutefois, concernant le choix d'un conjoint pour sa fille, elle semblait avoir transmis plus explicitement que son mari, l'importance du critère national. Cette norme semblait avoir été intégrée par Parwin qui souhaitait trouver un futur mari qui serait de nationalité afghane. La mère semblait donc vouloir instaurer une certaine continuité concernant le critère national.

Quant à sa vision de la place de la femme dans la société, Parwin avait également intégré les envies de sa mère qu'elle rompe avec son modèle en devenant indépendante et autonome avant son mariage. Le lien entre le choix matrimonial et professionnel est donc présent, la mère désirant que l'aboutissement professionnel de sa fille conditionne son droit au mariage.

---

<sup>127</sup> FRIDAY N. *Ma mère, mon miroir*. Paris : R. Laffont. 1979. P 169

De plus, Parwin souhaitait épouser un homme d'origine afghane. Cette envie, nous disait-elle, lui était venue naturellement. Elle pensait aussi que grâce à ce critère, son conjoint serait plus proche de sa réalité de vie. Or, nous pouvons mettre en évidence que les inclinations qu'elle avait lorsqu'elle imaginait son choix de mari se retrouvaient certainement pour son choix professionnel. En effet, nous avons pu voir qu'elle avait choisi une filière féminisée avec ce qui lui avait été transmis quant à son rôle au sein de la famille et de la société. Or, elle nous expliquait également qu'elle avait intégré de manière naturelle que certaines tâches ménagères lui revenaient. Le caractère naturel et la recherche de proximité avec son vécu reviennent donc indirectement dans les deux types de choix de Parwin et laisse deviner le caractère implicite de la transmission mère-fille.

D'ailleurs, même si la fille supposait un défaut de transmission mère-fille pour ses deux types de choix, on peut remarquer que ces derniers sont en parfaite adéquation avec les envies maternelles. Il ne s'agirait donc pas d'un défaut de transmission, bien au contraire, mais d'un problème de reproduction des attentes de la mère sur les projets de sa fille.

Pour illustrer cette hypothèse, même si la fille n'arrivait pas à s'imaginer « *le monde* » dans lequel sa mère évoluait, tout en pensant qu'elle avait comme unique référence la culture afghane, la mère de Parwin nous avait pourtant fait part très explicitement de la manière dont elle se situait intellectuellement, en trouvant des avantages dans les deux types de cultures qu'elle avait connues en Afghanistan, puis en Suisse.

Enfin, les connaissances religieuses que Parwin a acquises lui ont servi de références émancipatrices, lors de la construction de ses deux types de projets. Que ce soit au niveau du mariage et de la possibilité du divorce qu'elle a découvert en islam, ou de la place de la femme dans la société lorsqu'elle a appris qu'elle ne devait pas forcément être soumise à son mari.

Dès lors, elle semblait avoir pu s'émanciper de certaines normes liées à la religion que ses parents lui avaient inculquées, mais cependant, nous pouvons le présumer en observant ses choix (critère matrimonial national et filière professionnelle féminisée), plus difficilement des normes liées à sa culture d'origine. D'ailleurs, son père y faisait souvent référence en expliquant à sa fille les contraintes de la culture par delà la religion.

### **6.3 Couple : Yalda et sa mère, madame S.**

Yalda naquit à Kaboul et y vécut jusqu'à l'âge de quatre ans, avant de s'exiler avec ses parents et son frère au Pakistan durant deux ans. Puis, elle vint s'établir en Suisse où une partie de sa famille, notamment son oncle, y habitait déjà, après avoir obtenu une bourse pour l'Ecole Polytechnique Fédérale de Lausanne (EPFL). Elle dit avoir été très marquée durant son enfance par la guerre et les atrocités qu'elle a connues dans son pays d'origine. Après sa scolarité obligatoire, elle obtint un diplôme de culture générale et passa un examen d'entrée pour rentrer à l'université en biologie, où elle échoua après deux ans d'études. Elle prit ensuite le temps d'effectuer une maturité gymnasiale et de partir avec une organisation non gouvernementale au Kosovo. Ce voyage ayant suscité chez elle des vocations et désirant travailler par la suite dans l'humanitaire, elle amorça des études en sciences politiques, avant de découvrir que ce n'était pas une voie qui lui convenait. Elle débute à présent une formation d'ergothérapeute à Lausanne et souhaite travailler plus tard dans le domaine de la psychiatrie. Sa mère a suivi douze années de scolarité en Afghanistan, mais a abandonné ses études, suite à son mariage pour s'occuper des frères et sœurs de son mari, puisque ces derniers étaient orphelins. Elle travaille néanmoins à mi-temps dans un supermarché. Son père a fait l'université en agronomie avant de travailler dans la banque d'agriculture en Afghanistan. Il fût ensuite mis en prison pour des raisons politiques, mais réussit à s'enfuir suite à une attaque de moudjahidin et quitta le pays pour le Pakistan. Il revint toutefois en Afghanistan, une année plus tard, pour y chercher sa famille. Arrivé en Suisse, il a suivi une formation à l'institut du développement, avant de faire un certificat fédéral de capacité en fromagerie pour y travailler encore actuellement. Yalda était, au moment de l'interview, fiancée avec un garçon non-musulman effectuant des études en informatique à l'EPFL. A l'âge de vingt-cinq ans, elle avait d'ailleurs décidé de quitter le domicile familial pour habiter avec son compagnon. Elle est l'aînée de la fratrie avec un frère de vingt-trois ans à l'EPFL et une sœur de dix-huit ans en école spécialisée. Yalda a aujourd'hui vingt-huit ans et se considère comme musulmane, mais avec sa propre vision de l'islam.

### 6.3.1 Projet matrimonial de Yalda

#### *Représentations du mariage et projection matrimoniale*

Sa représentation du mariage est « ... *afghane...* » ce qui signifie « ... *la famille, avoir des enfants...* » nous a-t-elle expliqué. De plus, ce qu'elle souhaite « *si possible être toujours avec la même personne toute ma vie... si possible, parce que les divorces se font de plus en plus... que j'aie des enfants avec cette même personne et si possible de ne pas être comme ma mère...(rires)* ».

Les différentes expériences matrimoniales des femmes de sa famille ont influencé la perception de Yalda à propos de l'homme, du couple, du mariage : « *l'une de mes tantes s'est mariée avec un parfait inconnu... une autre s'est mariée avec un garçon afghan qu'elle a laissé tombé... et elle est allée vivre à Genève pour vivre sa vie* ». Celles-ci l'ont également poussée à se remettre en question sur le sens de l'autonomie, de la place de la femme au sein du couple, de la famille. Les femmes de son entourage avaient déjà un parcours vers l'émancipation qu'elles ont dû affirmer au sein de leur famille et leurs expériences ont nourri les réflexions de Yalda et son besoin de se détacher de l'emprise familiale.

#### *Référence au cadre religieux*

Le cadre religieux n'est pas celui employé pour expliquer ses fiançailles avec son petit ami. La religion a été utilisée lorsque les familles ont appris leur relation sur le couple mixte. Un clivage a été distingué au sein de la famille élargie. Une différence s'est fait ressentir entre la famille de son père qu'elle considère comme « *ouverte* » et celle de sa mère qu'elle considère comme « *stricte* ». A propos de cette union, l'une de ses tantes maternelles lui rappelle, « ... *mais elle se marie avec un non-musulman, elle va aller en enfer...* ». Par la suite, cette même personne de la famille lui a conseillé de « ... *sauver mon âme...* »

#### *Le conjoint*

Avant qu'elle ne rencontre son fiancé, elle explique que son idéal de conjoint n'était pas percevable : « *je voyais la vie que je voulais mener, mais pas forcément l'homme avec*

*qui je voulais être* ». Toutefois, quelques traits de l'idéal type de conjoint ont été imaginés avant qu'elle ne rencontre son fiancé. C'était une personne avec qui elle « *allait partager les tâches ménagères... avec qui parler, avec qui discuter de tout et de rien... avec qui partager certains loisirs... partager quelque chose* ». Dans les critères importants que devait posséder le conjoint, elle disait que c'était : « *... pas forcément les études, mais le fait qu'on ait pas mal de centres d'intérêts, de choses en commun, comme par exemple, la mythologie, la littérature, on peut en parler* ».

Le partage, la communication sur des sujets variés, les divertissements font partie d'un modèle de couple véhiculé en Europe, dont elle adhère. Bien qu'elle ne valorise pas les études prioritairement, elle met en avant des traits particuliers à un groupe ayant un capital culturel élevé (littérature qui est un domaine vaste et accessible et la mythologie qui est spécifique et peu accessible).

A ce jour, avec son fiancé, les qualités qu'elle apprécie chez lui sont qu'il a « *le respect envers mes parents, les études, le fait qu'il soit gentil* » et il ne me « *... demande jamais de leur manquer de respect, mais de m'affirmer plus face à eux...* »

De ses parents, elle retient aussi : « *je savais que c'était clair que mes parents ne m'obligeraient jamais à me marier avec quelqu'un* ». D'ailleurs, ils lui disaient : « *on va te présenter des gens, mais c'est à toi, c'est ton choix, c'est ta vie, c'est toi qui vas te marier, donc on ne va pas te forcer à te marier* ». Ses parents, en lui donnant un espace de liberté, lui ont permis de pouvoir affirmer ses refus, mais ils n'étaient pas les seuls acteurs autour d'elle. Ses tantes ont eu une influence majeure, mais aussi lorsqu'elle a commencé à sortir avec son copain. En effet, elle explique qu'avec E. qui n'est ni Afghan, ni musulman, elle a porté un autre regard sur la « *société afghane* ». Leur relation a participé au dépassement de sa réflexion sur ce qu'elle pensait être un fait immuable. Elle s'est posé la question de cette façon, avait-elle envie de « *la société afghane telle qu'elle me paraissait ?* » Pour elle, il existe une société afghane avec tous les codes, les rôles et des valeurs définies à gérer. Toutefois, elle estimait que ceux-ci ne correspondaient pas à sa réalité de vie en Suisse.

Lorsqu'elle a mis sa mère au courant concernant sa relation avec son futur fiancé, la première réaction de sa mère a été de vouloir dissimuler cette relation. Néanmoins, à l'époque, toute la famille du côté de son père était déjà au courant. D'ailleurs, son père

avait accepté cette relation et Yalda nous dit que pour lui, il était préférable « *qu'elle soit avec un non-musulman, un non-Afghan qui était gentil et qui l'aimait plutôt qu'un Afghan qui allait la battre* ». Un raisonnement, un sens a été trouvé et accepté par le père dans la relation de Yalda avec son fiancé. Pour ne pas la perdre, couper le lien avec sa fille, le père a mis en avant l'amour, la gentillesse de son futur gendre envers sa fille, au détriment de l'appartenance nationale et religieuse à laquelle il était tout de même attaché. Le regard du père et sa réflexion ont certainement joué en faveur du couple mixte. Face à la famille et par ses paroles, il a permis au gendre de devenir membre du groupe.

### *L'origine du conjoint*

« *Personnellement, j'ai pris la décision très jeune de ne pas me marier avec un Afghan* ». Elle explique ce rejet par le nombre de mariages qu'elle a observés autour d'elle : « *... chez les Afghans... mes tantes...* ». Les nombreux mariages avec les Afghans sont perçus négativement à travers ce qu'elle a vu tout au long de sa vie. Les différents conflits au sein de ces alliances l'ont mise dans une situation où elle devait anticiper et agir pour ses propres perspectives matrimoniales. Elle constate que « *ce n'est pas ce genre de vie là* » qu'elle souhaite, mais « *... une vie beaucoup plus européenne...* ».

### *Le temps du mariage*

Bien que Yalda soit fiancée avec son copain, elle était avec lui depuis l'âge de vingt et un ans. Aujourd'hui, ils vivent ensemble en ayant le statut de fiancés au regard de la famille. Ce statut a soulagé en partie ses parents qui avaient été remués par les décisions successives de leur fille (avoir un copain non-musulman, non-Afghan, cohabiter ensemble, ne pas vouloir se marier tout de suite...) Yalda ne rejette pas le mariage, mais le passage ne peut se faire qu'une fois qu'elle aura terminé ses études.

Sa volonté de diriger les moments de sa vie, de sortir du cercle familial était très présente. Cela pouvait certainement s'expliquer par le poids des responsabilités morales qu'elle se devait d'avoir envers ses parents, en évitant toute attitude pouvant provoquer des réflexions du type « *... la fille de...* » a transgressé des règles. Mais aussi, les responsabilités qu'elle devait avoir en tant que sœur aînée, « *... je dois montrer*

*l'exemple... » à son frère et également à ses cousines cadettes : « ... je suis un peu la grande sœur... ... elles m'appellent maman... ».*

La responsabilité devait s'étendre jusque dans la réussite académique. L'échec à l'université a d'ailleurs poussé son oncle à lui en vouloir, car il lui disait que *« ça donne le mauvais exemple pour les cousins, cousines et donc qu'ils ne vont pas forcément faire des études »*.

## **Contexte matrimonial de la mère, madame S.**

Comme expliquer précédemment madame S. est la sixième de sa fratrie. Elle a suivi douze années de scolarité en Afghanistan, mais a abandonné ses études, suite à son mariage. Madame S. est imprégnée de façon marquée par « la famille », son père déjà s'était marié à plusieurs reprises et avait plusieurs beaux-enfants dont madame S. s'est occupée. Elle était ensuite devenue une sorte de « seconde mère » pour ses jeunes beaux-frères et belles-sœurs lorsqu'elle s'était mariée. De ce fait, elle a, à maintes reprises, été appelée à prendre le rôle de mère au cours de sa vie.

Aujourd'hui, madame S. travaille dans un supermarché à mi-temps, elle vit avec son mari, son fils et sa fille cadette qui est trisomique.

Contrairement à sa sœur aînée qui avait dû se marier avec quelqu'un de sa famille qui était tombé amoureux d'elle, madame S. a eu un mariage d'amour avec la personne qu'elle voulait.

En effet, elle s'est mariée avec un membre éloigné de sa famille. Elle l'a connu par ce biais et ils sont tout de suite tombés amoureux l'un de l'autre. Elle avait quatorze ans et lui en avait dix-neuf. L'un des frères de madame S. n'était pas d'accord que celle-ci soit amoureuse et qu'elle détermine son projet matrimonial. Elle s'est décrite toutefois, comme ayant été têtue grâce aux nombreux droits que ses parents lui ont accordés, notamment son père. Ainsi, il accordait déjà une place à l'affectivité de sa fille, mais en plus, il délimitait l'autorité de son fils sur sa fille.

Sa mère était contre cette union, madame S. le justifiait par le fait qu'elle avait des idées politiques de droite et était religieuse, pratiquante et que son futur gendre était moins attiré par l'aspect religieux et était un partisan du communisme. Quant à madame S., elle constatait la situation politique du pays qui était dirigé par le roi à ce moment-là. Elle

avait déjà son opinion concernant le monarque qui n'apportait pas ce que les jeunes souhaitaient selon elle. Elle expliquait que les jeunes avaient « ... *la volonté d'avancer...* » et avaient « ... *soif d'apprendre...* ». Par conséquent, elle était favorable à la cause de son mari, mais sans y adhérer complètement.

Après cinq ans de combat au sein de sa famille, elle a pu se marier. La mère de madame S. n'a pas approuvé l'arrivée de son gendre, cependant, elle a admis la décision de sa fille.

### **Marge de manœuvre autorisée et limite posée par la mère pour le projet matrimonial de sa fille**

Cette situation est particulière, car la fille de madame S. a détourné les projets matrimoniaux qui sont censés s'organiser en groupe. Premièrement, Yalda ne souhaite pas forcément se marier, car le mariage est perçu comme une contrainte, puisque la peur du divorce occupe son esprit. Ensuite, madame S. a accepté que sa fille Yalda ne se marie pas tout de suite, mais qu'elle vive avec son fiancé en testant la cohabitation avant le mariage. Bien qu'il soit envisagé, il ne sera organisé qu'une fois les études terminées. Enfin, concernant son futur gendre, madame S. n'a pas eu un espace d'influence sur le choix de sa fille, car cette dernière l'a mise au courant en dernier. Une fois la famille au courant, madame S. s'est retrouvée dans une situation de questionnement, de sens troublé, mais aussi à devoir prendre position par rapport à une union qu'elle n'envisageait pas au sein du groupe familial.

#### *Le prétendant*

Madame S. a été affectée par le silence de sa fille : « ... *ce qui m'a choquée était que je sois la dernière au courant de cette relation (rires)...* ». Le sentiment de trahison ressenti à cause de cette dissimulation est à l'opposé de la stratégie éducative que madame S. a construite tout au long de sa vie. En effet, elle n'a pu, à aucun moment, user de son influence auprès de sa fille pour une étape que madame S. a toujours vécue collectivement.

La relation dissimulée, touche la famille. Pourtant, pour la mère, ce n'était pas le choix qui était à la source du sentiment de trahison, mais le détournement d'une réalité, le manque d'échange dans une étape importante qui remet en question son rôle de mère.

### *Origine du prétendant*

Comme il a été expliqué, l'appartenance nationale et religieuse du futur gendre n'est pas en accord avec l'idéal que la mère s'imaginait : « ... *un Afghan pourrait mieux comprendre notre mentalité...* ». C'est le fonctionnement d'un groupe, son esprit, que l'Afghan pourra comprendre.

Pour madame S., l'Afghan est lié à l'Afghanistan, pays dans lequel elle dit que l'« *on respecte beaucoup les femmes et les divorces, qui font très peur, ne sont pas très fréquents...* ». Selon elle, l'Afghan détient la valeur fidélité et valorise le statut de la femme.

Ainsi, l'appartenance à la même nationalité, c'est avoir la certitude que l'autre est « nôtre » et qu'il peut comprendre le système familial et donc ne pas perturber les détenteurs de ce système.

### *Le temps du mariage*

L'époque du mariage dans cette situation montre qu'il n'était pas fixé dans un avenir proche, mais le passage aux fiançailles annonçait la future étape, une fois que Yalda aurait acquis son indépendance professionnelle.

## **Analyse complémentaire**

Pour les deux femmes, c'est une même image du mariage qui est véhiculée, c'est-à-dire une cérémonie, des rituels, une fête pour l'union d'un homme, d'une femme et par la suite, des enfants. Ce qui est modifié, c'est le rejet de l'acte par la fille, le besoin de maîtriser et ce, dès le choix du partenaire jusque dans la cohabitation du couple avant le mariage.

Les femmes proches de Yalda ont toutes été des supports de « pressions », des modèles et des contre modèles sur lesquels s'appuyer pour se construire et dont il était difficile d'échapper, tant leur présence a marqué les décisions de la jeune femme. Mais elles n'étaient pas les seules actrices influençant cette construction du choix d'un non

afghan. Les deux modèles de couple que Yalda connaît, afghan et européen, ont produit un éventail de représentations, de façons possibles de vivre une vie conjugale sur lesquelles elle a dû se positionner.

Dans leur histoire familiale, la fille comme la mère ont dû se battre pour leur choix de conjoint et dans les deux cas, les pères de chacune ont fini par accepter les choix de leurs filles, prônant les sentiments d'abord. Pour la mère comme pour la fille, la mère, dans les deux parcours, a été l'actrice à convaincre pour lui faire accepter le choix du conjoint.

Dans cette relation, la mère de Yalda conteste une distinction par rapport à sa trajectoire, en revendiquant une progression dans l'éducation et par conséquent, une plus grande ouverture. En effet, elle estime que la liberté d'études va en parallèle avec la liberté d'avoir un copain : *« Je lui ai expliqué que je ne serais pas une barrière pour ses choix... et faire les études c'est avoir le choix... j'étais une maman qui voulait que sa fille avance... pourquoi lui aurais-je interdit de sortir avec un garçon ? »*.

Sa fille, en évitant d'exposer sa relation amoureuse à sa famille pendant une certaine durée, a annoncé un fait accompli. Ainsi, dans cette situation la mère n'avait plus de pouvoir d'influence. Ne pas être partenaire dans un projet aussi personnel, renvoie la mère à un unique statut de mère.

La mère exprime une ouverture, des revendications fortes pour les droits de la femme en reconnaissant les opportunités offertes à celles-ci en Suisse. Sa condition de vie la pousse à s'intégrer dans la société par son travail, mais aussi parce que sa fille trisomique se trouve dans un foyer et que cela demande à madame S. de côtoyer les professionnels du foyer, ainsi que les familles des pensionnaires. Au contraire, sa fille aînée perçoit sa mère comme *« ... une mère poule... »*, très attachée à la famille et à la société afghane (très présente par sa mère et sa famille élargie) dont elle a voulu s'éloigner. Elle a d'ailleurs témoigné du besoin de se détacher de sa mère pour pouvoir devenir indépendante en ayant son propre logement. Ce besoin s'est fait ressentir tout au long de notre entretien.

### 6.3.2 Projet professionnel de Yalda

A l'âge de six ans, à peine arrivée en Suisse, Yalda a dû commencer sa scolarité dans une nouvelle langue. Toutefois, puisqu'elle n'avait pas souhaité venir en Suisse, elle avait décidé, par résistance, de ne rien apprendre. Elle reprochait également à sa mère d'avoir laissé ses grands-parents en Afghanistan. A cause de ses difficultés, Yalda a été mise en classe de développement.

Elle a ensuite quitté cette classe spécialisée et a poursuivi sa scolarité au gymnase. Son diplôme de culture générale en poche, elle a ensuite été poussée par sa famille à s'inscrire à l'université, puisque, dit-elle, tous les hommes de sa famille l'avaient fait, tandis qu'aucune femme n'avait achevé une formation académique, notamment parce qu'elles avaient cessé leurs études au moment de leur mariage. Elle se souvient d'ailleurs des encouragements de ses tantes : *« on a tous les frères qui ont fait des études, ce serait bien qu'une fille montre l'exemple, et montre à ces frères que nous aussi on en est capable. »* Elle se souvenait également des incitations de sa mère à étudier et à rompre avec son modèle : *« je n'ai pas envie que tu finisses caissière comme moi »*. Yalda était consciente que, comme la plupart des femmes de sa famille, sa mère avait cessé les études après s'être mariée, bien qu'elle adorait lire et se cultiver. De plus, ses parents lui avaient dit qu'elle devait servir de modèle à son petit frère.

Yalda s'est donc inscrite en biologie et malgré le fait d'avoir échoué dans ce domaine, elle a persévéré en passant une année à obtenir une maturité, puisque dit-elle : *« pour ma famille c'était clair que je devais continuer dans cette voie »*. Ensuite, elle est partie au Kosovo en s'engageant dans une action humanitaire. C'est à ce moment que Yalda s'est rendu compte qu'elle voulait faire une profession lui permettant d'aider les gens.

De retour en Suisse, elle a donc entrepris des études en sciences politiques, pensant que c'était le meilleur moyen pour, par la suite, pouvoir travailler dans une ONG. Elle a cependant arrêté après une année et demie puisqu'elle estimait que cela n'était pas fait pour elle. A l'époque, sa famille a très mal vécu cet abandon, notamment son oncle, qui sacralisait les études selon Yalda. Après une année de réflexion et en se recentrant sur ses envies, elle a choisi d'apprendre le métier d'ergothérapeute, puisque ce travail lui permettait de concrétiser ses envies de travail manuel et thérapeutique. Pour ce choix,

elle a toutefois également pris en considération les désirs d'études supérieures de ses parents, comme on peut le voir dans ce dialogue :

*Yalda : J'ai toujours aimé travailler le bois, ce genre de chose. D'ailleurs, c'est ce que je voulais faire, menuisier. Bon !*

*Ferough : Ca n'allait pas bien passer...*

*Yalda : Non ça n'allait pas bien passer chez mes parents. Donc de ce point de vue là, je faisais un peu les choses que j'aimais.*

Elle a maintenant l'impression d'étudier pour elle et non pour faire plaisir à sa famille.

Yalda explique aussi que son choix professionnel actuel est étroitement lié à son vécu et aux atrocités de la guerre qu'elle a connues ou entendu raconter. Ces expériences l'ayant fortement traumatisée durant son enfance. Elle se souvient avoir été aidée et soutenue, notamment par une enseignante d'école enfantine. A présent, Yalda souhaitait donc à son tour pouvoir aider autrui.

Concernant la relation avec sa mère, elle l'explique ainsi : « *En fait dans l'esprit de ma mère, elle vit pour ses enfants, en quelque sorte, en fait selon moi. De nouveau, je ne suis pas dans sa tête, elle vit pour ses enfants, fait tout pour ses enfants, puisque c'est comme ça qu'elle a été éduquée. On était mère avant tout, même avant d'être la femme de son mari. On est une mère avant tout. Et de ce point de vue là, ma mère elle adore ses enfants. Moi, j'ai 28 ans, mais je suis toujours son bébé et la même chose pour mon frère.* » Selon Yalda, sa mère serait donc « plus mère que femme »<sup>128</sup> et surinvestirait sa relation avec ses enfants.

Le respect qu'elle accordait à ses parents, lié certainement à sa culture et à sa religion, ne lui a aussi semble-t-il pas permis de leur répondre négativement dans certaines circonstances : « *Donc, j'ai jamais vraiment dit non à ma mère ou quoique ce soit. C'est beaucoup plus tard que j'ai commencé à avoir ma crise d'adolescence, vers les 21 ans que j'ai commencé à dire non, à lui dire que je l'aimais, mais que je ne voulais pas forcément vivre avec elle* ». Sa mère ne voulait d'ailleurs pas à l'époque qu'elle quitte le domicile familial et lui disait : « *Mais tu veux plus me voir, tu m'aimes plus, c'est pour ça que tu veux partir* ». La fille interprétait ce comportement comme suit : « *D'un côté,*

---

<sup>128</sup> ELIACHEFF Caroline, HEINICH Nathalie. Mères-filles : une relation à trois. Paris : A. Michel, 2003

*c'était du chantage psychologique, « si tu m'aimes tu restes à la maison, et puis si tu t'en vas c'est parce que tu ne m'aimes pas » « Et ça, ça été très dur parce que pendant toute mon enfance ma mère m'a dit ce qu'il fallait que je fasse, que je ne mange pas, que je ne fasse pas et heu... une fois c'est plus dur à un âge plus avancé, de devenir indépendante, de faire les choses soi-même et de se rendre compte de qu'est-ce qu'on a envie de faire. »* Il est intéressant ici de voir les stratégies employées par la mère pour que sa fille suive la voie qu'elle lui avait destinée et que nous découvrirons plus bas. On peut toutefois déjà remarquer que le modèle éducationnel utilisé par la mère ne semblait paradoxalement pas aboutir à l'autonomie de sa fille.

De plus, soucieuse pour l'avenir de sa fille, sa mère semble avoir vérifié régulièrement auprès d'elle ses projets matrimoniaux et professionnels. Il est d'ailleurs intéressant de voir que dans cette situation, ils sont étroitement liés : *« Est-ce que tu veux te marier ma fille ? », « Non non, j'ai pas envie maman, j'ai envie de finir mes études d'abord. »*

Yalda avoue toutefois avoir encore beaucoup de points communs avec sa maman, notamment lorsqu'il s'agit de décoration d'intérieur : *« Y'a encore beaucoup de domaines où, y a certaines fois où je me demande, parce qu'on a pas mal de goût en commun, la décoration ce genre de chose. Donc, je vais voir ma mère, on va changer ça, on va aller chiner ensemble, on va faire les magasins ensemble, ce genre de choses heu.. De ce point de vue là, en ce qui concerne la maison, je suis un peu comme ma mère, je l'assiste quand même pas mal. Par contre, pour tous les autres domaines, j'ai essayé de me détacher pas mal des envies de ma mère et puis de ce qu'elle, elle attendrait de moi en fait. »* Il est intéressant de relever que la mère de Yalda lui a transmis le goût de prendre soin et de décorer sa maison, tâches revenant régulièrement aux femmes dans les sociétés traditionnelles. Par contre, on peut noter la rupture que la fille a souhaité entamer dans les autres domaines de la transmission, notamment dans le choix du compagnon et du mode de vie.

Yalda reste cependant consensuelle avec sa mère, ne lui disant pas ouvertement non devant elle : *« Parce que sinon, si je commence à dire non je ne suis pas d'accord avec toi, on se dispute. D'un côté, ça fait du mal à ma mère et à moi. Et puis avec elle, je sais qu'elle va pleurer pendant des jours. Elle est tout a fait consciente du fait que je lui dis oui et qu'après je fais ce que je veux »*

Lorsque Yalda se projette dans sa vie de femme, elle nous fait part de ses différentes envies, en rupture, selon elle, avec le modèle parental : *« Je savais que je voulais être beaucoup plus libre que ce que ma mère elle était en fin de compte, même si je sais qu'elle est très heureuse dans sa relation avec mon père. Je savais que je ne pouvais pas supporter ce genre de vie là. Et je savais que je voulais un mari qui allait partager les tâches ménagères avec moi, parce que je ne sais pas faire (rires) » « Moi, je voulais beaucoup plus une vie pour moi qui me paraissait européenne. »* On remarque que sa mère ne lui a pas transmis de savoir-faire ménager puisqu'elle avoue ne pas savoir exécuter les tâches domestiques.

Concernant la communauté afghane, elle nous a expliqué que son opinion la concernant est importante, puisque qu'elle se soucie de ce que ses membres pourraient raconter à ses parents : *« D'un côté je me suis conformée à l'image de la fille afghane, j'avais pas envie qu'on dise des trucs à mes parents parce que moi je m'en fous, mais pas mes parents, parce qu'eux ils vivent vraiment dans cette société. »* Elle est toutefois consciente de ce qui est traditionnellement demandé aux femmes par les hommes afghans : *« Le problème c'est que la plupart des hommes afghans que je connais, ce qu'ils attendent d'une femme, c'est qu'elle soit gentille, qu'elle soit douce, qu'elle leur fasse des enfants, qu'elle fasse le ménage, et puis qu'elle reste à la maison. »*

### **Sa mère – madame S.**

Elle a fait sa dernière année de lycée et comme elle n'a pas pu passer les examens à cause d'un climat politique incertain, elle a étudié à la maison pour obtenir sa maturité, alors qu'elle était mariée. Elle a ensuite travaillé durant sept mois comme éducatrice de la petite enfance, mais a dû arrêter à cause de la guerre et pour s'occuper des enfants de sa belle-famille. Elle nous a expliqué qu'elle était devenue une sorte de nouvelle maman pour les frères et sœurs de son mari et que ce n'était pas évident pour elle, d'autant qu'elle aurait aimé continuer les études et devenir professeure. C'était par respect pour son mari qu'elle avait accepté.

Arrivée dans le canton de Vaud, elle n'a également pas poursuivi les études, puisqu'elle pensait encore beaucoup à son pays d'origine et était très marquée par ce qui s'y passait. Elle se souvient également de l'inégalité de traitement dont elle a été victime par rapport à son mari, notamment pour apprendre le français : *« Et pour finir, ils ont décidé*

*que les 3 mois de cours de français, auxquels j'avais le droit, je les donnais à mon mari (rires) ! Pour qu'il apprenne assez vite pour travailler. Et ça, je ne peux pas l'accepter. Même maintenant, je me dis : « comment ils ont pris mon droit et ils l'ont donné à un homme ? »*

Cela a également été le cas, plus tard, lors de sa naturalisation :

*« Quand j'ai passé l'examen pour la nationalité, ils m'ont demandé et... je voyais aussi là-bas que le droit des femmes... Parce que notre syndicat posait des questions à mon mari et y'avait une femme qui travaillait dans le groupe et elle voulait me poser des questions et elle a dit : « on va poser des questions à madame maintenant. » Le syndicat a dit : « non pour nous le chef, le chef de famille, c'est le mari. » »*

Elle s'est ensuite consacrée à sa fille cadette, née handicapée, mais travaille néanmoins à temps partiel dans un supermarché.

Arrivée en Suisse, elle a pu mesurer le changement de vie que cela représentait et la chance qu'allaient avoir ses enfants d'étudier.

Lorsqu'on lui demande, comment elle a été éduquée, elle se souvient que sa mère voulait également qu'elle fasse des études et qu'elle trouve un mari qui avait de l'éducation. D'ailleurs, sa mère avait aussi reçu, selon ses mots « *une bonne éducation* » et était issue d'une famille militante et antiroyaliste. Elle était devenue cependant, comme sa fille plus tard, femme au foyer et s'était occupé des enfants que son mari avait eus avec ses épouses précédentes. Son mari, le grand-père de Yalda, était juge et avait épousé cinq femmes. Il n'avait eu cependant qu'une fois deux femmes en même temps, car par la suite, elles étaient décédées quand il en épousait une nouvelle.

Concernant ce qui lui a été transmis par sa mère, elle se souvient de l'importance du respect et de la tolérance. Ces valeurs avaient, dit-elle, toute leur importance dans une famille nombreuse et dont les enfants avaient des mères différentes et issues d'ethnies diverses. De plus, son père était pachtoune et sa mère tadjik.

## Transmission à sa fille Yalda

C'est d'ailleurs ces valeurs autour de la diversité qu'elle a souhaité transmettre prioritairement à Yalda.

Concernant les études de sa fille, elle oppose les Afghans à d'autres nationalités ou communauté, comme les Turcs et les ex-Yougoslaves musulmans qui poussent leurs filles à faire rapidement un apprentissage, à faire des enfants et à devenir femme au foyer. Les Afghans, nous a-t-elle expliqué : *« Les études, ils veulent le maximum, ils ne sont jamais d'accord pour un apprentissage, si on leur donne le choix (rires). Ils disent : il faut aller plus loin. »* Il est intéressant de constater que pour cette mère, la volonté de pousser les enfants à étudier est liée à une nationalité et à une culture, et non à une religion.

Elle reconnaît qu'elle se consacre beaucoup à ses enfants et qu'elle se fait beaucoup de soucis pour eux : *« on se sent... on est des parents... on se sent responsable, même je crois jusqu'à 99 ans (rires). C'est comme ça, surtout une maman afghane, c'est pire qu'une maman italienne. Mon fils me dit : « maman tu n'es pas une maman italienne, toi tu es une maman juive (rires) » ».*

En outre, pour elle, cela a été naturel de transmettre sa religion à sa fille : *« Quelqu'un qui est musulman, il indique à ses enfants de devenir musulman. Ca c'est naturel. C'est la seule chose qu'on a apprise, qu'on nous a indiquée et qu'on a expliquée. »*

Elle dit avoir été chanceuse et n'avoir pas eu de difficultés d'éducation, ni de transmission à ses enfants, si ce n'est qu'elle avoue avoir été très exigeante pour leurs études et particulièrement celles de sa fille : *« Surtout ma fille, moi je voulais, parce que ça c'est un manque chez nous, surtout les derniers temps avec le régime qu'on avait, qu'il était malhonnête le roi qu'on avait... ».* En effet, cette mère a été très marquée par les injustices que la royauté avait instaurées dans son pays et les études représentaient pour elle, un excellent moyen pour le peuple d'accéder à ses droits. Elle voulait aussi que sa fille fasse des études pour prendre sa revanche sur les hommes : *« C'est comme quelque chose qu'on n'a pas pu avoir et qu'on voulait pour nos enfants. C'est ça, peut-être qu'on se voyait dans le miroir nous-mêmes et on a forcé nos enfants pour qu'ils le fassent. Comme il manquait des études pour les femmes en Afghanistan, je voulais*

*absolument qu'une femme... »* Ici également, le vocabulaire utilisé par cette mère n'est pas anodin. Lorsqu'elle dit qu'elle se voyait au travers de ses enfants comme dans un miroir, on peut présumer de la difficulté de différenciation que cette mère a rencontrée, notamment avec sa fille. On peut alors également imaginer l'intensité des injonctions qu'elle lui a données, parfois même inconsciemment, pour qu'elle suive le chemin qu'elle lui avait destiné. Sur ce point, elle a admis d'ailleurs : *« j'ai forcé la main de ma fille pour faire des études. Malgré qu'elle avait, comme tu le sais, une santé fragile, je forçais un peu et je regrette franchement. C'était pas mon but de le faire à ce point, mais j'ai fait ça, j'avoue. »* On peut remarquer aussi la spécificité de la relation mère-fille, la mère se reconnaissant dans cette situation plus particulièrement en sa fille qu'en son fils : *« Pour mon fils qu'il... je sais pas, c'est différent pour mon fils.. Je veux qu'il fasse des études, qu'il ait un salaire bien, qu'il travaille bien. Je veux qu'il fasse des choses bien pour les autres. Qu'il soit un papa bien pour sa femme et pour sa famille. Ce que je voyais pour ma fille, c'était différent, c'est vrai (rires). »* En effet, elle souhaitait que sa fille fasse des études poussées et qu'elle devienne *« une femme du monde »*, puisqu'elle-même ressentait le vif regret de n'y être pas parvenu.

De plus, elle mettait la possibilité de faire des études pour le peuple afghan, en lien avec le fait d'avoir perdu, durant une époque, des choses qu'elle jugeait négatives, comme le port de la burka chez les femmes. Les études représentent donc pour cette mère une possibilité cruciale d'émancipation et de liberté pour le peuple et particulièrement pour la femme.

Yalda était toutefois consciente du phénomène de fortes injonctions de sa mère et le lui a reproché : *« Surtout sur ce sujet, ma fille m'a reproché, elle me disait tout le temps... »*  
*« maman t'attend beaucoup de moi, parce que tout ce que t'as raté, tu veux que moi je le fasse. Ca, elle me le reproche et elle m'a reproché. »*

La mère de Yalda se rappelait également de la place que la femme tenait au pays. Celle-ci était souvent la gestionnaire du ménage, mais également des finances et conseillait son mari. Elle aurait toutefois souhaité que la femme puisse sortir du foyer pour exercer ses talents à l'extérieur et en politique notamment : *« Il fallait que cette femme elle sorte, qu'elle fasse ailleurs aussi, pour le peuple pour... que ça grandisse cet amour un peu »*. Pour elle, c'était par instinct de protection et par amour que les hommes retenaient les femmes à la maison.

Elle dit avoir prioritairement transmis trois valeurs à sa fille : le respect, comme indiqué plus haut, l'importance de faire des études et l'amour. Ces valeurs semblent essentielles pour cette mère qui se fait beaucoup de souci pour notre société et les violences présentes dans les films télévisés. Elle-même étant très marquée par les atrocités de la guerre. Elle se souvient d'ailleurs avoir été choquée de voir des jeunes gens fumer du haschich dans un bus et de l'indifférence des autres passagers. On peut alors supposer que les valeurs qu'elle a transmises à ses enfants sont primordiales pour cette mère et permettraient un certain ordre moral et sociétal, tout cela rendant les normes transmises à sa fille, notamment l'obligation de faire des études, difficilement transgressable par cette dernière. Ce souci de responsabilisation individuelle étant d'ailleurs en lien étroit avec le vécu de la mère en Afghanistan, comme on peut le voir dans cette citation : *« Maintenant si vous dites que j'ai tort, j'ai pas tort, je vois les enfants qui jouent avec des armes, qui jouent un policier méchant, qui jouent un soldat méchant, qui jouent un voleur méchant, on voit qu'ils deviennent kamikazes. Franchement partout, qu'ils soient en Europe, qu'ils soient en Asie, qu'ils soient en Amérique, partout, nous on est responsable de ça et il faut qu'on éduque nos enfants. »* Rappelons également que cette mère a connu et nous a raconté l'athéisme du communisme et ses dérives totalitaires. D'ailleurs, bien que dans un premier temps elle avait été conquise par ce régime politique qui s'opposait au roi, elle était retournée ensuite aux valeurs de l'islam, dès lors persuadée, que le chemin que leur avait tracé le Prophète était meilleur que celui des bolcheviques.

Concernant le partage des tâches, elle dit apprendre plus les tâches domestiques à son fils qu'à sa fille : *« Mon fils, il fait plus que ma fille, parce que je vois un changement radical, les femmes ne sont pas les femmes d'hier. Ma fille n'est pas comme moi, ma belle-fille ne sera pas comme moi. Il faut que mon fils apprenne plus que ma fille, parce que maintenant les filles se révoltent et elles veulent pas rester dans la cuisine. Comme mon mari, il travaille dans la cuisine (rires). »* En effet, son époux semble aider sa femme dans les tâches ménagères, grâce aux stratégies et aux talents de négociation et de persuasion de cette dernière : *« Même si vous rentrez dans ma cuisine, y'a du désordre maintenant (rires). De temps en temps, je le laisse exprès pour qu'il voie mon mari qu'il y a des choses à faire. Une femme qui reste à la maison, ce n'est pas pour rien. Y'a tellement de choses et... que je laisse exprès. Et je travaille dehors, si mon mari réclame, moi je dis : « Non... si tu veux une maison impeccable, apporte tout ce que j'ai besoin, que je ne sois pas obligée de travailler dehors. Si je travaille dehors, tu es obligé*

de m'aider ». Je partage les tâches (rires). » C'est en effet une adaptation du partage des tâches traditionnelles et une justification de son travail à l'extérieur que cette mère a entamées avec son mari. D'ailleurs, selon Michel A.<sup>129</sup>, plus la femme a une position avantageuse dans sa vie professionnelle, plus le pouvoir de son mari diminue.

En outre, elle semble avoir épargné à sa fille d'exécuter les tâches domestiques, même si son mari voulait qu'elle devienne « *une fille cent pour cent afghane* » : « *Et même, j'appelais ma fille quand c'était le moment de prendre le café je l'appelais : « viens chérie, tu veux un café ? Tiens le café est prêt ». Je mettais pas de pression sur ma fille. Je voulais que la première chose qu'elle fasse, c'était ses devoirs d'école. C'était d'abord les devoirs. »*

Cette mère est d'ailleurs consciente du paradoxe présent dans certaines familles afghanes, dont les mères demandent à leur fille de savoir tout faire : « *il y a tellement de mamans afghanes, elles attendent de leur fille qu'elle sache impeccablement, qu'elle fasse des études, qu'elle travaille à la maison, les repas ou la relation entre les Afghans, quand il y a un invité, qu'elle soit présente, qu'elle prépare un repas. Des choses comme ça ; j'attendais jamais ça de ma fille... » « Bon, c'est dans la culture la préparation du repas et tout ça, mais moi je dis : « tant pis pour la préparation du repas et tout ça » »*. Cette mère a donc bel et bien renoncé à transmettre certains savoir-faire traditionnels à sa fille.

Toujours en lien avec l'avenir de leur fille, le couple avait d'autres divergences d'opinions, notamment lorsque le père de Yalda la laissait plus libre, concernant sa vie privée et sa relation avec les garçons. Cela agaçait sa mère puisqu'elle voulait que sa fille se consacre prioritairement aux études : « *Par exemple, il donnait beaucoup de liberté à ma fille que moi j'étais pas d'accord. Par exemple, il disait que c'était son corps et si elle veut sortir avec un garçon ben, moi j'étais pas d'accord. Moi je dis non, la première chose d'abord pour moi, c'était faire des études. »* On voit bien que la rigueur imposée par cette mère à sa fille et ses interdictions correspondaient à son désir qu'elle étudie et qu'elle rompe avec son modèle. Le lien entre choix matrimonial et professionnel est également ici fortement présent, l'un semblant conditionner l'autre, pour cette mère. Rappelons qu'elle-même avait abandonné les études pour s'occuper de la famille de son mari.

---

<sup>129</sup> MICHEL A. *Activité professionnelle de la femme et vie conjugale*. Paris : CNRS. 1974

Quant au regard de la communauté, la mère de Yalda y accorde peu d'importance dès qu'il touche au bonheur de ses enfants, contrairement à sa fille qui se souciait de ce que ses membres pouvaient dire à ses parents. La mère de Yalda communique d'ailleurs également ses envies d'émancipation de la femme aux mères afghanes qu'elle connaît, notamment lorsqu'elles parlent de leurs filles.

## Analyse complémentaire

Yalda semble avoir reçu, par le biais de la transmission maternelle, tous les rêves d'émancipation des femmes de sa lignée familiale. Ceux-ci ayant été, sans doute, mis en attente depuis trop longtemps. Rappelons que sa grand-mère et sa mère n'avaient pas eu la possibilité de se réaliser professionnellement. C'est ensuite l'immigration dans un pays offrant la possibilité d'étudier, ainsi qu'une place pour la femme dans la société différente qui a accéléré les désirs d'émancipation et encouragé la mère à mettre une forte pression sur sa fille pour qu'elle fasse des études académiques. Yalda a donc reçu de sa mère, par le biais d'incitations à la réalisation professionnelle, de fortes injonctions d'émancipation, mais tout en étant soumise, à un certain contrôle dans les autres domaines de sa vie. C'était le cas notamment dans sa relation avec les garçons. En effet, la mère semblait se soucier qu'une relation avec un homme affaiblisse son envie ou empêche sa fille de faire des études poussées. Elle-même et sa mère ayant dû s'occuper de la famille de leur mari, par respect pour ces derniers. Après ses études, elle aurait toutefois souhaité que sa fille trouve un compagnon afghan et musulman, ce qui représentait certainement pour cette mère une certaine conformité avec la tradition, mais surtout avec le modèle familial existant depuis des générations.

On peut présumer que son statut de femme au foyer, bien que travaillant à temps partiel, mais toutefois frustrée de n'avoir pas pu davantage s'accomplir professionnellement, a également poussé cette mère à se surinvestir pour ses enfants et explique aussi certainement les fortes injonctions qu'elle donnait à sa fille. D'ailleurs, Michel A.<sup>130</sup> explique que ce surinvestissement est souvent pour les femmes au foyer, « une compensation à leur réduction au rôle domestique ».

---

<sup>130</sup> MICHEL A. *Activité professionnelle de la femme et vie conjugale*. Paris : CNRS. 1974

Pour l'avenir de sa fille, la mère de Yalda a également tenu tête à son mari qui semblait vouloir une destinée plus traditionnelle pour sa progéniture, notamment parce qu'il voulait s'économiser des tâches ménagères imposées par sa femme. D'ailleurs, il lui disait : « *pourquoi tu ne demandes pas à tes enfants ?* » A ce sujet, d'après Ferran, Imbert, et Marry<sup>131</sup>, c'est souvent le père qui sert d'« ouverture des possibles » à sa fille dans notre société occidentale, notamment pour entrer dans un univers masculin. Or, cela n'a pas été le cas pour Yalda puisqu'elle a renoncé à apprendre un métier masculinisé, menuisier, pour entamer des études d'ergothérapeute. Ce choix a également été dicté par la volonté de sa famille qu'elle fasse des études poussées et ne se contente pas d'un apprentissage. En outre, rappelons que Yalda a été très marqué par les atrocités de la guerre et que le métier d'ergothérapeute consiste, entre autres, à aider et à réadapter des personnes ayant subi un traumatisme. Enfin, ce métier lui permettait de faire un contre-don en aidant autrui à son tour.

### **6.3.3 Liens entre son projet matrimonial et professionnel**

Yalda n'était pas contre le mariage, mais cela devait se faire uniquement lorsqu'elle aurait achevé ses études. A ce sujet, elle disait d'ailleurs qu'elle avait une représentation afghane du mariage et qu'elle voulait être avec la même personne toute sa vie. Mère et fille semblaient, en effet, craindre le divorce.

Un lien existait également, aux dires de la mère, entre les libertés qu'elle voulait donner à sa fille. Elle avait, en effet, été surprise que Yalda ne l'ait pas informée de sa relation avec son copain, puisqu'elle nous disait que, pour elle, la liberté de faire des études et celle de sortir avec un garçon allaient de pairs. La volonté de laisser s'émanciper Yalda dans ces deux domaines était donc très présente dans le discours de sa mère. Elle avait, toutefois, à plusieurs reprises, vérifié auprès de sa fille qu'elle souhaitait finir ses études avant de trouver un compagnon de vie et de se marier.

Il est aussi intéressant de constater que la mère de Yalda avait elle-même épousé l'homme qu'elle aimait, bien que sa mère considérait qu'il était trop éloigné idéologiquement d'elle et de sa famille. Son père avait toutefois autorisé son mariage. On peut donc mettre en évidence, que dans cette famille, les femmes ont été plus

---

<sup>131</sup> FERRAND M., IMBERT F. MARRY C. *L'excellence scolaire : une affaire de famille. Le cas des normaliennes et normaliens scientifiques*. Paris : l'Harmattan. 1999

garantes que les hommes de la tradition et de la conservation de l'identité familiale lors du choix matrimonial. D'ailleurs, le père de Yalda a également accepté plus facilement que le compagnon de sa fille ne soit ni afghan, ni musulman.

Parallèlement, la grand-mère de Yalda avait également encouragé sa fille à faire des études, ce qu'a reproduit la mère de Yalda sur sa fille. On peut donc mesurer ici, la continuité des transmissions féminines présentes dans cette famille.

Quant aux aspirations de la mère de Yalda pour que sa fille devienne « *une femme du monde* » et qu'elle devienne autonome grâce à l'accomplissement d'études académiques et prestigieuses, on peut présumer que Yalda a investi ses valeurs d'émancipation par un biais différent que celui envisagé par sa mère. En effet, Yalda voulait vivre différemment de ce qu'elle imaginait de la vie d'une femme traditionnelle afghane. Pour ce faire, elle voulait un conjoint avec qui elle allait pouvoir partager les tâches ménagères et qui lui permettrait de ne pas rester cantonnée à la cuisine. Or, Yalda n'envisageait pas de pouvoir le faire avec un compagnon afghan, qui réduisait souvent les femmes au rôle domestique. Yalda aurait alors investi les valeurs et les normes relatives aux choix professionnel et matrimonial transmises par sa mère, en les adaptant et en trouvant dans les deux domaines des possibilités d'émancipation, alors que sa mère ne lui en avait suggéré qu'un.

Lors de ses deux choix Yalda a pris en compte les normes familiales : que ce soit lors du choix de son copain dont les qualités personnelles sont reconnues par ses parents ou par l'abandon de son envie de faire menuisier en choisissant un métier dont la formation se fait en Haute école. Il est intéressant alors de mettre en évidence que cette situation qui pourrait paraître, de prime abord, comme un exemple de rupture de transmission, n'en est pas une et que la fille a tenu compte, avec beaucoup d'importance, des envies et du vécu de sa mère pour ses choix.

## 6.4 Couple : Chabnam et sa mère, madame L.

Chabnam a vécu en Afghanistan avant de migrer avec sa famille en Inde, en France, puis en Suisse à l'âge de trois ans. Son père est décédé il y a sept ans, elle habite donc chez sa mère à Lausanne. Au moment de l'interview, elle avait vingt-trois ans et achevait une formation à l'Ecole polytechnique fédérale de Lausanne (EPFL), section mathématique. Elle avait auparavant terminé brillamment et avec beaucoup de facilité sa maturité, notamment dans les matières scientifiques. Sa mère a fait des études pour devenir enseignante en Afghanistan. Arrivée en suisse, elle a cessé son activité pour devenir femme au foyer. Quant à son père, il occupait une place hiérarchique très élevée dans l'armée en Afghanistan et était devenu chauffeur de taxi. Le frère de Chabnam a 39 ans et, après avoir effectué un apprentissage de mécanicien, il a repris les études pour devenir informaticien. Sa sœur a trente-sept ans et souhaitait faire des études de médecine lorsqu'elle vivait en Afghanistan. Elle vit à présent aux Etats-Unis et a terminé une formation d'assistante médicale. Chabnam considère que la religion occupe une place essentielle dans sa vie.

### 6.4.1 Projet matrimonial de Chabnam

#### *Représentations du mariage et projection matrimoniale*

Le mariage « ... *c'est une union entre deux personnes qui vont être compagnons de vie, qui vont s'accompagner durant la vie et puis qui vont apporter à l'autre des choses bien. Tout ce que l'autre a acquis ou va l'aider à l'acquérir.* »

L'alliance à long terme, l'égalité, l'échange entre les deux individus sont des valeurs que Chabnam fait primer dans sa représentation du mariage. La notion de partage est un sentiment déterminant dans cette représentation.

#### *Référence au cadre religieux*

La connaissance religieuse qu'elle a acquise sur l'islam a débuté avec ce que son père lui a transmis de son vivant (lecture du Coran, prières...). Puis, les rencontres qu'elle a

faites à l'université et les cours qu'elle poursuivait à Versoix au moment de notre entretien, ont renforcé sa pratique religieuse ainsi que sa conviction.

La référence à la religion est constante chez Chabnam. Elle se décrit comme pratiquante puisque que l'islam prend « ... *toutes les places possibles...* » et qu'être musulmane signifie « ... *de gérer, de faire sa vie selon les lois islamiques.* »

Il est d'autant plus important que cet aspect spirituel fût très présent chez ses parents et plus particulièrement chez son défunt père. La mère de Chabnam rappelle que la spiritualité, la pratique religieuse était une exigence à laquelle le père de sa fille était très attaché. A travers la transmission de la foi, la mère maintient la mémoire de son mari et fait référence à cette mémoire dans l'éducation qu'elle donne à ses enfants.

### *Le conjoint*

Pour Chabnam, la base essentielle de sa vision du couple reste l'appartenance à la communauté musulmane. Mais l'appartenance religieuse n'étant pas suffisante, la pratique est fortement souhaitée chez son futur conjoint : « ... *je prends quelqu'un qui est athé. Je ne peux pas partager ma religion avec lui. Et puis alors le mariage c'est quand même le partage.* ».

Selon elle, partager la foi, c'est d'abord partager des actes religieux qui vont organiser leur mode de vie.

Par rapport au niveau socioculturel, il « ... *n'est pas essentiel, mais pour avoir un équilibre dans le couple... c'est bien pour lui... pour sa virilité... c'est pas une obligation.* » Pour trouver cet équilibre, l'accent est mis sur l'égalité au sein du couple dans la pratique religieuse et partiellement dans le statut socioculturel.

### *L'origine du conjoint*

L'appartenance nationale n'est pas un critère fondamental pour elle : « ... *c'est pas important pour moi d'être mariée à une personne qui est afghane, même que je pense que ça ne marcherait pas très bien...* ». Ce critère reste accessoire, elle l'imagine même comme pouvant être la source de conflits au sein du futur couple qu'elle formera et par conséquent est considéré comme un risque de tension.

En effet, que le futur conjoint soit d'origine afghane n'engage pas qu'il soit pratiquant :  
« ... *je veux pas faire de fausses généralités, ils ne sont pas très pratiquants et puis pour eux, l'islam c'est plus une option, pour eux la religion c'est une part et pas leur vie...* ».

### *Le temps du mariage*

Le temps du mariage n'est pas déterminé et elle n'a fait aucune allusion à l'indication dans le temps à ce propos. Cependant, le prolongement de ses études, ainsi que la rencontre avec d'autres universitaires musulmans ont contribué à modifier ses critères concernant son futur conjoint.

### **Contexte matrimonial de la mère, madame L.**

Madame L. s'est fiancée à dix-neuf ans et s'est mariée à l'âge de vingt et un ans. Elle a pu poursuivre ses études à l'université après s'être mariée et commencer à travailler en tant qu'enseignante.

Elle avait rencontré son mari au sein de sa famille. Les nombreux cousins et cousines se connaissaient depuis très jeunes. Elle a expliqué que son mari l'avait remarquée et choisie. Les deux se sont plu.

Lorsque son mari a fait sa demande en mariage au père de la jeune femme, ce dernier ne voulait pas donner sa fille à quelqu'un au sein de la famille. Mais il a compris que sa fille n'était pas contre cette demande en mariage. Le père connaissait et estimait que c'était un garçon « ... *bien* ». Finalement, il a autorisé ce mariage. Madame L. dit avoir aimé sa vie à Kaboul avec son mari. Le couple a partagé beaucoup de moments ensemble, ils se rendaient souvent dans les différentes provinces du pays pour visiter leurs familles qu'ils pouvaient rejoindre durant les périodes de vacances.

Le mari de madame L. décéda sept ans après son arrivée en Suisse, des suites d'une maladie qu'il avait, aux dires de sa femme, contractée en Afghanistan, alors qu'il était en prison. Après cela, madame L. est tombée dans la dépression durant une longue période. Elle s'est rétablie petit à petit grâce à la présence de sa famille se trouvant en Suisse et en France. Celle-ci l'encourageait à se tourner vers l'islam lorsqu'elle ressentait des moments de tristesse. Madame L. nous a expliqué que ce qui l'a vraiment aidé à surpasser cette dépression, c'était son pèlerinage à la Mecque. En effet, elle explique ainsi : « ... *J'avais une telle dépression que j'ai décidé de partir dans la maison*

*de Dieu. Quand je me suis rendue là-bas, j'ai découvert la force de Dieu, les pèlerins. J'ai senti mon cœur se purifier et quand je suis revenue, mes maux se sont atténués... ».* Par la suite, la dépression s'était atténuée et le suivi psychologique n'a plus été nécessaire, ni la prise de somnifères.

La religion, la pratique de celle-ci et les allusions constantes à des formulations attachées à sa croyance ont été exprimées à maintes reprises par madame L. et démontraient combien elle a été affectée, tout comme ses enfants, par le décès de leur père.

Durant l'entretien, madame L. nous a expliqué les critères que devait avoir son mari pour sa famille. Ce qui était important, c'était un « ...*akhlâq khoub...* ». Ce mot désigne la bonne moralité, ainsi qu'être « ... *pieux, religieux...* ». De plus, son prétendant répondait à d'autres critères, puisqu'il « ... *n'avait pas de contact avec n'importe qui... et il m'aimait vraiment beaucoup...* ». La piété, la religiosité, sa réputation et l'affection qu'il portait à sa future femme ont basculé en faveur d'une alliance acceptée par tous.

Le principe endogamique est fortement présent, bien que le père ait émis le souhait que sa fille se marie avec quelqu'un d'extérieur à la famille. Les interdits, les espaces limités ont été posés et définis par la mère et l'entourage de madame L. afin qu'elle reste toujours dans le même cercle.

La probabilité que le père marie sa fille avec quelqu'un de l'extérieur était moindre, car la vie sociale se vivait avec la famille. D'ailleurs, sa mère ne voulait pas que ses enfants sortent ou aillent chez d'autres personnes qui n'étaient pas de la famille : « ... *moi je n'avais pas le droit de fréquenter... je n'avais pas d'amis étrangers... c'était uniquement la famille...* ». Elle racontait également qu'elle n'avait aucun camarade de classe comme ami(e).

Madame L. a été choisie par son futur mari, mais elle avoue qu'il ne la laissait pas indifférente et qu'elle a pu se faire comprendre à ce propos par son père. De ce fait, elle a eu une marge de manœuvre large, dans un espace limité, qui comprenait le cercle familial uniquement.

Ensuite, lorsqu'elle s'est mariée, elle a terminé ses études et en parallèle, a profité de sa vie de couple en voyageant et en pouvant prendre des vacances chez l'un ou l'autre des membres de la famille répartie en Afghanistan.

Cette réalité ne se retrouve pas dans un contexte de guerre, où les enjeux politiques, religieux et d'urgence poussent les parents à devoir prendre des décisions importantes dues aux différentes pressions. Dans cette histoire, c'est l'amour, le mariage accordé par toute la famille, et par une jeune femme mariée qui a poursuivi ses études et qui décrit ses années de mariage avant le début de la guerre comme « ... *une belle vie...* » qu'elle avait avec son mari.

Toutefois, la fuite de la guerre, l'exil en Suisse ont mis madame L. dans une situation où elle devait prendre des décisions, seule, sans la présence de son mari. En effet, lorsqu'un prétendant s'est présenté, peu de temps après son arrivée en Suisse, pour demander sa fille aînée en mariage, cette dernière « ... *pleurait, car elle disait qu'elle n'avait pas fini ses études, mais nous n'avions pas compris. Pour nous c'était un garçon bien, dans la mentalité d'ici, c'est difficile de trouver quelqu'un de bien. Eux aussi, ils ont beaucoup insisté. C'était le destin, ils ont été fiancés...* ».

### **Marge de manœuvre autorisée et limite posée par la mère pour le projet matrimonial de sa fille**

Selon la fille, le mariage est un passage évident, par ailleurs sa mère lui rappelle qu'il est temps d'y penser. Elle lui rappelle au moment où sa fille est sur le point d'obtenir son diplôme. De plus, le choix du conjoint est élargi, et elle rappelle à sa fille qu'elle est libre de sortir du cercle afghan, mais que son futur gendre doit absolument être musulman.

#### *Le prétendant*

Qu'il soit « ... *un wâqué (vrai) musulman... qu'il soit au courant de nos traditions et de notre religion...* ». Sa crainte serait que le prétendant fasse partie de ces garçons « ... *qui boivent et qui sont ivres...* ».

A l'éventualité que le futur conjoint de sa fille ne soit ni Afghane, ni musulman, elle a répondu qu'elle ne pardonnerait pas à sa fille et qu'elle lui dirait d'ailleurs que « ... *tu passeras ton chemin devant moi.* » Elle rajoute que c'était aussi le choix de son mari que le futur conjoint de ses filles soit musulman avant tout.

La rupture avec sa fille serait sa manière extrême d'exprimer son désaccord. Mais cette marginalisation induirait d'autres conséquences : la mère qui ne pardonnerait pas, qui rejetterait son enfant, et qui ne permettrait aucune négociation possible, mettant ainsi sa fille devant une impasse.

### *L'origine du prétendant*

Pour madame L., il est important que le gendre soit d'abord d'origine afghane. Toutefois, s'il n'est pas de même nationalité, il faut qu'il soit de confession musulmane. Elle montrerait du mécontentement s'il n'était pas Afghan, mais elle s'attendrait à ce que sa fille affirme son choix de conjoint. La discussion à ce propos démontre que le sujet a été abordé plusieurs fois et que chacune reconnaît plus ou moins les attentes de l'autre.

### *Le temps du mariage*

Alors que sa fille est sur le point de finir une partie importante de ses études, sa mère lui rappelle que si elle « ... *a envie de continuer à étudier pour un master, elle pouvait le faire. Je lui ai dit aussi que si une personne bien se présentait, qu'elle pouvait se marier. Ça signifie que je ne lui mets pas de contrainte, elle est libre de faire ce qu'elle veut...* »

L'acquisition proche d'une reconnaissance académique, l'encouragement pour la poursuite de ses études, la pratique religieuse assidue de sa fille apportent une assurance à la mère et permettent à celle-ci de faire tomber des contraintes et d'élargir la marge de manœuvre de sa fille. Au vu des démarches faites par la fille qui sont en cohérence avec le projet éducatif de la mère, cette dernière permet et encourage sa fille à construire une vie de couple.

## **Analyse complémentaire**

Mère et fille habitent ensemble. Les deux premiers enfants de madame L. sont mariés depuis longtemps et vivent chacun avec leur famille.

Madame L. avait fui son pays natal avec ses trois enfants. Son mari était tenu prisonnier en Afghanistan. Lorsqu'un prétendant de la famille s'était présenté, l'entourage de madame L. l'avait persuadé qu'il était un garçon bien. Ces incitations positives par la famille, par le fait qu'une personne a fait l'unanimité de la famille et que ce prétendant était quelqu'un de leur groupe, ne pouvaient qu'être le signe du « quismat<sup>132</sup> ». De ce fait, madame L. a marié sa fille aînée quelques années après leur arrivée en Suisse.

Toutefois, avant de prendre cette décision définitive, madame L., avait fait part des démarches de ce jeune homme et de sa famille dans un courrier manuscrit qu'elle avait fait parvenir à son mari, en Afghanistan. Le mari avait répondu favorablement à cette demande de mariage. Cette situation était vécue de manière plus intense encore en Suisse, car madame L. se trouvait loin de sa patrie, de son mari, avec la vision d'un pays qui avait toutes les libertés et c'est ce qui lui faisait peur. Sa fille aînée ne souhaitait pas se marier, mais sous le poids de la tradition et des aînées, la jeune femme finit par accepter ce mariage.

Vingt ans plus tard, pour sa seconde fille, la crainte n'est plus aussi vive. Sa seconde fille fait des études supérieures, elle est autonome, religieuse, pratiquante et bientôt indépendante. Par ailleurs, c'est Chabnam qui pose les limites en intervenant lors des conflits familiaux, prenant ainsi un rôle d'autorité au sein de sa famille.

Très tôt, sa fille donne le ton en choisissant, contre toute attente, une matière généralement reconnue comme « *masculine* », les mathématiques. De plus, elle alimente ses connaissances sur son appartenance à l'islam en fréquentant les lieux spécialisés, en pratiquant les cinq piliers de l'islam, en intervenant dans sa famille. De plus, elle sert de référence à sa mère et elle est un soutien pour elle. Leur relation tourne autour de la communication et de l'échange et plus particulièrement depuis que la mère a moins de visites de sa famille chez elle. La mère fait confiance à sa fille, l'encourage. La fille ressent le devoir de s'occuper d'elle. La mère rassurée estime qu'il est temps pour sa fille de penser à son avenir, à ce qu'elle va devenir après les études.

Bien que la religion abrite intensément ce duo mère-fille, elles ne la placent pas dans le même ordre de priorité dans le choix du conjoint. En effet, les deux femmes sont pratiquantes, mais l'appartenance nationale du futur gendre tient une place prioritaire

---

<sup>132</sup> Destin

pour madame L.. Toutefois, elle reste ouverte à l'éventualité qu'il soit au moins musulman.

Quant à sa fille, elle s'est construite une idée bien précise du critère primordial de son futur conjoint. L'appartenance à la religion est nécessaire, la nationalité n'est pas importante, toutefois, l'idée d'être avec un Afghan musulman ne la convainc pas, car elle s'attend à ce qu'il ne soit pas pratiquant et que cela engendre des conflits.

Le mariage mixte peut représenter une rupture, non pas avec sa nationalité d'origine, mais avec sa foi. L'enjeu ne se trouve pas avec son appartenance afghane, mais bien d'après un raisonnement s'appuyant sur l'islam. De plus, ce raisonnement est soutenu, car son entourage de l'université parle d'un idéal d'homme ayant grandi en Suisse, mais converti à l'islam. L'homme converti à la même religion que Chabnam, comprendrait son environnement, son mode de vie en Suisse. La foi ainsi que les actes religieux seront adaptés à l'environnement qu'elle-même connaît. La recherche d'un conjoint issu d'un même contexte est plus rassurante pour ces filles, car le risque est moins grand d'avoir des malentendus, des conflits. La foi, la religion et le statut socioprofessionnel, entre autres, sont des critères pouvant limiter les risques d'incompréhension.

#### **6.4.2 Projet professionnel de Chabnam**

Chabnam a choisi l'EPFL, parce qu'elle avait beaucoup de facilité au gymnase dans les matières scientifiques et que cette école est connue et réputée. Puisqu'elle ne savait pas quelle filière choisir, elle a décidé de s'inscrire en mathématique pure. Malgré ses incertitudes, elle souhaitait toutefois s'engager et réussir dans un milieu masculin. Elle était d'ailleurs pratiquement la seule fille de sa classe.

Pour elle, deux types d'apprentissages, scolaires et religieux, étaient nécessaires et importants : *« Je fais la distinction entre, ben pour moi il y a deux sortes d'éducatons qui sont par rapport à la vie professionnelle et puis l'autre par rapport à la vie spirituelle. Quand j'ai commencé l'un, ça m'a amené à me poser des questions sur l'autre, donc voilà. »*

D'ailleurs, bien qu'au début de sa formation à l'EPFL, elle souhaitait, ses études terminées, travailler dans le domaine bancaire, elle a ensuite changé d'avis et a voulu changer d'orientation. En effet, son choix initial n'était pas en adéquation avec les connaissances religieuses qu'elle avait acquises, parallèlement à son cursus universitaire, dans une école islamique. Dès lors, elle avait appris que l'argent devait se gagner d'une manière « *halal* », pure : « *c'est pas très bien de travailler dans les banques (rire). Donc, il faut que je m'oriente...* » « *parce que tout ce qui est taux d'intérêt tout ça, tout ce qui est de l'argent gagné sur le dos des autres, l'argent que l'on gagne doit être d'une manière où tu as travaillé d'une manière bien.* » Elle désirait donc, par la suite, faire « *des choses un peu plus humaines* » que le travail bancaire. On peut alors mettre en évidence que le futur travail de Chabnam devra correspondre à une activité professionnelle valorisée par l'islam et répondre à des critères moraux.

Chabnam estimait également qu'une fois l'éducation parentale achevée, il appartenait à chacun de se prendre en main et d'effectuer des apprentissages dans les deux domaines cités ci-dessus. On peut d'ailleurs remarquer que c'est ce qu'elle a fait et qu'à chaque fois, elle a souhaité acquérir des connaissances qu'elle estimait traditionnellement réservées aux hommes, qu'elles soient scientifiques ou religieuses. Elle était, en outre, consciente que sa mère avait grandi dans une société où la femme n'avait pas accès à ce genre d'instruction : « *Ben elle a été élevée dans une famille, en Afghanistan, elle a grandi là-bas, dans une société où c'était l'homme qui faisait des choses et puis les études tout ça, c'était pas forcément pour ça pour les femmes. C'était montré que c'était pas pour elles aussi.* »

Elle se rappelait d'ailleurs avoir suscité l'étonnement de sa famille et notamment de sa mère, lorsqu'elle avait choisi d'étudier dans un domaine traditionnellement masculin. Chabnam se souvenait alors de leur propos et les interprétait : « *c'est quoi ces études ! C'est pas un choix dans la lignée des choses. Normalement, on fait coiffeuse, on fait des choses un peu plus féminines.* » Cependant, Chabnam nous a expliqué ne pas s'être laissée décourager et qu'au contraire, cela l'avait poussée à persévérer dans cette voie. Elle avait, en outre, la perception d'être admirée par la communauté afghane et nous a confié que ses membres l'encourageaient régulièrement à percer dans une voie rarement investie par les femmes.

On peut donc remarquer chez Chabnam une certaine militance féministe et pragmatique consistant, notamment, à démontrer à son entourage proche qu'une femme peut mener des études très poussées et prestigieuses, en rompant ainsi avec la place traditionnelle de la femme dans la société afghane. D'ailleurs, elle semblait vouloir, au travers des connaissances qu'elle acquérait en religion, justifier une certaine émancipation féminine, bien qu'elle-même avait pu sentir les dichotomies existantes entre l'islam et le féminisme : « *Ben là, je suis dans le stade où il faut essayer de comprendre son rôle avant de l'appliquer ou quoique ce soit, donc ça c'est un peu difficile. Vu que j'ai été élevée ici, je dirais pas que c'est contradictoire, y a des choses qui s'accordent pas avec l'image de la femme qu'on a ici, c'est un peu une autre façon de penser, c'est pas facile à comprendre en fait.* » Or, selon Deniz Kandiyoti<sup>133</sup>, « en raison d'une forte identification de l'authenticité culturelle à l'islam, le discours féministe n'a, dans un premier temps, pu se déployer que dans deux directions : montrer que la religion musulmane n'implique ni n'explique l'oppression des femmes. »

Dans un autre domaine, même si Chabnam pense que sa mère n'a pas beaucoup d'influence sur son choix professionnel, elle en a par contre d'une manière plus importante dans sa vie privée, où elle prend en considération son avis. Elle explique cette différence par le fait que sa mère ne connaît pas les différentes opportunités de formation en Suisse, mais qu'elle pourra toutefois la conseiller dans le choix d'un conjoint : « *Ben vu que c'est un domaine qu'elle ne connaît pas beaucoup (le choix professionnel), donc je ne peux pas vraiment lui demander des conseils... Donc pour le choix de mon mari (rires)...* »

Chabnam est également très présente auprès d'elle, la soutient dans ses difficultés, la conseille et l'écoute. Enfin, bien qu'elle considère qu'il existe entre elle et sa mère une certaine distance, notamment à cause du vouvoiement, elle se confie régulièrement à elle et ne veut rien lui cacher.

Cependant, elle entre parfois en conflit avec elle, par exemple, lorsque les connaissances sur l'islam qu'elle acquiert en cours ne correspondent pas avec celles que sa mère lui a enseignées : « *Ben en fait, c'est un sujet un peu délicat, parce que plus j'apprends et plus je vois que la plupart des choses qu'on fait c'est faux, parce que*

---

<sup>133</sup> KANDIYOTI D. *Féminité, minorité, islamité : question à propos du Hijâb*. Louvain-la-Neuve : Academia Bruylant. 2004. P. 141

*c'est moi qui lui dit que c'est faux, elle adhère pas forcément. Et puis des fois, ça génère un peu des disputes et des choses comme ça, voilà quoi, parce que c'est moi en tant que fille, mais aussi en tant que sa fille, fille. » « Ben si moi je lui dis qu'il ne faut pas faire ça, c'est pêché, ben ma parole comptera moins au niveau de la religion, mais aussi parce que je suis sa fille. »*

Au sein de sa fratrie, Chabnam considère cependant jouer, à la place de sa mère, le rôle d'arbitre, lors de conflits. Elle se réfère d'ailleurs à l'islam pour prendre position. Elle explique que ce rôle lui a été attribué, bien qu'il revienne habituellement aux parents, parce qu'au contraire de sa mère, elle n'a pas eu à subir de difficultés d'intégration et qu'elle peut donc mieux se représenter la réalité de vie de sa famille en Suisse : *« C'est un peu bizarre, parce que c'est des rôles inversés. Enfin, je pense que c'est beaucoup lié, vu qu'elle n'est pas dans son pays, avec tout le rapport d'intégration tout ça, et que ben moi, je suis plus intégrée ici et tout ça. »* On peut alors remarquer qu'en plus de n'avoir que peu participé aux tâches ménagères, elle s'est également investie dans un rôle de consultante et de décideuse au sein de sa famille. Or, on le sait, cette fonction est souvent incarnée par une figure masculine dans les sociétés musulmanes. Enfin, ses connaissances en islam lui ont sans doute permis d'être reconnue comme tel au sein de sa famille.

### **Sa mère – madame L.**

La mère de Chabnam a terminé sa scolarité primaire, puis a poursuivi ses études en faculté de Lettres. A dix-neuf ans, elle avait fini et a travaillé ensuite comme enseignante, dans une école primaire, durant dix-huit ans. Parallèlement à l'exercice de sa profession, elle s'est fiancée à dix-neuf ans et s'est mariée à vingt et un ans. A trente-huit ans, elle a dû quitter l'Afghanistan avec sa famille et n'a ensuite jamais retravaillé en Suisse. Notamment parce qu'elle était encore très marquée par son vécu en Afghanistan et qu'elle avait des problèmes de cœur. Elle reste d'ailleurs encore très attachée à son pays d'origine et ne désespère pas de pouvoir y retourner un jour.

Elle se rappelait que sa mère, qui savait lire et écrire, accordait beaucoup d'importance aux études et qu'elle avait d'ailleurs engagé un enseignant privé pour soutenir ses enfants dans leur scolarité. Elle ne les laissait également que peu sortir et uniquement

dans la famille restreinte, en leur rappelant régulièrement que c'était leurs devoirs scolaires qui primaient.

En outre, elle se souvenait que sa mère était très douée en couture, mais qu'elle ne lui a pas transmis ce savoir-faire. Par contre, elle lui avait appris à tricoter.

Enfin, elle reconnaît que sa mère a voulu leur donner une bonne éducation et qu'elle faisait également toujours attention à ce que ces enfants soient décentement habillés.

## **Transmission à sa fille Chabnam**

A Chabnam, sa mère a souhaité lui transmettre également l'importance des études, de surveiller ses fréquentations et de s'habiller décentement : « *Il ne faut pas que tu t'habilles comme les filles d'ici. Ne porte pas d'habits dénudés !* » « *Et elle ne le fait pas. Elle ne doit pas fréquenter des filles qui se saoulent* ». De plus, elle a voulu que Chabnam reçoive une éducation religieuse, comme son père l'avait souhaité. Il avait d'ailleurs commencé à lui apprendre la prière. Sa mère s'est ensuite chargée de continuer son enseignement : « *Je lui ai fait lire le Coran, son père avait lu avec elle, il lui a appris la prière. Je lui ai appris la voie religieuse* » « *Tu dois faire tes prières, tu dois lire le Coran, ton père te l'avait appris* ». Grâce à Dieu, elle-même s'est inscrite à des cours sur l'islam. *Moi je ne lui ai pas mis de pression, c'est elle-même, selon sa propre volonté, qui se rend à Vevey.* » Même si elle pense n'avoir pas incité sa fille à suivre des cours sur l'islam, on peut remarquer qu'elle a voulu lui transmettre l'importance des prescriptions de sa culture, notamment concernant l'habillement. Elle l'a aussi fortement encouragée à pratiquer sa religion. D'ailleurs, pour cette mère, l'islam constituait sa priorité.

Concernant Chabnam, elle semblait très satisfaite de sa relation avec elle et de son parcours : « *A vrai dire, c'est vraiment une bonne fille, très paisible, elle se soucie de moi, elle m'aime beaucoup, elle ne me laisse jamais seule, elle reste près de moi, elle se donne de la peine pour ses études. Grâce à Dieu, elle est intelligente, elle va finir l'université en mathématique, c'est sa dernière année, elle a fait beaucoup d'efforts, je prie pour elle. Que Dieu la récompense. Qu'elle soit tranquille dans sa vie, qu'elle soit heureuse.* » Comme on peut le voir, Chabnam semble donc combler sa mère tant sur le plan professionnel que religieux. On remarque que ses deux domaines semblent étroitement liés pour cette mère et qu'elle a souhaité transmettre à sa fille l'importance

de progresser dans chacun d'eux. Elle était également contente de l'attention que sa fille lui portait et de sa disponibilité pour elle.

Lors de conflit, elle nous a dit régler ça entre elles : « *Ici, quand nous ne sommes pas d'accord, il n'y a pas d'aînés pour venir discuter avec nous. Entre nous, nous essayons de parler. Une fois c'est elle qui parle, une fois c'est moi. Si j'arrive à la convaincre alors tant mieux, sinon c'est elle qui tente de me donner des raisons. On essaie de régler cela entre nous.* »

Lors du choix professionnel de sa fille, elle aurait souhaité que cette dernière étudie la médecine, parce qu'elle voulait avoir un enfant docteur. C'était d'ailleurs le projet de sa fille aînée en Afghanistan. Elle a cependant laissé Chabnam libre d'étudier les mathématiques.

A présent, elle souhaitait lui laisser la possibilité de poursuivre ses études en faisant un master, mais lui donnait également la liberté de se marier, lorsqu'une personne « *bien* » se présenterait. Pourtant, il faut rappeler que la sœur aînée de Chabnam avait été vivement incitée par ses parents à épouser un garçon et qu'elle avait arrêté ses études. D'ailleurs, la mère de Chabnam se souvenait qu'à l'époque, ils n'avaient pas compris le désir de leur fille, comme on peut le voir dans cet extrait : « *Elle s'est pliée à notre avis, elle ne voulait pas se marier. Elle pleurait, car elle disait qu'elle n'avait pas fini ses études, mais nous n'avions pas compris.* » Chabnam a donc bénéficié de la prise de conscience de sa mère qui lui laisse à présent le temps pour venir à bout de ses études.

Elle ne pense pas, en outre, avoir de difficulté de transmission à sa fille, nous expliquant que lorsqu'elle ne sait pas quelque chose, Chabnam vient le lui demander naturellement. C'est d'ailleurs elle qui s'est chargée prioritairement de son éducation, le père s'étant occupé de l'éducation de son fils. A ce sujet, la mère de Chabnam est également très satisfaite du parcours de ce dernier qui a étudié la mécanique automobile, comme le désirait son père et qui est également très pieux et respectueux envers sa famille : « *Pour mon fils, je savais que son père voulait qu'il travaille avec les voitures, moi j'étais d'accord aussi, parce que le père de mon garçon voulait ça pour notre fils. Mon fils, en Afghanistan, il avait une collection de voitures.* »

La mère de Chabnam a aussi souhaité transmettre à sa fille l'importance de savoir faire la cuisine et le ménage, mais pour une raison particulière, comme on peut le voir dans cet extrait : *« C'est important que tu saches cuisiner, car quand moi je voyage, je pars aux Etats-Unis, en France, jusqu'à quand tu devras t'acheter de la nourriture de l'extérieur. Je lui ai appris à faire du riz, à faire la cuisine, certaines choses à faire en dessert et à entretenir une maison, à laver son linge, etc.. J'ai tenté de tout lui apprendre. »* A noter que c'est pour des raisons d'utilité et non, par importance de transmettre des savoir-faire traditionnellement féminisés, qu'elle a souhaité apprendre cela à sa fille.

Concernant les moyens mis à disposition, elle semble avoir laissé le temps nécessaire à sa fille pour étudier, comme on peut le voir ici : *« Jusqu'à maintenant, ça se passe comme ça. Moi j'essaie de l'aider. Je fais beaucoup de choses à sa place dans l'idée qu'elle fasse ses études d'abord. Car moi, je sais que je n'ai pas grand-chose à faire. Que puis-je faire de mon temps ? Quand j'ai des invités, elle vient m'aider et quand elle n'a pas le temps, je peux l'aider en m'occupant moi-même de certaines choses. Ça peut aller jusqu'à la préparation du thé le matin, pour elle, avant qu'elle aille à ses cours. Je m'occupe de son linge, je repasse. Je me dis que bon il faut la laisser, elle n'a pas le temps pour ces choses. Elle doit avancer dans ses études. »* Elle a donc épargné à sa fille certains devoirs traditionnellement attribués à la femme d'origine afghane pour lui permettre de se consacrer à ses études qu'elle valorise fortement. Par ailleurs, elle serait très contente si Chabnam pouvait devenir indépendante, comme son frère : *« Oui, mon fils quand il est devenu indépendant, j'étais tellement contente. Je me disais, grâce à Dieu, mon fils peut se débrouiller seul. Si ma fille arrive à devenir indépendante, ce sera une fierté pour moi, c'est un grand pas. »*

## **Analyse complémentaire**

Il est intéressant, dans cette situation, de constater le lien important qu'a occupé la religion pour le choix de la future activité professionnelle de Chabnam. D'ailleurs, pour ce dernier, même si l'influence maternelle ne semble pas avoir été très grande de manière directe, il faut rappeler que c'est sa mère qui lui a transmis l'importance de connaître et de pratiquer sa religion. Mère et fille nous avaient d'ailleurs avoué successivement que l'islam occupait une place essentielle dans leur vie.

En outre, même si le choix du domaine d'études a beaucoup étonné sa mère, il correspondait cependant à ses envies que sa fille étudie. Sa mère souhaitait sans doute également laisser sa fille cadette plus libre que la première qu'elle avait, avec son mari, fortement incitée au mariage. Même chose, pour son fils qui avait été vivement encouragé par son père à choisir une profession en particulier et qui s'est aujourd'hui reconverti. Pour sa fille aînée, la mère regrettait d'avoir agi ainsi et ne voulait donc pas reproduire cela sur Chabnam.

Il faut aussi mettre en évidence que même si la mère de Chabnam n'a pas pu poursuivre son activité professionnelle en Suisse, elle a étudié et travaillé durant une longue durée. Or, comme le relate Singly F. : « la détention maternelle d'un simple certificat d'études suffit à départager scolairement deux populations d'enfants d'une même catégorie sociale »<sup>134</sup>. Elle pouvait également se représenter et transmettre à sa fille l'importance des études et l'avantage d'une certaine indépendance.

D'ailleurs, durant la formation de Chabnam, sa mère l'a soutenue en lui laissant du temps à disposition pour étudier. Cela démontre donc indirectement qu'elle approuvait son choix. Chabnam a également été encouragée par sa communauté qui valorisait les études supérieures et prestigieuses, bien qu'elle rompait avec l'image traditionnelle de la femme afghane. Les membres féminins semblaient d'ailleurs l'avoir également incitée à réussir dans un milieu habituellement masculin.

Enfin, le rôle de Chabnam au sein de sa famille, dû sans doute à l'absence du père, n'est certainement pas anodin quant à la liberté qu'elle s'est accordée dans son choix d'études fortement masculinisées.

#### **6.4.3 Liens entre son projet matrimonial et professionnel**

Que ce soit pour son projet matrimonial ou professionnel, l'islam occupera donc une place prépondérante pour orienter Chabnam dans ses choix. Ses parents lui ayant transmis primordialement l'importance de suivre les prescriptions de cette religion, elle envisage donc, d'une part de choisir une profession autorisée et valorisée par sa religion et d'autre part, de choisir un futur mari qui devra être musulman. En effet, on a pu voir

---

<sup>134</sup> SINGLY F. *La famille, l'état des savoirs*. Paris : Edition de la découverte. 2001. P. 204

qu'une majorité d'auteurs soutiennent que l'islam interdit le mariage de la musulmane avec un non-musulman. Ainsi, le choix d'un conjoint musulman permettra à Chabnam, non seulement de partager sa foi avec lui, mais aussi d'être conforme aux prescriptions islamiques. Rappelons qu'elle souhaitait faire sa vie en se conformant aux lois de sa religion.

Quant à l'influence maternelle, on peut remarquer que Chabnam est en continuité dans les deux thématiques : tout d'abord dans son choix d'études, même si son inscription dans une filière masculinisée a interloqué sa mère dans un premier temps, cette dernière a très vite valorisé le choix de sa fille et l'a soutenue, en lui laissant notamment du temps à disposition. D'ailleurs, elle-même avait grandi dans une famille valorisant les études. Ensuite, pour le choix du conjoint : là aussi, même si une adaptation de la part de la fille semble avoir été opérée quant à l'abandon du critère national, elle souhaitait toutefois trouver un futur mari qui serait musulman. A ce sujet, au moment du choix matrimonial de la mère, son futur mari avait été choisi parce qu'il était considéré par sa belle-famille comme quelqu'un de très pieux. Donc, pas de grande rupture de Chabnam, mais des adaptations, certainement liées à une réalité de vie différente que celle connue par la mère et à des convictions personnelles qu'elle avait souhaité défendre lorsqu'elle avait choisi de s'engager en mathématiques pures.

Chabnam sera également, sans doute, en adéquation avec les normes présentes dans les deux communautés qu'elle côtoie : religieuses et nationales. D'ailleurs, déjà à l'époque, elle avait été soutenue par « les Afghans » lors de son choix professionnel, mais elle souhaitait le réadapter en fonction de nouvelles connaissances qu'elles avaient acquises. Peut-être aussi pour mieux correspondre aux exigences de sa communauté religieuse. Quant au choix du conjoint, même s'il n'était pas Afghan, on peut imaginer que son appartenance religieuse serait reconnue par les deux communautés.

Chabnam se retrouvera sans doute à une période charnière lorsque ses études toucheront à leur fin. En effet, sa mère, rassurée par son parcours scolaire et spirituel, semblait lui laisser, pour le moment, la possibilité de prendre son temps et d'étudier, rompant ainsi avec le modèle qu'elle avait appliqué avec son mari sur sa fille aînée, mais pour combien de temps ? Dans tous les cas, on peut remarquer ici le lien étroit entre les choix scolaire et matrimonial de Chabnam. L'un lui permettant de retarder les injonctions maternelles qui pourraient être données pour l'autre.

La position d'autorité que Chabnam a acquise dans la famille, ne sera sans doute pas négligeable lorsqu'il s'agira pour elle de faire un choix matrimonial libre, consenti et en adéquation, si elle le souhaite, avec son choix professionnel. D'ailleurs, sa mère avait déjà abandonné le critère matrimonial national au profit du religieux. Toutefois, Chabnam semblait reconnaître et légitimer sa mère à la conseiller dans son futur choix de conjoint, alors qu'elle n'avait pas été en mesure de le faire pour son choix professionnel. Il s'agira alors pour Chabnam de distinguer entre ce qui relève du conseil ou d'éventuelles injonctions.

## **6.5 Fatima**

C'est en 1993 que Fatima et sa famille sont arrivées en Suisse. Durant la guerre, son père s'était d'abord rendu en France puis en Suisse, parce qu'il y avait de la famille. Il a donc demandé l'asile politique et un regroupement familial qui a abouti. La mère de Fatima n'a pas étudié et ne travaille pas. Toutefois, en Afghanistan elle a appris à lire par l'intermédiaire de l'un de ses frères qui lui a consacré du temps pour cet apprentissage. Son père a fait des études universitaires dans l'électricité en Afghanistan, puis il a aussi reçu une bourse pour étudier en Allemagne. Les parents de Fatima ont eu un mariage arrangé.

Fatima a 24 ans et vit à Neuchâtel. Elle est l'aînée d'une fratrie de quatre enfants. Elle a deux petits frères qui ont vingt et un et quinze ans et une petite sœur de dix-sept ans.

Après une fin d'année difficile à l'école secondaire, elle a dû faire un choix professionnel. Elle a hésité entre la santé et le social qui étaient des domaines qu'elle appréciait. Elle a ensuite commencé le gymnase, puis, à partir de la deuxième année, s'est orientée vers le domaine de la santé. Suite à cela, elle s'est d'abord dirigée vers la physiothérapie, mais a échoué à la deuxième partie de l'examen d'admission. Ne souhaitant pas rester une année sans activité, elle s'est présentée à l'école d'infirmière et cette fois l'admission a pu être passée avec succès. Au moment de notre entretien, elle entamait sa dernière année d'études.

L'islam est pour elle, une religion assez libre. Elle sait comment faire les prières et elle pratique le ramadan. Elle admet ne pas avoir lu le Coran en entier et ne sait pas concrètement ce que l'islam prescrit comme pratique dans la vie.

### **6.5.1 Projet matrimonial de Fatima**

#### *Représentations du mariage et projection matrimoniale*

L'acte du mariage est un passage pour officialiser une union et elle l'expose comme étant obligatoire pour valider la reconnaissance d'une relation. Le mariage c'est : « ... *pour toujours... pas de divorce... pas de séparation... tout ce qui peut pas jouer, entre guillemets, entre deux personnes, t'acceptes quand même* ».

#### *Référence au cadre religieux*

Concernant la religion, Fatima s'appuie sur les connaissances religieuses de ses parents et plus particulièrement de celles de sa mère, lorsqu'elle a des interrogations. Elle constate qu'une image et des idées sont véhiculées autour de l'islam, mais que cela ne l'empêche absolument pas de valoriser sa religion et de la considérer comme une religion d'ouverture. Elle admet qu'elle n'a pas lu le Coran dans son intégralité, mais elle a appris les bases de l'islam (les cinq piliers de l'islam, notamment la prière, le ramadan, etc.). Elle a aussi appris les différents rituels que les femmes doivent pratiquer lorsqu'elles se marient par rapport à l'islam. Dans la mesure du possible, Fatima essaie de respecter sa religion en la conciliant avec la vie qu'elle mène.

#### *L'origine du conjoint*

Fatima est avec son copain depuis sept ans. Son copain est un cousin éloigné au sein de sa famille. Elle explique, qu'à la base, c'était important pour elle d'être avec un Afghan, vu qu'elle n'avait pas eu de copain et qu'une personne d'une autre nationalité n'en aurait peut-être pas compris les raisons : « ... *je m'étais quand même dit indirectement... oui un Afghan... c'est un peu la seule chose que je voyais ou que je vois maintenant...* ». Après une longue période de relation avec son copain, Fatima constate qu'il aurait été difficile pour elle de faire autrement, car « ... *je me sentrais mieux avec*

*un Afghan personnellement... ».* Lorsqu'elle a rencontré son copain, il correspondait aux critères qu'elle imaginait chez un homme. L'appartenance nationale, religieuse et familiale a facilité cette mise en relation et par la suite, la formation du couple.

### *Le conjoint*

Son copain est, selon elle, « ... *très afghan... très dans le respect des valeurs... il est venu plus vieux ici...* ». Elle explique qu'elle a une vision différente de lui. Elle donne un exemple en évoquant les fréquentations amicales entre garçons et filles qu'elle estime positives, mais que son copain a de la peine à comprendre. D'ailleurs, il l'exprime par des remarques d'incompréhension, ce qui la pousse à considérer son copain comme « ... *trop afghan...* ».

Par rapport au statut professionnel, son copain a fait l'école de commerce et travaille dans une assurance. Elle dit à ce propos : « ... *c'est pas une des premières choses qui me viendrait à la tête, mais c'est vrai que la profession elle est importante... j'avais l'impression de choisir quelqu'un qui avait fait des études... j'aurais pris quelqu'un qui a fait des études pour qu'il soit quand même de mon niveau...* ». Fatima, dans sa relation, veut éviter la hiérarchie et présente le statut de son futur conjoint comme quelqu'un devant avoir un même niveau qu'elle pour qu'ils se considèrent à valeur égale. En apparence, il semble que le couple se soit « trouvé », pourtant il existe des tensions dont il est difficile pour Fatima de trouver l'issue. Pour une raison qu'elle ne comprend pas, ses parents et plus particulièrement son père, n'acceptent pas le choix de sa fille. De ce fait, le mariage est pour l'instant en suspend.

### *Le temps du mariage*

Elle envisage le mariage prochainement, une fois sa formation d'infirmière terminée. Elle avait déjà songé à se marier avec son copain, durant ses études, mais ses parents ne l'autorisaient pas. Fatima se sentait menacée d'être expulsée du foyer familial. Par conséquent, elle se serait retrouvée avec des études inachevées et sans ressources financières. Elle a donc préféré attendre d'obtenir son diplôme et de voir par la suite quelle issue il lui serait possible de prendre.

## Contexte matrimonial de la mère

La mère de Fatima a connu un mariage arrangé où elle n'a pas eu la possibilité d'exprimer son opinion. Elle a été mariée vers l'âge de quinze ans.

## Marge de manœuvre autorisée et limite posée par la mère pour le projet matrimonial de sa fille

Dans ce désaccord au sujet du conjoint, elle reconnaît que sa mère tente de comprendre et de persuader son père d'accepter ce mariage. La communication est présente entre elles, alors que son père est « ... *très strict, carré...* ». Sa mère essaie « ... *de discuter...* », même si cela n'aboutit pas forcément à une capitulation du père. Bien qu'elle fasse des démarches pour obtenir l'accord de son père, Fatima émet elle-même des signes de contraintes par rapport à cette union. Elle met en avant un mariage devant se faire pour officialiser l'union. Mais elle est tiraillée, car elle constate des ruptures autour d'elle : « ... *d'un côté c'est une contrainte parce qu'il faut que je me marie avec lui pour rester ensemble, pis ça ne veut pas dire qu'on va rester toute notre vie ensemble...* ». L'idéal d'un mariage à vie est en contradiction avec la réalité qu'elle observe autour d'elle. Est-ce qu'un mariage est réellement nécessaire, alors qu'elle constate la fragilité et l'incertitude sur la longévité des relations de couples autour d'elle ?

## Analyse complémentaire

Dans ce cas de figure, la mère est effacée du conflit. En effet, Fatima a choisi un homme au sein de sa famille qu'elle connaît. Depuis sept ans, le désaccord du père empêche l'union du jeune couple. Il n'offre pas de possibilité de choix à sa fille. Par conséquent, elle se voit obliger de se séparer de sa famille, dès qu'elle aura une profession et un salaire qui lui permettront de vivre de façon indépendante et autonome. Dans cette relation, c'est le père qui détient le pouvoir d'accepter ou pas cette future union. Le père a une forte présence dans les projets de Fatima. L'enjeu du maintien/de la perte de l'autorité est important pour le père, car Fatima est le premier enfant de la fratrie et la laisser libre de choisir est une ouverture pour le reste des enfants. Ainsi, il est lui-même dans une posture délicate. Alors que traditionnellement il lui revient de choisir un époux pour sa fille, c'est sa fille qui le devance concernant son avenir matrimonial. Le père se

retrouve isolé dans une décision qui aurait dû lui revenir dans un autre contexte, avec l'appui de toute sa famille. Il se peut aussi qu'il y ait un conflit familial non réglé entre le père et la famille du jeune prétendant. Toutefois, la famille élargie, ainsi que la mère de Fatima, sont favorables à ce que le jeune couple se marie. Bien que la mère tente de persuader son mari, elle se retrouve démunie et sans pouvoir d'influence sur lui. Le pouvoir d'influence de la mère se limite à tout ce qui concerne le maintien d'un foyer et la pratique religieuse de sa fille, comme l'expliquait Fatima : « ... *jusqu'à l'âge de dix ans en Afghanistan... c'est ma mère qui m'a appris à faire les prières, comment il faut faire, comment il faut être...* ». Fatima tente de s'extraire de l'expérience de sa mère concernant son choix de conjoint et le modèle de couple qu'elle veut former, tout en se rendant compte qu'elle a accepté et intériorisé les valeurs éducatives de ses parents.

Par exemple, concernant la question de la responsabilité qui a été citée par Fatima, lorsqu'il s'agissait de montrer l'exemple aux frères et à la petite sœur, à les aider à faire leur devoir : « *je pense que j'ai une place importante, pis surtout ben... pour montrer un peu l'exemple aux plus petits... j'ai un rôle très important... j'ai une plus grande responsabilité...* ». Ses responsabilités s'étendent également lorsque surgit un événement à l'extérieur. C'est donc elle qui fait front aux différentes situations en dehors du foyer familial. Terminer ses études est en accord avec les attentes de ses parents, mais aussi, aux exigences du marché de l'emploi qu'elle a approché lors de sa formation et qu'elle intégrera bientôt à la fin de celle-ci.

Malgré toutes ses responsabilités, elle reste dans une situation de dépendance face à ses parents, lorsqu'il s'agit d'argumenter ses propres choix. Elle s'appuie beaucoup sur leurs connaissances, leurs savoirs, leurs expériences, notamment lorsqu'il faut faire la distinction entre ce qui appartient à la norme « afghane », « religieuse », et ce qui appartient à la norme « suisse ». Ses parents sont très attachés aux valeurs liées à leur appartenance nationale d'origine et plus particulièrement à la référence religieuse et ils n'hésitent pas à faire appel à ces valeurs dès lors qu'il faut convaincre Fatima de ne pas suivre la voie qu'elle souhaiterait éventuellement prendre.

Faire autrement que le modèle d'éducation donné par ses parents, c'est en contradiction avec tout ce qu'elle a accepté, acquis et intériorisé d'eux jusque-là. Par analogie, sa relation avec ses parents, son dévouement, sa loyauté envers eux, sont similaires à ce qu'elle ressent envers la croyance islamique et qui la pousse devant une impasse : « ... *le Coran, il ne faut pas en douter en tant que musulmans, on n'a pas trop le choix d'une*

*autre religion. On est nés musulmans, on reste musulmans toute notre vie. ». Ses parents sont les détenteurs légitimes d'un savoir et l'acceptation de cette légitimité par Fatima, sa conformité envers eux l'empêchent de leur opposer une éventuelle autre opinion. Mais cet aspect n'explique pas entièrement le conditionnement de Fatima. La personnalité et l'autorité du père, les enjeux autour du patriarcat, l'effacement de la mère, son copain afghan, son statut d'aînée, ne permettent pas non plus à la jeune fille d'affirmer un point de vue lui permettant de sortir de son modèle familial traditionnel.*

De plus, un traitement de faveur est accordé à la fratrie qui est plus avantagée, dès lors qu'il est question de vie sociale. En effet, la crainte de la culpabilité est présente avant qu'elle ne transgresse concrètement les limites posées pour elle spécialement : *« ... je dois faire attention de pas en faire trop au fait, parce que si j'en fais trop en fait mes frères et sœurs, ils vont faire encore plus, parce qu'ils vont prendre exemple sur moi... l'aînée doit faire le chemin pour les autres et ils peuvent en profiter. »* Fatima explique que c'est difficile *« en même temps de s'adapter ici et puis de pouvoir faire quand même un peu les choses que t'as envie de faire et pis en même temps de respecter ta religion... »*

Nul doute que sa formation accomplie, son emploi futur obtenu et son autonomie financière acquise, lui permettront de se détacher de ce schéma et pourquoi pas d'envisager un mode de vie plus en cohérence avec ses aspirations.

### **6.5.2 Projet professionnel de Fatima**

Alors qu'elle était au gymnase, section santé, Fatima a hésité avant de trouver sa voie. Puis, comme elle ne souhaitait pas effectuer un apprentissage, elle s'est d'abord orientée vers le métier de physiothérapeute. Elle a toutefois échoué aux examens d'admission et puisqu'elle ne souhaitait pas rester inactive durant une année, avant de retenter sa chance, elle s'est inscrite à l'école d'infirmière.

Lors de son choix, son père l'a incité à entrer dans un domaine qu'il jugeait adéquat pour elle : *« Il me disait, « ouais l'école d'infirmière, pour une fille, c'est bien, c'est dans la santé, tu peux y aller. » »* Fatima pensait que c'était le *« côté social »*, *« le côté aide »* et *« le fait de pouvoir aider des personnes »* qui plaisaient beaucoup à son père.

Fatima pensait cependant qu'elle avait été globalement libre pour choisir sa future profession.

D'ailleurs, sa mère a, quant à elle, joué un rôle moins directif pour sa fille : *« Ma mère, on discutait moins, mais elle n'était pas contre, pas du tout au contraire. Elle me disait, ben prend ce que t'as envie de faire et tu verras bien. C'est plutôt mon père qui me disait prend cette voie-là et pas une autre. »* Fatima se l'expliquait en mettant en évidence que sa mère n'avait jamais étudié et qu'elle ne pouvait donc pas la conseiller pour ce choix. En outre, sa mère n'avait jamais exercé d'activité professionnelle, contrairement à son père.

Selon Fatima, sa mère a cependant été chargée de lui transmettre des savoirs religieux et des valeurs : *« ma mère c'est au niveau religieux et puis au niveau des valeurs, de ce qu'elle était elle et de ce qu'elle m'a transmis et puis voilà »*. *« Donc, c'est elle qui m'a appris à faire les prières, comment il faut faire, comment il faut être quoi. Donc elle, elle m'a vraiment appris on peut dire. »* Fatima semblait attribuer de la valeur à ce que sa mère avait été capable de lui transmettre, bien qu'elle n'avait jamais étudié.

A l'heure actuelle, Fatima considère avoir une excellente relation avec sa mère qui est d'ailleurs plus permissive que son père, dans beaucoup de domaines : *« Si je compare ma mère et mon père, ma mère a plus l'esprit ouvert quelquefois, ou plus de choses par rapport à la société dans laquelle on vit, par exemple, ou comment moi j'ai grandi ici ou comment moi je m'adapte à cette société là »*. Fatima expliquait cette largesse d'esprit par le parcours de vie maternel et l'absence de liberté que cette dernière avait subie pour son choix professionnel et matrimonial : *« peut être aussi, parce qu'elle a pas eu tous ces choix que moi je peux avoir et pis que je peux choisir mon métier et pis que je peux choisir la vie que je veux mener et elle, elle a été donnée a marié comme ça, comme toutes les filles là-bas et même si elle avait dit non, on l'aurait pas écouté. Elle a dit non, mais voilà ça a été fait. C'est dans ce sens là qu'elle comprend mieux que moi je puisse faire des choix et puis que j'ai mon mot à dire dans ma vie. »* On peut donc deviner, en arrière-fond, une probable solidarité de la mère envers sa fille pour qu'elle puisse faire de véritables choix.

Toutefois, selon Fatima, certains sujets demeuraient difficiles à aborder avec elle. C'était le cas, par exemple, concernant la possibilité d'avoir un petit ami : *« si ma mère elle est*

*assez ouverte, elle a de la peine à accepter que... que les choses que j'ai vues ici, par exemple, m'influencent quand même pour faire mon choix, pis qu'elle, elle a pas tout ça au fait. Elle n'a pas toutes ces idées en tête ou elle n'arrive pas à s'imaginer... ».*

En outre, un conflit avec son père semblait perdurer concernant son compagnon actuel. Fatima avait cependant décidé d'accepter les règles paternelles relatives à ce conflit, encore un moment, le temps de terminer ses études. Pour ce choix, sa mère la soutenait face à son père, même si elle n'arrivait pas à rejoindre complètement les envies de sa fille d'épouser ce garçon en particulier.

D'ailleurs, lors de divergences d'opinions, Fatima nous a expliqué que ses parents discutaient ensemble quant à la liberté qu'ils accordaient à leur fille. Le père semblait toutefois prendre le dessus dans la négociation : *« ils en discutent, tout dépend du domaine, mais ça ne veut pas dire que mon papa va accepter quoi. Lui, il a un esprit très carré, très strict, faut que ça aille dans ce sens là et dès que ça va à côté, ça va pas du tout, donc faut suivre ce que lui il dit, sinon on est un peu mal barre... »* *« J'ai l'impression qu'elle fait quand même tout ce qu'elle peut, autant pour moi que pour mes autres frères et sœurs »*. On peut alors remarquer que le père occupe une position d'autorité et de décideur dans la famille.

La religion semblait également avoir été, pour les parents, la référence pour appliquer un cadre restrictif à leurs enfants, comme c'est notamment encore le cas pour les sorties. Fatima nous a d'ailleurs expliqué avoir eu de la difficulté à négocier avec eux lorsqu'ils argumentaient leurs interdictions, islam à l'appui : *« Des fois, ça me bloque au fait. Moi, quand j'amène mes arguments par exemple et eux quand ils amènent les leurs avec la religion, ben moi je suis bloquée. Je ne sais pas quoi dire et pis je suis là : « ah ouais, c'est vrai, c'est juste. » »* En outre, Fatima considérait qu'il ne fallait pas douter ni remettre en questions les textes sacrés et notamment le Coran.

Fatima reconnaissait aussi que ses deux cultures n'étaient pas toujours faciles à concilier, même si dans un premier temps elle nous avait dit le contraire : *« Ouais, moi je trouve que c'est difficile, en même temps de s'adapter ici et puis de pouvoir faire quand même un peu les choses que t'as envie de faire et pis en même temps de respecter ta religion et tout ce que ça comprend en fait. »* Elle reprochait, par ailleurs, à certains Afghans de rester dans leur communauté et de ne pas chercher le contact avec

l'extérieur. En contre-exemple, Fatima souhaitait pouvoir concilier les deux cultures constitutives de son identité, même si cela semblait parfois difficile à concrétiser. D'ailleurs, elle expliquait que sa profession l'avait incitée à l'ouverture envers des personnes de cultures différentes : *« en tant qu'infirmière, je sais que dans ma profession, ben on doit vachement être à l'écoute des autres personnes avec d'autres cultures. On doit avoir un esprit très ouvert. »*

Quant aux moyens mis à disposition pour que Fatima étudie, ils semblaient restreints puisqu'elle nous a avoué aider beaucoup sa mère dans les tâches ménagères, ainsi que dans les démarches administratives, puisque cette dernière avait des difficultés en français. Fatima aidait également ses frères et sœur cadets pour leurs devoirs scolaires. D'ailleurs, selon elle, l'entraide familiale était une caractéristique importante des familles afghanes

Pour son avenir, Fatima savait déjà qu'elle allait désirer travailler, même lorsqu'elle serait mariée : *« J'ai envie de pouvoir travailler, j'ai pas fait quatre ans d'HES pour rester avec mon mari à la maison. »* Fatima rompra donc certainement avec le modèle maternel de femme au foyer. De plus, même si elle considérait que l'islam occupait une place importante dans sa vie, elle ne pensait pas qu'il serait un frein pour exercer sa profession : *« Ça pourrait l'être, mais en tout cas moi je ne l'ai pas ressenti comme ça. C'est vrai que nous, en tant qu'infirmière, ben les hommes on les voit nus, on doit s'occuper d'eux, on doit faire leurs toilettes ou des choses comme ça. Mais je ne l'ai pas ressenti comme une contrainte par rapport à ma religion. »*

## **Analyse complémentaire**

Fatima a donc, sous les incitations de son père, choisi une profession hautement féminisée et qui consiste à soigner, guérir et prendre soin de l'autre. Ces tâches revenant habituellement aux femmes dans les sociétés traditionnelles. Quant à sa mère, on remarque qu'elle est restée en retrait dans la construction de son choix, puisqu'elle n'avait pas d'expérience en la matière. Elle n'aurait donc certainement pas pu peser suffisamment dans la négociation avec son mari pour que sa fille puisse faire un choix, sans y être précipitée.

En outre, le statut de femme au foyer de sa mère, n'ayant jamais étudié et influencée par son mari lors de décisions, a probablement eu un impact sur le rôle que Fatima a voulu prendre dans la société, en choisissant sa profession. D'ailleurs, selon Duru Bellat M.<sup>135</sup>, lors du choix d'une filière féminisée, le statut professionnel et le niveau d'études de la mère ont une influence plus grande, que celle du père, sur la manière dont les filles perçoivent leur rôle.

Il faut également mettre en évidence, que le cadre parental de Fatima dans lequel l'islam était très présent, a été très directif durant son enfance. Elle n'a donc eu que peu l'expérience de l'autonomie dans ses choix, notamment parce qu'elle était une fille et l'aînée de la fratrie.

Sa mère semble toutefois, dans beaucoup de domaines, avoir été plus tolérante avec sa fille, en tentant même parfois de négocier le cadre avec son mari. Le domaine relatif à la vie intime faisant figure d'exception. La mère de Fatima ne semble cependant pas avoir mis les moyens à disposition pour que sa fille étudie et l'a astreinte aux tâches ménagères. Elle avait également besoin de son aide pour certaines démarches administratives, vu ses difficultés en français.

Fatima a cependant réussi à être admise dans une Haute école, puisqu'elle-même ne souhaitait pas faire un apprentissage, qu'elle ne considérait sans doute pas suffisamment valorisé par sa famille. Elle aura eu donc la chance, au contraire de sa mère, de pouvoir étudier. Elle était d'ailleurs consciente que sa mère n'en avait pas eu la possibilité.

### **6.5.3 Liens entre son projet matrimonial et professionnel**

Le père de Fatima semble donc avoir joué un rôle prépondérant, lors de la construction des projets de sa fille. Que ce soit lors de son choix professionnel, pour le choix d'une filière qu'il jugeait adéquat, ou lorsqu'il a refusé d'accepter le compagnon actuel de Fatima. Il paraissait donc s'inscrire dans un rôle patriarcal au sein de la famille restreinte, détenteur de l'autorité et décideur pour ses membres.

---

<sup>135</sup> DURU-BELLAT M. *L'école des filles : quelle formation pour quels rôles sociaux ?* Paris : l'Harmattan. 1990

Quant à sa mère, lors du choix professionnel de Fatima, elle est restée en retrait, tout en la laissant libre de choisir. Toutefois, lors du choix matrimonial, elle a été plus active et a tenté de jouer, en vain, le rôle de négociatrice envers son mari. La mère semblait donc vouloir soutenir sa fille dans sa volonté d'émancipation, particulièrement au niveau du choix matrimonial. Elle-même n'ayant pas eu la possibilité de faire un choix professionnel et de choisir librement un mari.

Cependant, Fatima nous a expliqué que certains sujets demeuraient tabous et difficiles à aborder avec elle, notamment, nous le présumons, puisque qu'elle ne les a pas abordés explicitement, quant à une vision plus libertaire et moins traditionnelle de la relation prémariage avec le sexe opposé. La mère semblait donc attachée également à certaines valeurs traditionnelles et religieuses. En outre, c'est elle qui a principalement transmis ses valeurs à sa fille. On peut d'ailleurs relever un paradoxe entre la liberté que la mère semblait vouloir laisser à sa fille et ce qu'elle lui a transmis, dont les valeurs ont ensuite servi de référence aux parents pour imposer un cadre restrictif et liberticide.

En matière d'influence, pour le choix professionnel, c'est une vision traditionnelle du père, quant à la place de la femme dans la société, qui semblait avoir pris le dessus. Quant au choix matrimonial et à la relation avec les garçons, les normes musulmanes semblaient avoir été plus directement présentes, notamment lors de l'argumentation fille-parents.

Dans un autre domaine, Fatima reconnaissait que le niveau d'études et la profession de son compagnon actuel l'avaient influencée lors de son choix. En effet, elle tenait à ce que son conjoint ait un bon niveau scolaire et professionnel. On peut donc remarquer ici que le choix scolaire, puis professionnel de la fille, lui donne un certain niveau et statut socioprofessionnel qu'elle souhaite retrouver chez son futur mari. Le choix professionnel de la fille, influencera donc le choix du conjoint.

Fatima devra donc attendre la fin de sa formation et de pouvoir quitter le domicile familial pour se marier avec son compagnon. Ayant réussi, jusqu'à présent, à faire des choix consensuels quant aux aspirations de son père à son sujet, ainsi qu'à suivre ses conseils et ses désirs, son choix matrimonial lui imposera, toutefois, une rupture avec l'autorité paternelle.

Fatima rompra, avec l'approbation et les encouragements de sa mère, avec son modèle de même sexe en s'engageant dans une vie professionnelle et en souhaitant la conserver lorsqu'elle sera mariée. Parallèlement, elle sera en continuité, quant au choix national du futur mari et à son désir matrimonial. Elle l'aura toutefois choisi elle-même.

## **6.6 Monessa**

Le père de Monessa a eu l'occasion de faire plusieurs aller-retour entre l'Afghanistan et la Suisse après ses études, il avait d'ailleurs reçu une bourse pour étudier l'architecture en Allemagne. Lorsque la guerre a éclaté en Afghanistan, le père de famille est resté à Genève, où il a demandé l'asile politique et par la suite un regroupement familial. En attendant qu'il soit accordé, Monessa, sa mère et ses frères se sont réfugiés au Pakistan. La mère de Monessa était présentatrice au journal télévisé et son père ingénieur. Aujourd'hui, ils sont commerçants à Genève. Ses parents ont fait un mariage d'amour. Sa mère avait vingt ans lorsqu'elle s'est mariée. Monessa a dix-neuf ans et vit à Genève avec sa famille. Elle a trois frères plus âgés, le premier fait son doctorat de psychologie et il a trente ans. Le second est programmeur-informaticien et il a vingt-six ans. Enfin, le troisième est à l'université en troisième année de droit et il a vingt-trois ans.

Après le cycle d'orientation, Monessa a fait l'Ecole de culture générale dans la filière socio-éducative. Elle a ensuite fait des stages, afin de rentrer à la Haute école de travail social de Genève, dans des domaines divers. Elle a, par exemple, travaillé dans le social, dans la vente, dans les festivals et la promotion. Son dernier stage, elle l'a fait dans le travail social hors mur. Par ce biais, elle a découvert l'association « Art de Vivre » dont elle est membre aujourd'hui. Elle a également eu l'occasion de retourner en Afghanistan dans un projet d'animation et d'enseignement dans un centre pour enfant. Par rapport à la religion, Monessa considère que sa famille n'est pas très pratiquante, mais elle-même souhaite avoir une certaine connaissance de la religion. En outre, elle pratique le ramadan.

### 6.6.1 Projet matrimonial de Monessa

#### *Représentations du mariage et projection matrimoniale*

Pour Monessa, c'est « ... *un passage... obligatoire... dans la vie d'une fille...* ». Elle l'explique comme une étape traditionnelle et que « ... *toute fille afghane...* » doit passer par là. Dans sa vision du mariage, la famille est présente et souvent citée. Cet acte est pour Monessa « ... *la suite... c'est une fois et c'est pour la vie... avec une bonne personne* ».

De plus, Monessa fait la distinction sur les manières dont les mariages seront célébrés. C'est-à-dire qu'ils se feront de façon traditionnelle et par conséquent, ce seront des grands mariages. Ou alors, le mariage aura moins d'ampleur et sera accepté, mais dans ce cas de figure, ce ne sera pas elle qui en sera à l'origine, mais il sera probable qu'il concernera l'un de ses frères ayant choisi de s'unir avec une non afghane. Elle ajoute que le mariage est un sujet complexe et difficile dans lequel elle doit s'y retrouver, car cela exige d'elle de s'identifier à l'une de ses deux cultures : « ... *c'est difficile parce que c'est deux cultures... je n'arrive pas à trouver une solution...* »

#### *Référence au cadre religieux*

La religion n'est pas la référence pour justifier un mariage, mais reste « ... *un repère... c'est avoir la foi...* ». Sa famille n'est pas pratiquante, mais Monessa, de son initiative, pratique le ramadan et veut avoir « ... *une certaine connaissance...* » de l'islam. Elle souhaite en savoir plus sur la religion et n'hésite pas à chercher des informations en dehors de sa famille. Elle se rend aussi à la mosquée pour alimenter son apprentissage religieux. Alors qu'elle-même est attachée à la connaissance religieuse, sa mère se réserve de transmettre son savoir à ce propos. Pour Monessa, sa mère a peur et lui dit : « ... *fais attention à la mosquée, il y a des gens qui viennent te parler, etc. ... ne te fais pas aliéner, etc.* ». En plus de l'image négative que la mère a de la mosquée s'ajoute le fait que « ... *les femmes en Afghanistan, elles ne vont pas à la mosquée...* ». Par conséquent, sa mère ne ressent pas le besoin de fréquenter ce lieu à Genève. Monessa ne veut pas forcer sa mère à lui transmettre sa religion, mais dans l'idéal les moments à caractère religieux comme l'Eid devraient être utilisés pour passer du temps en famille.

Quant à son père, il n'a pas insisté sur la transmission religieuse, car il souhaitait que ses enfants se dirigent « ... d'eux-mêmes ». Ainsi l'explique Monessa : « ... *il nous a laissé cette liberté, on a le libre-choix. J'ai envie d'apprendre moi-même.* »

### *Le conjoint*

Bien qu'il lui soit difficile de s'imaginer avec un conjoint, la relation de couple qu'elle imagine doit d'abord passer par « ... *un bon feeling...* » et qu'ils soient « ... *sur la même longueur d'onde...* ». Avoir des sentiments, être sur le même mode de penser, être semblables constituent cet idéal de conjoint. De plus, pouvoir communiquer passe par d'autres critères tels que la langue, mais aussi « ... *l'éducation* » que le futur conjoint devra avoir. Pour elle, il est aussi important que son futur conjoint « ... *s'entende bien...* » avec ses frères. La famille proche occupe donc une place importante dans l'appréciation du futur choix de Monessa.

### *L'origine du conjoint*

Pour Monessa l'origine de son conjoint serait idéalement « ... *afghane* », mais le manque de contact avec des hommes de même origine ne lui permet pas de se faire une idée, une vision à ce sujet. Ce qu'elle retient, c'est que la même origine implique de « ... *parler la même langue...* ». Toutefois, elle remet l'appartenance à la même nationalité en question, car elle n'apporterait pas de certitude que « ... *ça pourrait coller...* »

### *Le temps du mariage*

Le temps du mariage n'est pas encore déterminé par Monessa. Toutefois, sa mère fait régulièrement des remarques, des plaisanteries, faisant allusion au mariage à ses fils. Il s'agit d'abord du mariage des fils et par la suite du mariage de Monessa. Cette dernière ne porte pas la même forme de pression que ses frères, mais elle reste préoccupée par ce sujet. Les enjeux sont différents, alors que ses frères ont la possibilité de se marier avec une non afghane, elle admet que cela est différent pour elle. En outre, la présence qu'elle apporte à ses parents, sa position de cadette dans la fratrie ne lui permettent pas de s'imaginer vivre loin de ses parents. En effet, son grand frère ne vit plus dans le foyer, n'est pas marié, et le second non plus : « *Mes frères, ils ont pris une distance par rapport*

*à mes parents et moi je tiens à rester avec eux. »* Se retirer du foyer familial, c'est les abandonner et les laisser dans l'isolement, selon elle. Les sentiments de loyauté, de responsabilité qu'elle porte vis-à-vis de ses parents orientent aussi sa réflexion sur un idéal de conjoint devant plaire à sa famille spécialement.

## **Contexte matrimonial de la mère**

La mère a fait un mariage d'amour, ce que Monessa considère comme « ... *moderne...* » pour cette époque. Les parents se sont vus dans leur lieu de travail. De ce fait, ils ont pu se connaître avant le mariage.

La mère de Monessa n'a pas fait d'études aussi poussées que son mari, mais a tout de même travaillé tout de suite après son bac et même durant sa période d'exil au Pakistan.

## **Marge de manœuvre autorisée et limite posée par la mère pour le projet matrimonial de sa fille**

Selon les explications de Monessa, sa mère ne lui met pas de pression pour le mariage, mais pour elle-même, il est un passage obligatoire, car il fait partie du parcours d'une fille. Pour elle, le choix du moment n'est pas défini et le choix du conjoint est élargi à la communauté musulmane (marché matrimonial élargi), mais la préférence reste l'origine afghane (marché matrimonial restreint) pour la mère comme pour la fille.

Toutefois, on distingue chez la jeune femme une ambiguïté qui la préoccupe, comment allier le poids du mariage inévitable selon elle et le devoir de choisir parmi l'une de ces deux cultures, alors que paradoxalement ses parents ne lui imposent pas le mariage ?

## **Analyse complémentaire**

Les effets de l'exil sur le mariage remettent en question l'identité du groupe dans un contexte où la survie de celui-ci en dépend.

Dans ce duo, c'est aussi le lien fusionnel qui unit cette mère et cette fille qui ressort fortement de leur histoire. Lorsque la famille est arrivée en Suisse, le père a pu rejoindre ses trois fils et ceux-ci lui ont permis de moins éprouver de solitude. De son côté, la mère n'avait qu'une personne sur laquelle s'identifier et se confier. L'exil a donc

beaucoup contribué au rapprochement entre les deux femmes : « ... *ma mère, elle est venue ici, elle était très seule, elle n'avait vraiment personne, du coup on va dire que j'étais un peu tout pour elle et j'étais la seule fille et c'est prétentieux à dire, mais du coup elle s'est retrouvée seule et j'étais la seule personne...* ».

En plus de cette proximité, elles communiquent dans la mesure du possible. Ce rapprochement a eu lieu plus spécialement lorsque Monessa vivait son adolescence : « ...*Moi j'étais un peu dans un âge un peu sensible et il y avait beaucoup de stress, on était très tendues. Et dès qu'on a vu que ça tenait plus, on a beaucoup discuté, etc.* ». Le duo qu'elles ont formé a dû être travaillé par le biais de la communication, mais aussi à travers le regard empathique de la fille envers sa mère : « ... *j'ai vite compris qu'elle était seule et que l'on avait besoin l'une de l'autre. Moi, je suis habituée d'être entourée avec des amis grâce à l'école, etc. ... et qu'elle, elle peut vite se retrouver seule.* » La solidarité, la communication, la confiance accordée par la mère ont permis d'installer une atmosphère harmonieuse avec des rituels qu'elles se sont accordés ensemble.

La mère a aussi montré son soutien lorsque les frères de Monessa ont dévalorisé la voie d'étude qu'elle avait choisie quand elle était à l'ECG. En effet, la mère, soutenue par son mari, a limité l'intrusion et le jugement des fils envers leur sœur en justifiant cela par le fait qu'elle aimait sa voie et qu'elle savait ce qu'elle faisait.

Le soutien des parents pour le projet professionnel de Monessa est aussi une manière pour eux de s'appuyer sur leurs expériences passées avec leurs garçons. En effet, ils les avaient poussés à se diriger vers des études supérieures. Ensuite, une fois les études terminées, les deux fils aînés ont trouvés du travail et un logement. Par conséquent, ils se sont séparés du foyer familial pour n'en plus revenir.

Soutenir leur fille est donc la façon des parents de maintenir un lien avec elle et par la même occasion de ne pas lui faire subir la même pression. Nous pouvons poser l'hypothèse que les aînés ont répondu à leurs attentes de primo-migrants voulant réussir leur installation en Suisse à travers leur réussite scolaire. Toutefois, les parents se sont ensuite vus délaisser par cette même génération et n'ont pas voulu reproduire cela sur leur fille.

Traditionnellement, il revient au garçon aîné de rester auprès de ses parents avec sa future épouse et de s'occuper de ceux-ci. Dans cette situation, les rôles se sont inversés, car Monessa se retrouve à prendre la place délaissée par ses grands frères.

A sa façon, elle soutient ses parents en leur offrant sa présence et ses observations pour une harmonisation dans la cohésion du groupe. Elle explique qu'elle ne dit pas directement à son père ce qu'il doit faire, mais lui transmet des conseils par l'intermédiaire de sa mère : *« J'ai souvent essayé d'expliquer à ma mère qu'il fallait qu'elle parle à mon père. C'est qu'il fallait qu'il parle avec eux (les frères). Ma mère parle beaucoup avec moi, mais mon père ne parle pas avec eux. Enfin, ma mère, elle a essayé de parler avec mes frères, mais bon c'est le père, celui qui a la meilleure position pour parler de certaines choses. Donc, moi j'ai essayé de dire à ma mère qu'elle laisse ça à mon père... »*

La relation avec son père tourne notamment autour des études, des voyages, du temps qu'ils passent ensemble. Mais, lorsqu'il est question de mariage, Monessa n'en parle pas avec lui, considérant que c'est un sujet qu'elle n'abordera peut-être jamais, car *« ... je n'oserais pas aborder avec lui, j'aurais trop honte. Même si lui il pourrait m'en parler... »*. L'absence de discussion à ce propos démontre aussi combien le père s'accordait le devoir d'intervenir auprès de ses fils lorsqu'il s'agissait d'études, mais qu'il avait choisi de ne pas intervenir lorsqu'il fallait aborder la question du mariage avec ses enfants, car il avait délégué cette tâche en signalant que c'était *« ... le travail... »* qui incombait à sa femme.

Alors que sa mère s'est mariée selon un amour mutuel et avec un minimum de contrainte avec son mari, Monessa se voit limitée dans son choix matrimonial. Elle explique que le conjoint idéal devrait être de même origine nationale (marché matrimonial restreint) au mieux et d'appartenance musulmane (marché matrimonial large) au moins. Mère et fille sont d'accord sur cette limite posée, mais Monessa relève que l'homme idéal doit avoir en commun la langue et l'éducation. Son idéal rejoint celui de ses parents et elle se rend compte qu'il est difficile de trouver cet Afghan, mais qu'en plus, il soit de même appartenance géographique. L'homogamie géographique est relevée notamment par un besoin de compréhension d'un environnement sociétal avec tout ce qu'il implique, c'est-à-dire la liberté d'expression, de déplacement, de fréquentations, de divertissements... Malgré les réseaux familiaux, associatifs qu'elle possède encore en Afghanistan et qu'elle constate qu'il y a plus de possibilités là-bas

par rapport à ces rencontres, elle a toutefois remarqué que ce marché matrimonial plus large ne lui garantit pas l'assurance que « ... ça pourrait coller avec ce que pourrait penser et voir un Afghan, qu'il ait grandi en Afghanistan ou à l'étranger. »

### 6.6.2 Projet professionnel de Monessa

Dès le cycle d'orientation, Monessa s'est intéressée au domaine social et en a discuté avec les conseillères sociales de son école. En parallèle, son entourage lui avait reconnu des capacités à créer le contact et à discuter avec les gens : « *Et on disait souvent que j'avais des qualités pour discuter avec les personnes. Mais je ne connaissais pas du tout le monde du social. Pour moi, le social ça se résumait à être assistant ou assistante sociale et puis pas toute cette ouverture.* » Ensuite, Monessa a découvert l'éventail de professions existant dans le domaine, ainsi que la diversité des filières de formation, et elle s'est inscrite à la Haute école de travail social de Genève. On remarque que Monessa possédait des compétences personnelles reconnues par son entourage qui l'ont sans doute encouragée à se lancer dans ce domaine.

Monessa considérait que ses parents l'avaient toujours laissée libre pour faire son choix professionnel, au contraire de son grand frère que son père avait poussé à faire l'EPFL : « *Oui, j'ai eu la chance justement par rapport à mes parents. Par exemple, mon père voulait que mon grand frère fasse l'EPFL et lui, il a fait l'EPFL et il n'a pas aimé du tout, pour ensuite se diriger dans la psychologie. Donc, après cette expérience, ils ont vu que c'était mieux qu'ils nous laissent libres... voilà* ». Monessa a donc bénéficié d'être la cadette de la famille pour son choix.

Elle était toutefois consciente que ses parents tenaient à un niveau minimum d'études pour leurs enfants. Selon elle, cette exigence était due au parcours de vie de son père qui avait dû faire beaucoup d'efforts pour étudier, alors que le grand-père de Monessa voulait qu'il travaille aux champs : « *Ben en fait, mon père, il s'est donné beaucoup de mal pour les études. Quand il était tout jeune, mon grand-père payait les professeurs pour qu'il n'aille pas à l'école justement et qu'il aille travailler dans les champs. Et mon père, il avait beaucoup de capacités, alors il s'est débrouillé.* » En outre, ce désir était également lié au parcours migratoire de la famille et du désir de réussite des parents pour leurs enfants, afin d'assurer leur avenir dans ce nouveau pays : « *Par*

*rapport à mes frères, ils y tenaient parce qu'ils venaient d'arriver en Suisse et puis ils venaient d'arriver, et puis il y avait quand même, ils tenaient vraiment à ce qu'ils réussissent, c'était pour l'avenir. » « C'était important, c'était pour ça qu'ils ont mis la pression, enfin pas la pression, mais qu'ils ont demandé d'aller à l'EPFL. Après ça a suivi, c'est-à-dire que le grand a donné l'exemple et puis après, ceux d'après on essayait de rester dans le même niveau. Et puis c'était comme si c'était naturel. »* Le choix de Monessa d'effectuer une formation dans une haute école était donc en adéquation avec l'exigence parentale et semblait aller de soi. Elle nous expliquait également que son père lui avait transmis une certaine ambition.

La mère de Monessa qui avait d'ailleurs moins étudié que son mari était moins exigeante et voulait tempérer les fortes injonctions du père alors rendu en Afghanistan, mais qui transmettait toujours à ses enfants une priorité absolue pour les études. La motivation principale de la mère de Monessa pour cet allègement semblait être la sauvegarde d'une certaine cohésion familiale. En effet, les études assidues des enfants semblaient les avoir distanciés, comme Monessa l'expliquait : *« Lui, il ne voulait même pas qu'on fasse des cours à côté, qu'on n'ait même pas de loisirs ou autre chose, parce qu'il avait peur qu'on s'écarte des études. Et quand il est revenu, il a vu qu'on s'était tellement dispersés à force de rester dans nos chambres et d'étudier, une distance s'est créée. »* D'ailleurs, lors de son retour, la mère de Monessa en a discuté avec lui et leur désaccord a entraîné, durant un temps, des conflits : *« Et ma mère lui disait pourquoi, c'est important de penser à autre chose, etc.. Lui il comprenait pas, alors elle comprenait pas non plus, ça crée une forme de... (silence) »*. Toutefois, le père de famille a ensuite laissé ses enfants plus libres, notamment pour leurs choix d'études et pour leurs hobbies.

De son côté, la mère de Monessa a communiqué à sa fille une liberté totale pour son choix professionnel, tout en lui promettant un soutien : *« Ben... (rire) ça fait un peu fille gâtée, mais je pense et elle me le dit souvent que tous les choix que je prendrais pour elle ce serait quelque chose pour elle dans le bon sens... » « ... elle m'a souvent dit qu'elle serait toujours un peu derrière moi. »* En effet, après le cycle d'orientation, Monessa n'était pas en continuité par rapport à ses frères, lorsqu'elle avait choisi de faire l'ECG, plutôt que le Collège. Ainsi, sa mère a persuadé son mari et ses fils que le choix de cette école était également adéquat : *« Justement par rapport au fait que j'ai fait l'ECG et pas le Collège ça a fait un peu, par rapport à mes frères ça a fait : « ah, mais ça va pas... » et elle non, elle disait c'est pas grave, laissez-là choisir. Mon père aussi il n'a*

*pas fait trop d'histoires, il n'a pas fait d'histoire du tout même. Parce qu'il voyait que j'aimais et que tous les chemins que j'allais prendre ça allait mener à ce que je voulais faire. Je pense qu'il ne se posait pas trop la question, il ne se faisait pas trop de soucis. »* Le fait que l'ECG ouvre les portes des hautes écoles a certainement aussi rassuré le père, lors du choix scolaire de sa fille.

Dans un autre domaine, Monessa pensait qu'il était normal qu'elle passe beaucoup de temps auprès de sa mère, au dépend parfois de sa vie sociale et de ses relations amicales : *« Et y'a des moments aussi, enfin je sacrifiais le temps de enfin, c'est normal au fond, mais... le temps avec me amis je le sacrifiais, je passais plus beaucoup de temps avec eux, j'essayais vraiment d'être avec elle. »* On peut alors imaginer qu'en contrepartie du temps qu'elle consacrait à sa mère, ainsi que de ses efforts pour créer une relation harmonieuse, Monessa recevait le soutien de sa mère pour ses choix.

Monessa aurait toutefois souhaité que sa mère se rende à la mosquée avec elle et qu'elle lui transmette des connaissances religieuses : *« qu'on ait plus de, qu'elle m'enseigne plus que ce qu'elle sait. J'ai l'impression qu'elle n'a pas envie de m'en parler en fait. Parce que c'est quelque chose qu'elle a envie de zapper. »* La fille expliquait ce manque de transmission maternelle, en mettant en évidence la place différente que la religion avait occupée dans leur parcours de femmes : *« parce que par rapport à nos vécus, l'islam, on n'a pas vécu le même islam. »* La mère de Monessa craignait d'ailleurs que sa fille rencontre des extrémistes à la mosquée. Quant au père, il ne lui a également pas donné d'éducation religieuse, puisqu'il souhaitait que ses enfants trouvent leur voie de manière autonome. Monessa désirait toutefois apprendre l'islam par ses propres moyens. Pour elle, des valeurs importantes étaient présentes dans cette religion : *« le respect que l'on va chercher dans le partage, surtout ce que je cherche, ce n'est pas forcément dans la pratique, c'est dans l'histoire et dans les échanges. »* Il est intéressant de constater que ces valeurs humanistes sont très présentes dans le domaine social et donc certainement en lien avec son choix professionnel.

En outre, elle expliquait que les règles et les limites de la famille s'étaient posées toutes seules et avaient été transmises automatiquement dans la fratrie : *« Je pense qu'elles se sont posées toutes seules. Je n'ai pas le souvenir que mes parents m'aient dit, « fais pas ça, ou ça » en expliquant pourquoi et qu'on l'ait un peu appris tout seul. Ça s'est transmis aussi entre frères et soeur. »* Or, selon Pierre-Yves Troutot et Cléopâtre

Montandon, ce type de coordination familiale basée sur une « entente tacite, implicite, silencieuse, à la fois structurée et rigide » est propre aux familles dites « Latence », dans lesquelles « la division du travail est très marquée par les rôles des sexes »<sup>136</sup>

Pour son avenir, Monessa savait d'ailleurs qu'elle prendrait soin de son père et de sa mère lorsqu'ils seront âgés. De plus, elle ne savait pas, si ses parents allaient retourner un jour en Afghanistan. Elle savait toutefois que s'ils s'y rendaient, elle les suivrait. Elle était dès lors consciente des éventuelles difficultés qu'elle allait rencontrer pour concilier son choix professionnel, sa vie de couple, ses envies de voyager, ainsi que ses futures obligations envers ses parents :

*« Je sais pas et j'ai pas trop envie de... j'y pense c'est normal. Je pense que professionnellement ça ne va pas poser problème. Après, il faudra voir par rapport au mariage, etc.. »*

*« Par rapport au voyage. Je projetais avant de travailler à l'étranger. Maintenant que je sais que ce sera dans une courte vie. Maintenant, je ne sais pas, ils parlent de repartir en Afghanistan. Donc, je ne sais pas du tout, on verra. »*

*« Si je suis là-bas (rires). S'ils partent, moi j'aimerais bien, si la situation se passe bien, etc.. J'irais les rejoindre là-bas. Et ce sera encore mieux, on sera tous là-bas. »*

On peut ressentir dans ces extraits les tiraillements auxquels Monessa était confrontée en étant consciente qu'elle devrait, dans le futur, accorder ou choisir, entre ses désirs professionnels, ses obligations envers ses parents, ainsi que son envie de retourner vivre en Afghanistan avec sa famille.

## **Analyse complémentaire**

Monessa n'a donc pas fini de faire des choix pour son avenir professionnel. Toutefois, une priorité semblait se dégager pour elle : prendre soin de ses parents, lorsqu'ils seront âgés. Bien que ce soit les garçons qui ont traditionnellement ce devoir en Afghanistan et que ce sont eux qui restent habituellement auprès de leurs parents, alors que les filles

---

<sup>136</sup> TROUTOT Pierre Yves, MONTANDON Cléopâtre. Système d'action familiaux. In : PERRENOUD P., MONTANDON C. *Qui maîtrise l'école ?* Lausanne : Réalités sociales. 1988. P. 139

vont rejoindre leur belle-famille, Monessa s'était investie de ce rôle, certainement parce que ses frères ne l'avaient pas pris eux-mêmes.

Elle était déjà, en outre, très présente auprès de sa mère. Rappelons enfin que cette dernière a toujours tenu à la cohésion familiale et a sans doute transmis cette importance à sa fille dont elle s'est chargée de l'éducation, alors que le père s'était occupé de celle des garçons.

Lors du choix professionnel de Monessa, sa mère l'a laissé libre et l'a soutenue lorsqu'elle rompait avec le schéma de la fratrie. De plus, comme elle-même avait mené une carrière prestigieuse, elle n'a donc pas reporté d'ambitions contrariées sur sa fille.

Toutefois, même si Monessa a pu faire un choix professionnel librement, ce dernier demeure conditionné à ce qu'elle s'imagine devoir être pour ses parents dans le futur. Ses envies de voyage et de travail à l'étranger avaient d'ailleurs été mises en suspens. Enfin, la possibilité de retour au pays d'origine limitait également sa possibilité de se projeter dans un avenir professionnel. Toutefois, Monessa pensait aussi que le retour au pays d'origine rétablirait les rôles traditionnels dans la fratrie et l'obligation d'entretien de ses parents par ses frères, ce qui pourrait ainsi favoriser son projet professionnel.

### **6.6.3 Liens entre son projet matrimonial et professionnel**

Comme nous nous interrogeons sur la différence de discours tenus par ses parents quant à son choix matrimonial (où des injonctions parentales existaient) et professionnel (pour lequel elle a été laissée relativement libre, en particulier par sa mère), nous vous proposons maintenant un extrait où nous questionnions Monessa à ce sujet :

*Monessa : Je pense qu'il y a quand même une différence quand même entre le mariage et la profession. Pour eux, le mariage ils y accordent une grande importance. Parce que c'est la suite. Pour eux, le mariage c'est une fois et c'est pour la vie. Il faut que ce soit une bonne personne. Ils ont cette crainte aussi, ils ont tellement peur du divorce, du regard des autres, que je pense qu'ils s'y accrochent, je ne sais pas comment le dire, le regard des autres aussi, c'est important chez les Afghans..*

*Ferough : Ça te pèse toi ?*

*Monessa : Je me suis beaucoup battue pour ça, enfin battue dans le sens où ma mère était beaucoup accrochée à ça en fait. Et j'ai vraiment essayé de lui faire comprendre que ça n'a pas d'importance, surtout que l'on est dans un pays avec une petite communauté afghane. Personne ne se soucie trop de ce que fait l'autre par rapport à d'autres endroits. Et puis, il n'y a pas à dramatiser les choses non plus. Et puis maintenant, elle est plus... Mais c'est vrai qu'il y a des choses qui sont naturelles, pour eux c'est normal que je fasse un grand mariage comme le veut la tradition. Mais ils accepteraient aussi que ce soit un petit mariage.*

Monessa semblait donc ressentir les résistances de ses parents quant à l'abandon du critère national et culturel pour le choix de son futur conjoint, puisqu'elle percevait leurs souhaits, ainsi que leur envie de faire un « *grand* » mariage pour leur fille. En outre, nous avons vu qu'elle avait intégré que l'acte matrimonial devait préserver l'histoire familiale et, par la suite, tenir compte de certaines normes (pas de divorce possible). Elle considérait également que, pour ses parents, le choix matrimonial était beaucoup plus crucial et déterminant que le choix professionnel. Enfin, elle avouait qu'il lui était difficile de se positionner sur ce sujet où ses deux cultures avaient des influences divergentes.

Or, lorsque Nouzha Bensalah<sup>137</sup> étudiait les processus matrimoniaux et professionnels des filles marocaines immigrées, elle avait été surprise par les difficultés d'émancipation qu'avaient rencontrées ces dernières lors du choix matrimonial, alors qu'elles avaient pu parallèlement faire un choix professionnel libre et abouti :

« Dans les discussions entre les différentes parties concernées par le projet matrimonial, les parentés féminines ne parvenaient pas à défendre les positions tenues par les filles face aux règles sociales (mais aussi aux règles juridiques) et aux codes traditionnels qui régissent le mariage marocain. Souvent, les filles avaient mené bataille face à leur famille pour obtenir une autonomie plus ou moins grande et pouvoir disposer d'elles-mêmes ; mais, lors de ces discussions, il apparaissait que les positions acquises n'étaient, dans la rencontre avec l'extérieur, ni avouables ni défendables – or, le mariage reste un événement qui ouvre et connecte les familles avec l'extérieur. Parvenues, à coup de scolarité ou d'activité professionnelle, à se baliser un champ de libertés

---

<sup>137</sup> Nouzha Bensalah. Discussion : Des femmes « neutralisées » ? Voile et mobilité sociale. In : *Féminité, minorité, islamité : questions à propos du Hijâb*. Fabienne Brion (ed.). Louvain-la-Neuve : Academia Bruylant, 2004. P. 74-75

progressivement acquises et patiemment conquises, les filles voyaient disparaître tous ces repères dans les discussions sur leur mariage. »

Il nous a semblé intéressant de mettre en évidence les similitudes existantes entre les difficultés vécues par de jeunes femmes immigrées d'origines marocaines et celles de Monessa, jeune immigrée d'origine afghane. On peut remarquer que dans les deux cas, la culture d'origine et la tradition, ainsi que la sauvegarde de l'identité familiale semblent avoir des influences non négligeables sur le choix du conjoint. Monessa avait toutefois pu en discuter avec sa mère, en s'appuyant sur le fait qu'il n'y existait qu'une petite communauté afghane à Genève et donc peu de « contrôle » communautaire, pour essayer de la convaincre de lui laisser une plus grande marge de manœuvre pour son choix. Elle n'en avait toutefois jamais discuté avec son père.

En outre, on a pu voir que la mère de Monessa l'avait particulièrement soutenue lors de son choix professionnel qui s'écarterait de la normalité familiale et que les hommes de la famille jugeaient moins ambitieux. Comme le choix matrimonial n'a pas encore eu lieu, on ne peut pas présumer du soutien ou non de la mère si celui-ci est envisagé avec une personne d'une autre nationalité d'origine. Toutefois, dans leurs discussions, un souhait implicite de la mère pour la conservation du critère national semblait perdurer. Pour terminer, on peut également supposer que la mère de Monessa avait transmis plus spécialement à cette dernière des critères de choix pour que son futur gendre ressemble au membre de la famille, puisqu'elle tenait à ce que sa fille reste dans le cercle familial, a contrario de ses frères aînés. D'ailleurs, Monessa se sentait investie par ce rôle et nous avouait que son futur mari devrait plaire à ses parents et à ses frères. Le choix professionnel inclurait donc, dans cette situation, moins d'enjeux familiaux que le choix matrimonial.

## 7. Conclusion

Nous nous sommes lancés dans ce travail de fin d'études, avec un nombre très important de questionnements autour des choix matrimoniaux et professionnels des filles d'origine afghane. Ceux-ci étaient rattachés à nos différents vécus, à nos représentations et étaient motivés par nos envies de comprendre, pour Ferough des fonctionnements familiaux proches du sien et pour Vincent, des personnes issues d'une culture qu'il ne connaissait pas.

En décidant de nous intéresser à la transmission mère-fille pour le choix professionnel et matrimonial, notre but était de comprendre comment cette dernière construisait ses deux projets de vie. Quelles étaient les valeurs mises en avant par les mères pour que les filles réalisent leurs projets matrimoniaux et professionnels ? Pour chaque personne, chaque interview, par nos questions, nous avons essayé de comprendre avec elles, ce qui avait ou allait orienter leurs choix matrimonial et professionnel. Les réponses ont été multiples, complexes. Nous avons pu cependant faire des découvertes, comprendre certains mécanismes et rattacher des notions théoriques aux récits de nos interviewées.

Nous pensons également que la richesse de ce travail tient principalement dans les rencontres que nous avons faites avec nos interviewées. En effet, au fur et à mesure que nous avançons dans ce travail, nous nous rendons compte que les questions se complexifiaient entre les phénomènes d'identification, de reproductions, de fidélité, etc.. Notre choix d'effectuer des entretiens proches du récit de vie, nous a apporté entière satisfaction. Tant les histoires et les parcours personnels qui nous ont été confiés, nous ont permis de découvrir les mécanismes complexes qui se jouent en chacun de nous, lorsque nous devons faire des choix, ainsi que l'importance de notre parcours de vie et de nos expériences personnelles lors de ces moments cruciaux.

Nous avons organisé nos découvertes sous plusieurs items :

### **Projets de vie et affirmation de soi**

Notre premier constat était que les deux projets de vie pouvaient servir de terrain d'affirmation de soi pour ces filles. En effet, l'accès au savoir reste la voie de l'autonomisation et de l'indépendance reconnue. Celui-ci est, par ailleurs, fortement encouragé par les mères, ainsi d'ailleurs que par la religion islamique et par les exigences du marché de l'emploi qui poussent indirectement les populations à être qualifiées et diplômées. Concernant l'aspect matrimonial, ce sont le choix du moment du mariage, le choix du conjoint, et le choix même du mariage qui deviennent des moyens pour certaines de ces jeunes femmes de posséder, de s'émanciper et d'utiliser leur pouvoir d'agir.

### **Fonctionnement et dynamique des familles afghanes**

Nous avons découvert un fonctionnement familial qui prend en compte, de manière plus importante que dans les familles suisses, le groupe familial restreint et élargi lorsqu'il s'agit de prendre des décisions. Cependant, certaines mères et filles se situent entre les valeurs d'indépendance et des valeurs collectives dans leur positionnement intellectuel, symbolique et moral. Ainsi, elles prennent parfois des décisions sans le consentement de leur entourage. Elles attachent toutefois toujours de l'importance à l'avis du groupe familial et communautaire. Yalda, par exemple, qui avait décidé de vivre avec un compagnon qui n'était pas afghan, malgré l'opposition et le silence que sa mère avait mis sur leur relation. Fatima aussi, dont les parents n'approuvaient paradoxalement pas sa relation avec un compagnon d'origine afghane. Cependant, nous pouvons aussi songer à Monessa qui comptait s'occuper de ses parents plus tard. A Sara, qui voulait presque inconsciemment épouser un garçon afghan, pour correspondre, peut-être, aux valeurs et aux normes implicites de sa famille. Des marges de manœuvre existent et parfois certaines émancipations sont rendues possibles grâce au soutien actif de la mère, par exemple, lors du choix professionnel de Monessa. Cependant, notre impression est que, dans les familles afghanes, bien plus que dans les familles de culture suisse, lors du choix d'un conjoint, le groupe est pris fortement en considération.

## **Le fossé inter générationnel**

Dans plusieurs situations, nous avons pu constater qu'il existait un fossé intergénérationnel entre mères et filles. Celui-ci est très marquant dans les interviews. En effet, les mères narrent leur histoire de façon à mettre en évidence les différentes lacunes de leur condition passée, qu'elles ont dû subir et accepter. Elles tentent explicitement de faire connaître ce vécu à leurs filles (mères de Yalda, Parwin,) ou implicitement (mère de Sara). Ces dernières, dans l'incapacité de ressentir la condition passée de cette période, doivent combler les attentes de leur mère et tenter de les ajuster aux exigences de la société, tout en affirmant leur individualité. Ainsi, ce sont deux contextes exprimés par deux générations qui doivent trouver un chemin d'entente. Le premier contexte est représenté par les mères issues d'une société religieuse à choix restreint, avec un destin tracé par l'entourage. Le second, par les filles qui se retrouvent quotidiennement dans une société moderne, laïque à choix multiples, et dans laquelle elles doivent trouver une orientation.

Les filles généralement rattachées à leur famille imaginent la conciliation entre leur carrière professionnelle et la relation avec leurs parents qui passe, principalement, par une disponibilité envers eux (Monessa, Yalda). Elles se voient freiner dans leur projet professionnel en prenant considérablement en compte les projets parentaux et peuvent, par conséquent, se trouver désavantagées dans la poursuite de leur carrière (Monessa, Yalda). Les mères contribuent à maintenir cet état, en valorisant le dévouement de leurs filles auprès d'elles.

Du point de vue des mères qui se projettent définitivement en Suisse, cette nécessité d'utiliser le canal des études semble représenter pour elles, une issue intégratrice dans la société d'accueil. Afin de justifier cet accès à un métier ou à des études supérieures pour leur fille, certaines adaptent un discours stratégique. En effet, elles minimisent, voire dénigrent leur statut de femme devant se sacrifier pour sa famille et devant répondre aux traditions familiales (mères de Parwin, de Yalda). Elles rappellent aussi, les contraintes à différents degrés qu'elles doivent assumer comme, le manque de savoirs, le manque d'opportunités et l'impossibilité de réaliser leurs envies. Enfin, elles prennent leur travail comme contre-modèle et conseillent directement à leurs filles de prendre un chemin qui est plus valorisant.

## **Les projets : matrimoniaux et professionnels**

Nous avons constaté que toutes les filles souhaitaient se marier et que la grande majorité voulait le faire avec un homme afghan. Pourquoi ces envies existent-elles chez ces filles ? Même si parfois le discours explicite des parents leur laisse le libre choix, pourquoi ne saisissent-elles pas cette occasion ? Toutefois, force est de constater qu'il existe des encouragements implicites de la mère, pour le choix d'un compagnon de la même appartenance nationale. C'est ce qui fut, même si elle peut paraître basique, notre deuxième découverte importante dans la réalisation de ce mémoire : souvent, la recherche du gendre ou du compagnon était faite sur les critères d'une certaine proximité de réalité de vie avec la famille et la fille.

Lors de l'élaboration des hypothèses de compréhension de nos deux thématiques, nous pensions que la religion jouait un rôle prépondérant dans la construction des projets de nos interviewées. Nous pensons à présent que celle-ci a peu d'influence directe sur ces processus. En effet, nous pensions que les filles ou les mères allaient faire très souvent référence à des préceptes islamiques pour motiver leur choix (pour les filles) ou leurs incitations (pour les mères). Or, cela a été, rarement évoqué. Les concepts auxquels elles faisaient référence étaient plutôt des critères liés à la loyauté envers la tradition et l'histoire familiale. Chabnam est la personne qui a fait le plus référence à l'islam, notamment pour motiver son futur choix de conjoint. Sa mère semblait lui avoir transmis, plus qu'aux autres filles, des valeurs islamiques rattachées au choix du conjoint. C'était également la seule qui disait vouloir tenir compte pour son choix professionnel des préceptes de l'islam, comme lors de son choix de réorientation vers un travail « halal ». Fatima disait que ses parents y faisaient référence pour argumenter certaines restrictions en matière de sortie. Toutefois, cela n'était pas en lien direct avec ses choix. Les autres filles y ont également peu fait référence. Plusieurs d'entre elles disaient d'ailleurs peu pratiquer leur religion, tout comme leur famille. Tous leurs choix étaient réfléchis, pensés et ils ne découlaient pas directement d'injonctions religieuses, mais d'un véritable positionnement au sein de diverses influences. L'islam était sans doute présent, mais sous forme distillée dans les valeurs traditionnelles, qui étaient transmises entre la mère et la fille.

Concernant le projet professionnel, grâce à notre choix d'effectuer des interviews sous forme de récit de vie, nous nous sommes aperçus que nos questions étaient trop ciblées

sur cette influence (l'islam). En effet, nous avons remarqué que les réponses des filles et des mères étaient très succinctes sur cette thématique. Toutefois, nous mettons en lien le fait que ce projet soit très fortement lié à une tradition sexuée au-delà de la question religieuse. Nous avons donc vite compris que nous devrions élargir nos questionnements à d'autres types d'influences et de références pour saisir le sens de leurs choix professionnels.

### **L'Afghanistan chez les femmes interrogées**

A travers cette diaspora, c'est la mémoire d'un Afghanistan vu et vécu qui est préservée et remaniée dans leur vie quotidienne. Les mères, pendant toutes ces années en Suisse, ont prôné un discours représentant les valeurs de leur pays d'origine. De plus, certaines des mères, probablement dans un esprit de loyauté envers leur origine, se donnaient le devoir de transmettre une mémoire nationale. Cette mémoire se véhicule notamment par l'acquisition de la langue, du respect dû à l'aîné, aux parents, aux pauvres (mère de Parwin).

En ce qui concerne le choix matrimonial, les mères et notamment celles qui ont eu accès au travail, ont en général toutes modifié leur regard sur le couple et plus particulièrement sur les tâches domestiques, à répartir plus équitablement au sein du couple. Ensuite, ces mères et ces filles maintenaient un mythe sur un idéal d'homme « afghan » souvent cité, avec des valeurs et un savoir être occidental. Toutefois, parmi ces filles, certaines d'entre elles brisaient ce mythe après avoir observé leur milieu familial et avoir eu accès à un mode de vie public, ainsi qu'à des connaissances intellectuelles (Yalda, Chabnam).

Sur ce sujet à nouveau, les mères mettaient toutes en avant la liberté de choix de leurs filles, mais à certaines conditions. Si la fille proposait quelqu'un, ou si un prétendant se présentait, la mère utilisait des stratégies dialectiques lui permettant de marquer son approbation ou sa désapprobation (mère de Chabnam, Parwin). A l'opposé, la mère survaloriserait l'acte matrimonial, car il se ferait de façon « traditionnelle » et serait donc représentatif de l'identité afghane. En outre, selon Chabnam et Parwin, leurs mères et l'entourage féminin minimisaient, voir dévalorisaient les appartenances du prétendant qui ne correspondait à aucun des critères qu'elles avaient posés.

## Mère-fille et père

Nous avons pu voir la diversité des rôles que la mère pouvait revêtir lorsqu'il s'agissait de conseiller ou de prendre position par rapport au choix de sa fille. Que ce soit un rôle de soutien, lorsqu'elle valorisait les valeurs d'autonomie de sa fille ou de contre-modèle à prendre, lorsqu'elle voulait que sa fille étudie contrairement à elle. Dans tous les cas, les mères semblaient fortement valoriser les études. De plus, le fait que la fille soit en processus d'études pouvait lui permettre de s'ouvrir sur de nouveaux horizons pour son choix matrimonial comme on a pu le voir pour Chabnam. Les connaissances acquises, dans différents domaines, permettaient aussi la négociation plus active des valeurs transmises par la mère. Le père, quant à lui, pouvait aussi endosser différents rôles : que ce soit en ouvrant les possibles à sa fille (Monessa) ou alors en l'incitant à faire un métier plutôt féminisé (Fatima). Dans le cas des deux choix, le père et la mère pouvaient aussi prendre une position plus conservatrice pour l'un et plus émancipatrice pour l'autre.

Parfois, des conflits entre parents et enfants existaient et nos interviews nous ont permis de comprendre les positionnements de la mère et de la fille concernant le sujet de discorde. Le sujet de conflit s'appuyait toujours sur des références liées à l'histoire familiale et personnelle. Pour la mère, il s'agissait d'aiguiller sa fille pour qu'elle réussisse sa vie et son mariage. La fille, quant à elle, souhaitait souvent faire un véritable choix et se dégager des injonctions parentales.

En ce qui concerne le choix matrimonial, nous avons pu mettre en évidence que les mères étaient souvent plus conservatrices et plus garantes du maintien de l'identité familiale. Ceci, lorsqu'elles encourageaient, plus souvent et plus activement que les pères, leurs filles à se marier avec un Afghane (par ex : Parwin, Yalda, Monessa). Nous avons vu également que le souhait maternel du critère national n'était pas évident à investir par la fille, étant donné que la communauté afghane est réduite en Suisse et qu'il lui était donc difficile de trouver un compagnon afghan.

Enfin, l'image véhiculée dans la société suisse de la famille afghane correspond plus à une dynamique où l'autorité, la rigueur, la religion sont représentées par le père. Or, nous constatons dans ce travail, qu'il en va tout autrement. Le père ayant souvent accès au monde extérieur est plus souvent mis en scène par la famille qui le présente comme

le patriarche. D'ailleurs, derrière cette mise en scène, nous constatons aussi que la mère possède un pouvoir sur l'éducation des enfants relativement important. Toutefois, le père peut être intéressant à interpeller, plutôt que la mère, car il est parfois celui qui est le plus permissif. Il donne plus de liberté et est celui avec lequel les filles estiment parfois qu'il est plus facile d'aborder certains sujets. Notons que certains sujets, comme le mariage et la sexualité, ne s'abordent pas avec le père et que celui-ci n'hésite pas à renvoyer la fille vers la mère, le justifiant comme étant une affaire n'appartenant qu'à elle.

### **Rang dans la fratrie et nuance selon le genre**

Cet aspect est aussi considérable dans le sentiment de responsabilité que les filles portent envers la fratrie. En effet, dans plusieurs situations, nous avons vu que les projets des filles étaient influencés par le reste de la fratrie et particulièrement lorsqu'elles étaient les aînées. Cela impliquait davantage de responsabilités morales à avoir par rapport aux autres. Qu'il s'agisse d'en faire moins sur certains aspects de la vie et beaucoup plus sur d'autres – en particulier, prendre moins de libertés pour les sorties (Fatima, Parwin) et investir davantage de temps pour les études (Yalda, Fatima) – tout en reconnaissant conjointement que les cadets auront une marge de liberté plus grande. Dans ces situations, si les jeunes de la fratrie dépassent les limites, c'est l'attitude de l'aînée qui peut être remise en cause (Yalda, Fatima).

A cela vient s'ajouter que les frères sont souvent plus libres dans le choix d'une épouse. En effet, les filles découvraient cette prise de liberté par le biais de leurs frères, notamment lorsqu'ils disaient ouvertement préférer une femme d'une autre origine que celle afghane (Parwin, Chabnam, Fatima). Cela nous fait donc penser que les femmes afghanes resteraient davantage confinées aux rôles de « gardienne des traditions », même après une longue période d'exil.

L'exemple peut s'étendre sur un autre aspect relevé chez l'une des filles (Monessa). En effet, le garçon peut parfois quitter avec moins de contraintes le foyer familial. Alors que son rôle traditionnel est de rester auprès de ses parents, même avec l'arrivée de son épouse. A l'inverse, la fille, selon la tradition, quitte la demeure paternelle pour se rendre dans celle de son mari en Afghanistan. Ainsi, en Suisse, elle n'arrive que très difficilement à quitter la demeure paternelle pour vivre son indépendance. Elle pourrait le

faire, mais au prix de tiraillements et de conflits familiaux comme le chantage affectif. Ou alors d'une façon moins violente et qui est liée à la condition d'être indépendante financièrement (Fatima).

Toutefois, si l'aînée vit difficilement les responsabilités et les attentes que la famille lui porte, elle semble aussi posséder un rôle de repère, de conseillère auprès de la fratrie, ainsi qu'à un niveau plus élargi auprès des cousins et cousines.

### **Potentiels marquants**

Ce que nous avons pu constater également, ce sont les potentiels détectés chez ces deux générations qui se parlaient, mais ne s'entendaient pas toujours sur une orientation, un sens précis. Les mères imprégnées volontairement ou non des valeurs présentes en Suisse prenaient en compte les choix de formations suivies par leurs filles. Ne pas négliger l'envie de leur fille pour leur futur professionnel, permettait pour l'une des mères (Parwin), de s'enlever la crainte d'un conflit aboutissant à un éventuel départ de la fille, voire de rupture avec celle-ci.

De plus, la souffrance qu'elles peuvent causer à leurs filles par leurs exigences démontre aussi l'attention qu'elles portent au bien-être et à l'épanouissement de leur fille. D'ailleurs, nous avons constaté que les filles tentaient d'équilibrer des normes implicites avec leur position. En effet, elles cherchent à trouver un « juste milieu » en essayant de concilier les attentes parentales et leurs aspirations personnelles. Nous avons relevé que mère comme fille prennent en compte les attentes de l'une et de l'autre, mais qu'elles ne les distinguaient pas toujours ; l'une dans son statut et rôle de mère et l'autre dans son statut de jeune femme adulte en quête d'autonomie et de socialisation, qui porte en elle, ses appartenances multiples.

Une autre forme de potentiel peut-être relevée chez ces mères, il s'agit de leur volonté de s'intégrer et de donner des moyens pour l'accomplissement scolaire de leurs enfants. En effet, celles-ci se montraient souvent coopératives dans les moyens à mettre en œuvre, bien que les filles ne les aient jamais explicitement demandés. En voici quelques exemples : le fait d'épargner une part des tâches domestiques, si ce n'est complètement, ou encore de valoriser le temps passé à la bibliothèque et d'encourager l'acquisition du savoir et de l'autonomie.

Nous avons aussi estimé qu'un autre facteur essentiel a favorisé la poursuite des études de certaines de ces filles, c'est la communication entre mères et filles. Le dialogue, l'échange, la reconnaissance mutuelle par les deux femmes de leur parcours de vie, facilitent l'orientation du domaine de profession à choisir et la poursuite des études jusqu'à leur aboutissement (Chabnam, Monessa, Fatima et Yalda).

### **Modification du discours véhiculé sur l'islam**

Un autre point a été relevé dans ce mémoire, il s'agit du remaniement du discours véhiculé sur l'islam par ces jeunes femmes adultes et sur leur rapport personnel à leur religion. En effet, pour les mères en exil, l'essentiel ne se trouve pas dans la pratique de la religion, mais dans la transmission d'une appartenance religieuse. Celle-ci passe par l'importance d'« avoir la foi » ou d'« être croyante ». Les mères s'assurent en général que leurs filles ont des connaissances de base sur l'islam, sans pour autant imposer une rigueur dans la pratique. Malgré cette connaissance minime, les filles ont en général toutes cherché à en savoir davantage par leurs propres moyens. De ce fait, l'acquisition individuelle de la religion a été vécue et instrumentalisée de façon différente par ces deux générations. Il est arrivé que les mères s'en servent, entre autres, comme moyen d'autorité, de contrôle pour réguler les attitudes de leur fille (Parwin, Chabnam). Les filles, quant à elles, semblaient s'en servir pour conquérir leur autonomie grâce aux savoirs acquis de leurs propres initiatives (Yalda, Chabnam, Parwin, Monessa). Les deux générations de femmes atteignaient l'objectif éducatif des mères, « préserver la valeur religieuse », mais l'utilisaient de façon distincte et à des fins différentes.

### **L'utilité de l'approche ethnopsychiatrique pour l'avancée de ce travail**

Cette approche nous a grandement influencés, dans la contextualisation du milieu d'origine de ces femmes.

C'est au moment où les migrants doivent se recentrer sur eux-mêmes, pour comprendre leurs aspirations et leurs existences que l'approche ethnopsychiatrique devient particulièrement intéressante, car elle permet d'appréhender leur réalité de vie autrement. En effet, alors que l'Occident s'arme de psychologues, de cliniciens et développe des sciences pour résoudre des conflits familiaux, des maux, des dépressions chez les migrants, Tobie Nathan, dans une interview, explique qu'« il n'existe pas de

peuple ne possédant son propre système de repérage et de prise en charge d'un certain type de négativité... »<sup>138</sup>. Or, tout l'intérêt de ce mémoire porte sur les différentes formes d'attachements, de dépendances de ces migrantes de générations différentes qui font partie d'une même lignée familiale et qui sont en somme, les produits de l'histoire (De Gaulejac V.). La notion de repérage dont parle Tobie Nathan est ce sur quoi nous devons nous appuyer pour comprendre l'histoire de ces filles. C'est aussi pour cela que notre travail de recherche a été approfondi selon un regard plus anthropologique, notamment sur les thèmes du mariage, de l'éducation et de la condition féminine.

L'atout majeur de cette approche est son intérêt pour le décortiquage des conflits chez les migrants, ainsi que les « remèdes » portés par l'histoire et par les origines de ces derniers. En effet, ce modèle rappelle tout ce à quoi un individu est rattaché et dépendant. C'est à dire, ses origines nationales, régionales, familiales, religieuses, culturelles, y compris toutes les croyances liées à ses appartenances (présence des esprits, existence de la magie, des remèdes, etc.). Cette approche permet de raisonner selon la multiplicité des appartenances de l'altérité et sur les mesures que les migrants auraient pu prendre pour résoudre des conflits de quelques ordres qu'ils soient, dans le contexte de leur pays d'origine. Se pose alors quelques interrogations : est-ce que la résolution d'un conflit chez les migrants attachés à des traditions, peut-être adaptée aux normes d'un pays et plus particulièrement en Suisse ? Est-ce que les secondes générations, héritières de cultures et de croyances peuvent se défaire de ce, à quoi elles sont attachées, c'est-à-dire la poursuite d'une histoire qu'elles ne peuvent rejeter ?

Les aspirations des mères, leurs attentes, leur vécu, les normes, les tiraillements qu'elles vivent dans une société exigeante qui prône l'affirmation de soi, le choix individuel, et l'épanouissement personnel se joignent à leurs filles qui sont devenues de jeunes femmes adultes qui ne réfléchissent pas non plus de façon personnelle. En effet, ces filles, dans le cas de notre mémoire, se positionnent tout en sachant qu'elles appartiennent à un groupe avec des enjeux de place liée au rang dans la fratrie, à l'autorité, aux limites, aux croyances et aux loyautés à maintenir, au risque d'être exclus par leurs pairs qui peuvent les rejeter par des remarques négatives qui renvoient à la norme familiale, religieuse, etc..

---

<sup>138</sup> Entretien avec Tobie Nathan et Outre-Terre sur le site : CAIRN, chercher repérer, avancer. Psychanalyse et géopolitique. Numéro 11/2005 2 . Lien : <http://www.cairn.info/revue-outre-terre-2005-2-page-575.htm>, visité le 09 avril 2008.

On constate aussi d'autres paramètres : les filles ne vivent pas « difficilement » leur relation avec la foi, l'islam. Car, pour la majorité d'entre elles, la connaissance sur ce sujet a été personnalisée à travers des recherches qu'elles ont menées, des cours qu'elles ont suivis, ou dans leur cercle d'amis (Chabnam, Parwin). Elles ont donc rendu vivante cette connaissance par l'échange avec d'autres musulmanes et par des matériaux à dispositions (internet, livres, etc.). Toutefois, les tiraillements avec la nationalité sont plus expressifs chez les filles et les signes qui font allusion à cela sont de différents ordres : distance prise avec la communauté afghane ; souhait de ne pas se marier avec un Afghane ; hésitation à s'engager avec un Afghane ou un homme d'une autre origine. S'ajoute à cela, des remarques ethnocentriques sur les hommes afghans : « ils battent leurs femmes », ou au contraire, « ils ne trompent pas, ils sont fidèles, etc. ». Ces différentes « incompréhensions-contradictions » se vivent avec plus d'intensité, car elles les portent quotidiennement en elles et les déroutent. Pour la plupart de ces filles, c'est peut-être l'absence de négociation possible qui ne leur permet pas d'échapper aux nombreuses contraintes liées aux normes de la communauté familiale et nationale.

### **Pistes à explorer**

Arrivés à la fin de ce travail, nous pensons qu'il serait intéressant d'explorer plus largement le rôle du père dans la famille et en quoi sa présence peut favoriser l'autonomie de la fille ?

## « Mots de la fin » de Ferough

Aujourd'hui, après avoir investi pratiquement une année sur ce travail de mémoire, les raisons qui m'ont poussée à choisir cette thématique sont plus claires. J'avais envie de me libérer de certaines questions liées à ma situation (poursuite de mes études, engagement matrimonial, etc.). En effet, je constate à la fin de ce mémoire que la liberté, que je ne prétends pas avoir entièrement, mais seulement jusqu'à un certain point, ne peut être obtenue que lorsqu'il y a plusieurs choix. Et lorsque ceux-ci sont connus (jamais totalement), alors la liberté émerge. Dans mon cas, l'appropriation d'une partie de mes origines s'est faite par la lecture, par les entretiens avec les personnes, mais aussi par la connaissance de ce que mes grands-parents et mes parents ont fait véhiculer et qu'ils ont essayé de transmettre à travers les générations. Comprendre et interpréter par moi-même, leur poser des questions, m'ont permis de comprendre les sources des décisions de mes parents, mais aussi des miennes.

J'ai ensuite choisi de le faire avec Vincent, car il m'a semblé impossible de faire un travail individuel et qui allait traîner en longueur. J'en conclus aujourd'hui que ma réticence était aussi due à un manque de confiance non justifié. Cette prise de conscience s'est opérée à travers les lectures sur le genre, à travers la réalité de la vie quotidienne et familiale et les contacts avec les personnes interrogées et les exigences du marché de l'emploi. De plus, ce travail à deux, une femme et un homme, était aussi intéressant selon moi, car il allait me permettre de me découvrir à travers un travail en duo. Ma première surprise a été la répartition des deux axes. En effet, l'axe professionnel a été choisi par Vincent et l'axe matrimonial, bizarrement, par moi-même. La recherche sur le travail et sur la religion a été fournie par mon collègue et celle sur le mariage et l'Afghanistan par moi-même. Je constate au fil de ce mémoire que par crainte de ne pas maîtriser une recherche sur le monde du « travail », je me suis cantonnée au « mariage », domaine dans lequel je pensais être plus à l'aise. Suite à cette prise de conscience, et puisque nous avons déjà effectué un travail de recherche et de lecture avancé, je ne pouvais pas me réinvestir sur l'autre axe choisi par mon collègue. Par conséquent, je m'en suis tenue à ma partie.

Ensuite est arrivé l'entretien avec les femmes afghanes. Si au début j'étais peu sûre de moi, j'ai vite pris goût aux récits de vie racontés par celles-ci. J'avais le souci de ne pas les heurter dans ma manière de m'adresser à elles. L'appellation « khâla » a représenté

pour moi une exigence éthique et en parallèle, une marque de respect que je sentais devoir utiliser en signe de reconnaissance. Les questions posées et les réponses obtenues ont fait émerger en moi d'autres interrogations sur les rapports avec l'entourage, la société, l'exil, le passé et le rapport au divin. Au fil de leurs histoires, j'ai pris conscience, non seulement de l'individualité des parcours de vie, mais aussi grâce à une communauté de destin à l'émigration, des ressources propres aux différentes origines d'un même pays. Ne se rendant pas compte de la richesse de leur témoignage, ces femmes m'ont proposé des pistes à explorer, à saisir, pour me remettre en question en tant qu'humaine, citoyenne et future professionnelle.

Enfin, je souhaite, à travers ce mémoire témoigner de mon respect pour l'une de nos interviewées, mère (madame L.), qui est décédée peu de temps avant que nous ayons rendu ce travail de mémoire.

#### **« Mots de la fin » de Vincent**

Beaucoup de récits de vie m'ont touché émotionnellement et même s'il ne s'agit pas là d'analyses, ils m'ont permis de découvrir la richesse du parcours de vie de nos interviewées et leurs interrogations sur leur identité. Jamais, je n'avais d'ailleurs pu ressentir avec autant de force, une envie de comprendre des cultures d'appartenance, afin de pouvoir s'y positionner. Jamais, non plus, lorsque je pense aux filles, je n'avais parlé à des personnes si motivées à comprendre ce qui pouvait les conditionner pour leur choix. J'ai aussi découvert que la répartition du pouvoir au sein d'une famille ne peut se découvrir réellement qu'en s'y immergeant ou comme nous l'avons fait, en allant questionner ces membres. Nous avons en effet découvert une place de la mère de famille bien loin des clichés de la femme musulmane soumise. Nous avons interrogé des femmes qui s'opposaient à leur mari, qui leur demandaient de participer aux tâches ménagères. Des mères qui soutenaient, conseillaient ou incitaient leurs filles pour leur choix, souvent avec de fortes envies d'émancipation pour elles. J'ai découvert là, je pense, un paradoxe entre l'image que l'on a du patriarcat absolu au sein des familles afghanes et la réalité. J'ai aussi été marqué par le courage dont elles avaient dû faire preuve, ainsi que leur famille pour quitter un pays en guerre. Elles étaient arrivées, en outre, à surmonter ces traumatismes par résilience.

Je n'oublierai pas que pour elles, leur nouveau pays, mon pays également, offre la possibilité d'étudier et qu'elles considéraient cela comme une chance importante. Pour grand nombre de ces mères, les études ouvraient, en effet, tous les possibles pour leurs enfants. Je n'oublierai pas ces filles, ces mères, et l'Afghanistan que j'ai découvert à travers elles. Je me souviendrai de leur courage, de leur capacité d'avancer pour se construire une vie dans un nouveau pays et pour s'y intégrer. Cela, tout en gardant en tête, et parfois en les adaptant à leur nouvelle réalité, leurs valeurs, leurs aspirations et leurs croyances d'origine.

## **8. Apport pour la pratique professionnelle**

Notre mémoire aborde des thèmes vastes et complexes et ne prétend pas apporter de solutions toutes faites aux travailleurs sociaux. Toutefois, ce sont des pistes à explorer qui sont proposées pour la pratique professionnelle. En effet, le professionnel, dans sa volonté d'intervenir, prend en considération certains paramètres chez les individus déplacés. Ce mémoire se propose de prendre en compte certains indicateurs, afin de comprendre ces migrants exilés, dans la construction de leur choix pour s'orienter dans leur vie privée et professionnelle.

Des choix qui nous l'avons vu, s'appuient toujours sur des références et subissent diverses influences. Subir est un grand mot, car l'acteur (trice) peut souvent dégager des marges de manœuvre. Notre travail permet également de faire découvrir les différents mécanismes familiaux parmi notre échantillon comparés à des fonctionnements familiaux occidentaux. Les références sont alors différentes, avec des influences familiales, dans lesquelles les rôles des membres se distinguent des uns et des autres.

Les choix de certaines des filles que nous avons interviewées relevaient de véritables positionnements au sein de la famille. Des marges de manœuvre étaient exploitées, des outils, des connaissances qui permettaient l'émancipation personnelle étaient utilisés. Le parcours des interviewées est un véritable puits à ressources et références théoriques pour la pratique professionnelle. Celui-ci a permis également d'accéder à une forme de réalité familiale différente qui permet également de se dégager des fausses représentations, afin d'adopter une véritable posture professionnelle.

Souvent, le professionnel du social intervient lors de conflits familiaux. Il est alors sollicité pour apaiser ces conflits, en tentant de les dénouer et même de les faire cesser. Partant de cette idée, dans l'élaboration de notre mémoire, nous avons relevé certains éléments :

Tout d'abord, nous avons vu que le conflit est souvent nécessaire et que son absence peut entraîner une perte de repères des membres de la famille. Nous pensons ici particulièrement à la situation familiale de Sara, où aucun conflit mère-fille ne semblait exister. Cela semblait avoir entraîné une difficulté à se positionner. Elle avait également de la peine à défendre, motiver et argumenter ses choix. Dans d'autres situations, le conflit existait et semblait permettre aux acteurs de s'affirmer et de mieux comprendre leur dynamique familiale. Rarement, cela aboutissait à une rupture de relation. En outre, même si un membre remettait en cause, à lui seul, le fonctionnement familial, c'était alors tout le groupe qui devait se repositionner et se réorienter.

Ensuite, nos interviews ont également permis aux personnes questionnées d'explicitier les influences, liées à la dynamique familiale, que ce soit par rapport à la répartition de l'autorité et du pouvoir parental, de l'influence du genre, du rang dans la fratrie et des valeurs rattachées à leur histoire familiale. Cette explicitation a permis la compréhension, par exemple, du poids des attentes familiales et communautaires, ainsi que de la loyauté envers l'histoire familiale. Elle a permis surtout le positionnement individuel. Les injonctions maternelles à répétition ainsi que les fortes attentes étant, nous l'avons vu, souvent source de souffrances chez la fille. Nous pensons donc que permettre à une personne de raconter son vécu familial devrait faire partie intégrante de la relation d'aide.

Nous avons également découvert que parfois des non-dits existaient, avec des attentes parentales implicites ou en tout cas perçues comme telles par les filles. Parfois également, nous présumons qu'une différence existait entre le discours parental et leurs réelles attentes. La peur de la rupture familiale, de la rupture du groupe et de la perte d'identité était également souvent présente. Dans toutes les situations, les parents tenaient au bien-être de leur enfant et voulaient leur transmettre des valeurs positives. Cette envie a été évoquée dans tous nos interviews. C'est donc autant de prises de conscience et de pistes argumentatives que le travailleur social peut exploiter dans sa pratique professionnelle.

Nous avons aussi vu que les filles interviewées bénéficiaient de marges de manœuvre. Par exemple, en ce qui concerne leur projet matrimonial qui était laissé en suspend, tant qu'elles étudiaient. Parallèlement, la réussite scolaire, professionnelle et l'acquisition de connaissances leur permettaient de s'émanciper des injonctions parentales au mariage. Leurs connaissances du fonctionnement familial, de leur origine, de leur religion, de leurs décisions, donnaient des éléments pour argumenter leurs décisions, leurs projets et leurs désirs. Dans les situations étudiées, il existait une négociation entre les incitations parentales et les valeurs que les filles souhaitaient acquérir, ainsi que des normes qu'elles voulaient respecter. De ce fait, avoir conscience que cette négociation peut être adaptée à chaque réalité familiale tend à rendre le travail social efficace.

Nous pensons enfin que le travailleur social désireux d'intervenir dans le domaine de l'altérité peut s'inspirer, entre autres, de l'approche ethnopsychiatrique. Car il pousse le professionnel à s'appuyer sur les ressources internes et les attachements liés aux origines nationales, religieuses et familiales du migrant, pour favoriser la prise d'autonomie et l'émancipation.

## **9. Remerciements**

Nous souhaitons remercier madame Voelin Sabine, pour ses recommandations, ses suggestions, pour sa disponibilité.

Nous souhaitons aussi remercier monsieur Michel-Acalt Monnier, pour ses commentaires et pour ses conseils à partir de son expérience professionnelle qui ont enrichi ce travail.

Madame Dessarzin Geneviève ainsi que les nombreux amis qui ont lu, en partie ou complètement ce mémoire et qui ont apporté une touche de plus à ce travail.

Et enfin, nous remercions toutes ces femmes afghanes qui ont accepté de se dévoiler et de partager avec nous, une partie de leur histoire, une partie d'elles-mêmes.

## 10. Annexes

## 11. Bibliographies

### Projet de mémoire :

- AUGUSTIN Barbara. *Mariage sans frontières*. Le Centurion. Paris :1985. 275 p.
- BAUER Denise. *Comment les valeurs viennent aux enfants selon les parents*. Crédoc l'entreprise de recherche. Paris : 1993. 109 p.
- BOKANOWSKI Thierry et GUIGNARD Florence. *La relation mère fille : Entre partage et clivage*. In Press. Paris : 2002. 118 p.
- CRISCUOLO Josiane. *Femmes musulmanes : Rencontres d'ici et là-bas*. Chronique Social. Lyon : 2001.118 p.
- ELIACHEFF CAROLINE et Heinrich Nathalie. *Mères-filles : Une relation à trois*. Albin Michel :Paris : 2002. 419 p.
- GAÏD Tahar. *La femme musulmane dans la société : Volume II, Droit familial et Social*. Iqra. Paris : 2003. 167 p.
- GUÉRIN Isabelle. *Femmes et économie solidaire*. La Découverte MAUSS SED. Paris : 2003. 215 p.
- Ouvrage Collectif Préface de Benoîte Groult. *Les femmes, c'est formidable : Bilan et Perspectives du féminisme a Genève*. F-Information. Genève:1989. 120 p.
- GUILLAUMIN Colette. *Sexe, Race et Pratique du Pouvoir : l'idée de Nature*. Coté femmes. Paris:1992. 239 p.
- Le Coran*, Traduction de D. Masson. Collection Folio classique. Gallimard 1967.
- NAOURI Aldo. *Les filles et leurs mères*. Paris : Odile Jacob : 1998. 322 p.
- TABOADA LÉONETTI Isabel. *Les femmes et l'islam : Entre modernité et intégrisme*. L'Harmattan. Paris:2004. 278 p.

### Mémoire :

- ATTIIS-DONFUT Claudine. *Génération et âges de la vie*. Que sais-je ?. Paris : Presse Universitaire de France. 1991 .
- ABU-SAHLIEH Aldeeb., AWAD Sami. *Les musulmans en Occident : entre droits et devoirs*. Paris : L'Harmattan, 2002.
- ABU-SAHLIEH Aldeeb., AWAD Sami. *Introduction à la société musulmane : fondements, sources et principes*. Paris : Eyrolles, 2005.
- BARRY Michael. *Le royaume de l'insolence. La résistance afghane. Du Grand Moghol à l'invasion soviétique*. Paris : Flammarion : 1984.

- BARRY Mike. *Afghanistan*. Petite Planète. Paris : Seuil. 1974.
- BARRY Michael. Massoud. De l'islamisme à la liberté. Louis Audibert. Paris : 2002.
- BEAUD Michel. *L'art de la thèse. Comment préparer et rédiger un mémoire de master, une thèse de doctorat ou tout autre travail universitaire à l'ère du Net*. Ed. La découverte. Paris : 2006.
- BOKANOWSKI Thierry, GUIGNARD Florence. *La relation mère-fille : entre partage et clivage*. Paris : In Press, 2002. P.18.
- BOUBEKEUR Amel. *Le voile de la mariée. Jeunes musulmanes, voile et projet matrimonial en France*. Paris : l'Harmattan. 2004.
- BRION Fabienne. *Féminité, minorité, islamité : questions à propos du Hijâb*. Louvain-la-Neuve : Academia Bruylant, 2004.
- CAMILLERI Carmel et COHEN-EMERIQUE Margalit (sous la direction de). *Chocs de cultures : Concepts et enjeux pratiques de l'interculturalité*. Paris : L'Harmattan. 1989.
- CRISCUOLO Josiane. *Femmes musulmanes. Rencontres ici et là-bas*. Lyon : Chronique sociale. 2001.
- CENTLIVRES P et M. *Et si on parlait de l'Afghanistan ?*. Neuchâtel : Editions de l'Institut d'ethnologie ; Paris : Editions de la Maison des sciences de l'homme, 1988.
- CYRULNIK Boris. *Un merveilleux malheur*. Paris : Odile Jacob. Février 1999.
- DE PONFILLY Christophe. *Massoud l'Afghan. Celui que l'Occident n'a pas écouté*. Paris : Arte Edition et Ed. du Félin. 1998.
- DE CORNET Jacques. *Afghanistan. Royaume d'Asie Centrale*. Paris: F.O.T : 1969.
- DE GAULEJAC Vincent. *Les sources de la honte*. Paris: Desclée de Brouwer. 1996.
- DE GAULEJAC Vincent. *La névrose des classes*. Paris: Hommes et groupes éditeurs. 1987.
- DE GAULEJAC Vincent. *L'histoire en héritage. Roman familial et trajectoire sociale*. Paris: Desclée de Brouwer. 1999.
- DURU-BELLAT M. *L'école des filles : quelle formation pour quels rôles sociaux ?* Paris : l'Harmattan. 1990.
- ECKMANN Monique. *Identités en conflit, dialogue des mémoires. Enjeux identitaires dans les rencontres intergroupes*. Genève : IES. 2004.
- ECKMANN, Monique et ESER DAVOLIO Miryam. *Pédagogie de l'antiracisme. Aspect théorique et supports pratiques*. Ed. IES. 2004.
- ELIACHEFF Caroline, HEINICH Nathalie. *Mères-filles : une relation à trois*. Paris : A. Michel, 2003.
- FAHMY, Mansour. *La condition de la femme dans l'islam*. Paris: Allia. 2002.

FEROLDI V. *Chrétiens et musulmans en dialogue : les identités en devenir*. L'Harmattan, 2003.

FERRAND M., IMBERT F. MARRY C. *L'excellence scolaire : une affaire de famille. Le cas des normaliennes et normaliens scientifiques*. Paris : l'Harmattan. 1999.

FRIDAY N. *Ma mère, mon miroir*. Paris : R. Laffont. 1979.

GAID Tahar. *La femme musulmane dans la société*. Paris : Iqra, 2003.

KELLERHALS J., WIDMER E. *Famille en Suisse : les nouveaux liens*. Lausanne : Presses polytechniques et universitaires romandes. 2005.

KANDIYOTI D. *Féminité, minorité, islamité : question à propos du Hijâb*. Louvain-la-Neuve : Academia Bruylant. 2004.

LEVESQUE Jacques. *L'URSS en Afghanistan. De l'invasion au retrait*. Paris : Complexe. 1990.

LUDWIG K. *Comprendre l'islam : mots-clés*. Paris : Eyrolles, 2006.

MAALOUF Amin. *Les identités meurtrières*. Paris : Grasset et Fasquelles, 1998.

MARTINI Evelyne avec CHEBEL M., FILLIOZAT V., FONTON A., HADDAD P., MARTINI E., CHEBEL M., FILLIOZAT V., FONTAN A., HADDAD P., PARMENTIER

MICHEL A. *Activité professionnelle de la femme et vie conjugale*. Paris : CNRS. 1974.

MOALIE Morteza. *Nouveau Dictionnaire Persan-Français*. Téhéran : Amir-Kabir Publication. 2003.

NAOURI Aldo. *Les filles et leurs mères*. Paris : O. Jacob, 1998. P.257

PERETTI-WATEL Patrick. *La société du risque*. Repères. Paris : La Découverte. 2001.

PERRENOUD P., MONTANDON C. *Qui maîtrise l'école ?* Lausanne : Réalités sociales. 1988. P. 139.

ROY Olivier. *L'Afghanistan. Islam et modernité politique*. Collection Esprit/Seuil. Ed. Seuil : 1985.

SINGLY F. *Le soi, le couple et la famille*. Paris : Editions Nathan. 1991.

SINGLY F. *La famille, l'état des savoirs*. Paris : Edition de la découverte. 2001.

SOURDEL, Dominique. *L'Islam. Que sais-je ?*. Paris: Presse Universitaire de France. 1949.

TROTIGNON D. *La Femme, ce qu'en disent les religions*. Ivry-sur-Saine : l'Atelier. 2002.

VALABREGUE C., *Fille ou garçon, éducation sans préjugés*. Paris : Magnard. 1985. P. 85.

### Périodiques :

Association Romande Femmes Immigrés et Santé. *Jeunes Immigré(e)s. Quelles identités, quelles perspectives ?* in Actes du colloque. Centre paroissial d'Ouchy. 24 mai 1997.

CENTLIVRES Pierre. « *Les émigrations afghanes et les enjeux du retour* », in Hommes & Migrations. Trajectoires d'exils. (1253 Janvier-février) 2005. p. 57-67.

CHATELAIN Carol ET COATALEM Jean-Luc (dossier dirigé par). « *Un nouveau monde : La Terre. L'Afghanistan au cœur* », in Géo (277), mars 2002 p. 28-128

CHEBEL Malek, « *Amour, désir et sexualité en islam* » In Sciences Humaines (octobre-n°131), 2002. p. 40-43.

DESJEUX, Dominique et PEQUIGNOT, Brun in « *Logiques sociales* » (dirigée par). *La mémoire familiale: un travail de reconstruction du passé* » par Josette Coenen-Huther. Ed. L'Harmattan.

ETIEMBLE, Angéline. « *Filles de Migrants, entre modernité et endogamie* » in Hommes&Migrations (1242 –mars-avril), 2003. p. 32-42.

HOVANESSION Martine. « *Diaspora arménienne et territorialités* » in Hommes & Migrations. Numéro 1265-janvier-février 2007 p.7-20.

HOVANESSION Martine. « *Diasporas et identités collectives* » in Hommes&Migrations (1265-janvier-février) 2007. p.8-20.

PETEK-SALOM Gaye, « *Des gendres et des brus importés de Turquie par les familles* » in Hommes & Migration, (232- Juillet-août), 2001.

SAD SAOUD, Hadjila. « *Le choix du conjoint : tradition et changement* » in Revue Européenne des Migrations Internationales. (Décembre 1985) Volume 1 – numéro 2.

« *Secondos-a-s et jeunes migrantes. Nouveaux espaces et négociations identitaires* » in InterDIALOGOS (1/03). p. 3-18.

InterDIALOGOS 05-2. « *La place de l'islam dans la société suisse : influence et interférences* » in Inter-Dialogos numéro 2. 2005.

ZEROULOU Zaihia. « *Mobilisation familiale et réussite scolaire* » in Revue Européenne des Migrations Internationales. (Décembre 1985) Volume 1 – numéro 2.

« *Le travail social face à l'interculturalité. Comprendre la différence dans les pratiques d'accompagnement social. Le travail du social* ». Paris : Ed. L'Harmattan. Ed. Emmanuel Jovelin. 2002.

### Références à d'autres mémoires :

DE COCATRIX Séverine (juillet 2003). *De mère en fille : exploration d'une transmission éducative au Maroc. Mémoire de licence en section des Sciences de l'Education*. Université de Genève.

BURGI Katia. *De l'influence de la mère sur le choix de carrière de sa fille*. 121 pages. Mémoire de licence. Faculté de psychologie. Université de Genève. 2006.

### Articles :

SCHUBAUER-LEONI M.-L. (1986). Le contrat didactique : un cadre interprétatif pour comprendre les savoirs manifestés par les élèves en mathématique. *Journal européen de psychologie de l'éducation*. 1 (2). 139-153.

« *Le couple, attention fragile* », in Hommes&Migrations (juillet-août 2006) p. 6-88.

### Référence juridique

Code civil suisse de 2005.

### Sites internet visités et références :

[www.fleurislam.net](http://www.fleurislam.net). Site francophone consacré à l'islam.

FREDET, J-G. Le Nouvel Observateur in : [www.nouvelobs.com](http://www.nouvelobs.com), numéro 2022.06.08.03. [http://hebdo.nouvelobs.com/hebdo/parution/p2022/articles/a209708-afghanistan\\_le\\_roi\\_pavot.html](http://hebdo.nouvelobs.com/hebdo/parution/p2022/articles/a209708-afghanistan_le_roi_pavot.html) (visité le 20.03.08).

L'actualité franco-allemande en bref, novembre 2001. <http://www.franco-allemand.com/fr/fr-news-resultat-nov01.htm> , visité le 25.03.08.

Afghanistan rapport annuel 2007, in Reporter sans frontières pour la liberté de la presse, [http://www.rsf.org/article.php3?id\\_article=20649](http://www.rsf.org/article.php3?id_article=20649) , consulté le 25.03.2008.

DE MIJOLLA Alain. *L'intergénérationnel et « Nous »*, in Cairn, chercher, repérer, avancer. <http://www.cairn.info/revue-dialogue-2001-4-page-13.htm> consulté le 25.03.2008.

## 12. Lexique

Akhlâq Âzân	Moral L'appel à la prière par le muazzin
Bad Batché jawan	Mal, mauvais Jeune homme
Chapan	Manteau à longues manches pour homme
Charm Chirinikhôri	la honte L'acte de manger des Sucreries / bonbons
Chawé chache	Sixième jour
Ebodat	Adoration, dévotion, faire la prière, le culte
Haïâ Halâl Harâm Haqué Mar	Pudeur Pur Interdit Le droit matériel
Jats Jéz	Gens du voyage Trousseau
Kâfir Kâkâ Khâla Khâssguâr Khoda Khoub Khina	Mécréant Oncle (côté paternel) Tante (côté maternel) Prétendant Dieu Bien Henné
Lungui	Turban
Moudjahid	Deux définitions : 1. Celui qui fait la guerre sainte contre le mécréant 2. Philo.: Djâhed = Effort Celui qui respecte les Interdits
Nâmzât bazi Nâmzâti	Le jeu de fiançailles Fiançailles
Pachtounwali Pir dokhtar	Code des Pachtounes Vieille fille

Padar wakil

Tuteur – celui qui  
Défend les intérêts du/ de la  
marié(e)

Quâlin  
Quaum  
Quismat

Tapis  
Clan, tribu, ethnie  
Destin

Sar badal

Echange de tête

Tchâderi

Grand foulard couvrant de la tête  
aux pieds

Toba

Pardon

Waqué

Vrai/réel